

Франц.
5+59
В-92
1469 р.

2-1-2

LIBRARY

X-72.

HILBY

1 p. 5 - 5

HIBLY

x-72.

Paris,
5459

B-92

HISTOIRE NATURELLE

GENERALE ET PARTICULIERE,

Par M. DE BUFFON,

*Intendant du Jardin du Roi, de l'Academie
Françoise, & de celle des Sciences.*

Tome Septieme.

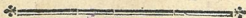


A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins, quartier S. André des Arts;

& à L I E G E,

Chez C. PLOMTEUX, Imprimeur de Messieurs
les Etats.

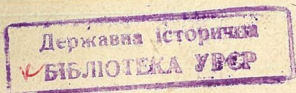


M. DCC. LXIX.

Avec Privilege du Roi.

1769

266419



109. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200.



T A B L E

De ce qui est contenu dans
ce Volume.

| | |
|---|--------|
| <i>LA Brebis.</i> | Page 1 |
| <i>La Chevre & la Chevre d'An-
gora.</i> | 24 |
| <i>Le Cochon , le Cochon de Siam
& le Sanglier.</i> | 40 |
| <i>Le Chien avec ses variétés.</i> | 71 |
| <i>Le Chat.</i> | 125 |
| <i>Les Animaux sauvages.</i> | 143 |
| <i>Le Cerf.</i> | 153 |
| <i>Le Daim.</i> | 197 |
| <i>Le Chevreuil.</i> | 206 |
| <i>Le Lievre.</i> | 224 |
| <i>Le Lapin.</i> | 245 |
| <i>Les Animaux Carnassiers.</i> | 256 |

| | |
|----------------------|-----|
| <i>Le Loup.</i> | 300 |
| <i>Un Loup noir.</i> | 317 |
| <i>Le Renard.</i> | 319 |
| <i>Le Blaireau.</i> | 332 |
| <i>La Loutre.</i> | 340 |
| <i>La Fouine.</i> | 346 |
| <i>La Marte.</i> | 351 |



HISTOIR^E



L'ABREBIS

Breant Sculp

LIBRARY



HISTOIRE NATURELLE.



LA BREBIS.

L'ON ne peut guere douter que les animaux actuellement domestiques, n'aient été sauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve, & l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes & des taureaux sauvages. Mais l'homme, qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espece entiere? Comme toutes ont été créées sans sa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître & de multiplier sans son secours? Cependant, si

l'on fait attention à la foiblesse & à la stupidité de la brebis ; si l'on considère en même-temps que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite ; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers , qui semblent le chercher de préférence & le dévorer par goût ; que d'ailleurs cette espèce produit peu , que chaque individu ne vit que peu de temps , &c. on seroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme , qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister , & de ses soins pour se multiplier , puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts ; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas , le lion , le tigre , le loup regnent par la force & par la cruauté ; que ces animaux de sang & de carnage vivent plus long-temps & multiplient tous beaucoup plus que la brebis ; & qu'enfin , si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée , ils seroient bientôt détruits sous nos yeux , & l'espèce entière anéantie par le nombre & la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours & par nos soins que cette espèce a duré , dure & pourra durer encore : il

paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource & sans défense; le béliet n'a que de foibles armes, son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, & qu'on détruit par la castration: les moutons sont encore plus timides que les brebis; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux, le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres, & cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité; car ils ne savent pas fuir le danger, ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ils y demeurent opiniâtement, & pour les obliger à changer de lieu & à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à marcher le premier, & dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas: ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde, lequel fait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les séparer, les rassembler & leur communiquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce sont donc de tous les animaux qua-

4 *Histoire Naturelle*

drupedes les plus stupides, ce sont ceux qui ont le moins de ressource & d'instinct : les chevres, qui leur ressemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de sentiment ; elles savent se conduire, elles évitent les dangers, elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne fait ni fuir, ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chevre, &, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister & sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiment, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate & la plus étendue ; seul il peut suffire aux besoins de première nécessité, il fournit tout à la fois de quoi se nourrir & se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on fait tirer du suif, du lait, de la peau, & même des boyaux, des os & du fumier de cet animal, auquel il semble que la Nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour, qui dans les animaux est le sentiment le plus vif & le plus général, est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité, quelque mouvement au béliér, il devient pétulant, il se bat, il s'élance contre les autres béliers, quelquefois même il attaque son berger; mais la brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue; elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle, pour choisir sa nourriture & pour reconnoître son agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, &, pour ainsi dire, plus inné; le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve & saisit la mamelle de sa mere sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'affiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attrait; mais l'on dit encore plus souvent, & avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, & que c'est à ce genre de vie oisive & solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très-foible, ils ne peuvent marcher long-temps, les voyages les affoiblissent & les exténuent;

dès qu'ils courent, ils palpitent, & sont bientôt essouffés ; la grande chaleur, l'ardeur du soleil les incommode autant que l'humidité, le froid & la neige ; ils sont sujets à grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses, la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir, & toujours elle empêche les brebis de produire ; elles mettent bas difficilement, elles avortent fréquemment & demandent plus de soin qu'aucun des autres animaux domestiques.

Lorsque la brebis est prête à mettre bas, il faut la séparer du reste du troupeau, & la veiller afin d'être à portée d'aider à l'accouchement, l'agneau se présente souvent de travers ou par les pieds, & dans ces cas la mere court risque de la vie si elle n'est aidée : lorsqu'elle est délivrée, on leve l'agneau & on le met droit sur ses pieds, on tire en même-temps le lait qui est contenu dans les mamelles de la mere ; ce premier lait est gâté & feroit beaucoup de mal à l'agneau, on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de tetter ; on le tient chaudement, & on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mere pour qu'il apprenne à la connoître : dans ces premiers temps, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin & d'orge moulu ou de son

mêlé d'un peu de fel, on lui fait boire de l'eau un peu tiede & blanchie avec de la farine de blé, de feves ou de millet; au bout de quatre ou cinq jours on pourra la remettre par degré à la vie commune & la faire sortir avec les autres, on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait; quelque temps après, lorsque l'agneau qui la tette aura pris de la force & qu'il commencera à bondir, on pourra le laisser suivre sa mere aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroissent foibles, & l'on ne garde, pour les élever, que ceux qui sont les plus vigoureux, les plus gros & les plus chargés de laine; les agneaux de la premiere portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes: si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait sortir que le soir & le matin pour tetter, & on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril: quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu à peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sevrer à un mois, mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois: on préfere tou-

jours les agneaux blancs & sans taches aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois, ou même un peu plus tard, au printemps ou en automne, dans un temps doux. Cette opération se fait de deux manières : la plus ordinaire est l'incision, on tire les testicules par l'ouverture qu'on vient de faire, & on les enleve aisément ; l'autre se fait sans incision, on lie seulement, en serrant fortement avec une corde, les bourses au-dessus des testicules, & l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui y aboutissent. La castration rend l'agneau malade & triste, & l'on fera bien de lui donner du son mêlé d'un peu de sel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui souvent succede à cet état.

A un an les béliers, les brebis & les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure ; ils manquent, comme l'on fait, de dents incisives à la mâchoire supérieure : à dix-huit mois les deux dents voisines des deux premières tombent aussi, & à trois ans elles sont toutes remplacées, elles sont alors égales & assez blanches, mais à mesure que l'animal vieillit, elles se déchauffent, s'émoussent,

& deviennent inégales & noires. On connoît aussi l'âge du béliet par les cornes, elles paroissent dès la première année, souvent dès la naissance, & croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des béliets. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux & même quatre cornes : ces brebis sont semblables aux autres, leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces, moins courbées que celles des béliets ; & lorsqu'il y a quatre cornes, les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le béliet est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, & à un an la brebis peut produire ; mais on fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, & que le béliet en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler ; le produit trop précoce, & même le premier produit de ces animaux, est toujours foible & mal conditionné. Un béliet peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis ; on le choisit parmi les plus forts & les plus beaux de son espèce : il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliets qui n'en ont pas, & ces béliets sans cornes sont, dans ces climats,

moins vigoureux & moins propres à la propagation. Un beau & bon béliér doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le col épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les testicules gros, & la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles & jusque sur les yeux. Les brebis, dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse & la plus blanche, sont aussi les meilleures pour la propagation, sur-tout si elles ont en même-temps le corps grand, le cou épais & la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses, produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril ; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps, si on leur donne, aussi-bien qu'au béliér, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée & du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les sépare du béliér, qui s'attache de préférence aux brebis âgées & dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux

orages dans le temps de l'accouplement, l'humidité les empêche de retenir, & un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, & l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi-bien que celui du pain de chenevis & des autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du fixieme; elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux: dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais en France & dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le béliier à quelques-unes vers la fin de juillet & au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, & l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars & d'avril: on peut aussi en avoir en quantité aux mois de mai, juin, juillet, août & septembre, & ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre & décembre. La brebis a du lait pendant sept ou huit mois, & en grande abondance; ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans &

pour les gens de la campagne ; on en fait aussi de fort bons fromages, sur-tout en le mêlant avec celui de vache. L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs , ou aussitôt après qu'elles en sont revenues ; on peut les traire deux fois par jour en été , & une fois en hiver.

Les brebis engraisent dans le temps qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres temps : comme elles se blessent souvent & qu'elles avortent fréquemment , elles deviennent quelquefois stériles , & sont assez souvent des monstres ; cependant , lorsqu'elles sont bien soignées , elles peuvent produire pendant toute leur vie , c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ou douze ans ; mais ordinairement elles sont vieilles & maléficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier qui vit douze ou quatorze ans , n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation ; il faut le bistourner à cet âge & l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier , quoique bistournée & engraisée , a toujours un mauvais goût ; celle de la brebis est molle & insipide , au lieu que celle du mouton est la plus succulente & la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau & en tirer du profit , achètent des brebis &

des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans; on en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger: s'il est vigilant & aidé d'un bon chien, il en perdra peu, il doit les précéder lorsqu'il les conduit aux champs, & les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter & sans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois & dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de causer du dégât. Les côteaux, & les plaines élevées au-dessus des collines sont les lieux qui leur conviennent le mieux; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, &c. on ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais, mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir; & dans cette mauvaise saison, on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin, on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramène vers les trois heures après-midi. Au printemps & en automne au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramène qu'au soleil couchant; il suffit aussi dans ces deux fai-

sons de les faire boire une seule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture, on les y mène deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois; on les fait sortir de grand matin, on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures, ensuite on les fait boire & on les ramène à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre : sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs, comme on le fait en Angleterre, si l'on n'avoit rien à craindre du loup, ils n'en feroient que plus vigoureux, plus propres & plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, & que les rayons du soleil leur étourdissent la tête & leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil, & de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant, & l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant, afin qu'ils aient en paissant la tête à l'ombre de leur corps; enfin il faut éviter de les faire passer par des

endroits couverts d'épines, de ronces, d'ajones, de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terrains secs, dans les lieux élevés, où le serpolet & les autres herbes odoriférantes abondent, la chair de mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses & dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses & voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, & la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages ou prés salés; le lait des brebis y est aussi plus abondant & de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel, rien aussi ne leur est plus salutaire, lorsqu'il leur est donné modérément; & dans quelques endroits on met dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée qu'ils vont tous lécher tour-à-tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir, & qu'on veut engraisser: comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau séparé; & si c'est en été, on les mènera aux champs avant le lever du soleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau prise en gran-

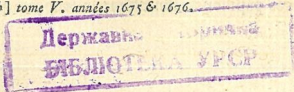
de quantité, & rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du soleil ; ainsi on les ramenera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur, & on leur donnera du sel pour les exciter à boire : on les menera une seconde fois sur les quatre heures du soir dans les pacages les plus frais & les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, & même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être, mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'est, pour ainsi dire, qu'une bouffissure, un œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse ; leur chair même, loin d'avoir acquis des sucres & pris de la fermeté, n'en est souvent que plus insipide & plus fade : il faut, lorsqu'on veut leur faire une bonne chair, ne se pas borner à leur laisser paître la rosée & boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même-temps des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver & dans toutes les saisons, en les mettant dans une étable à part, & en les nourrissant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de fèves, &c. mêlées de sel afin

de les exciter à boire plus souvent & plus abondamment ; mais de quelque manière & dans quelque faison qu'on les ait engraisés, il faut s'en défaire aussi-tôt, car on ne peut jamais les engraisser deux fois, & ils périssent presque tous par des maladies du foie.

On trouve souvent des vers dans le foie des animaux, on peut voir la description des vers du foie des moutons & des bœufs dans le Journal des Savans (*a*) & dans les Ephémérides d'Allemagne (*b*). On croyoit que ces vers singuliers ne se trouvoient que dans le foie des animaux ruminans, mais M. Daubenton en a trouvé de tout semblables dans le foie de l'âne, & il est probable qu'on en trouvera de semblables aussi dans le foie de plusieurs autres animaux. Mais on prétend encore avoir trouvé des papillons dans le foie des moutons: M. Rouillé Ministre & Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, a eu la bonté de me communiquer une lettre qui lui a été écrite en 1749, par M. Gachet de Beaufort, Docteur en Médecine à Montier en Tarrantaise, dont voici l'extrait. " L'on a „ remarqué depuis long-temps que les „ moutons (qui dans nos Alpes sont les

[*a*] année 1668.

[*b*] tome V. années 1675 & 1676.



266419

„ meilleurs de l'Europe) maigrissent quel-
„ quefois à vue d'œil , ayant les yeux
„ blancs , chassieux & concentrés , le sang
„ séreux , sans presque aucune partie
„ rouge sensible , la langue aride & res-
„ ferrée , le nez rempli d'un mucus jau-
„ nâtre , glaireux & purulent , avec une
„ débilité extrême , quoique mangeant
„ beaucoup , & qu'enfin toute l'économie
„ animale tomboit en décadence. Plusieurs
„ recherches exactes ont appris que ces
„ animaux avoient dans le foie , de papil-
„ lons blancs ayant des aîles assorties , la
„ tête semi-ovale , velue , & de la gros-
„ seur de ceux des vers à foie : plus de
„ soixante-dix que j'ai fait sortir en com-
„ primant les deux lobes , m'ont convain-
„ cu de la réalité du fait ; le foie se dila-
„ tioit en même temps sur toute la partie
„ convexe ; l'on n'en a remarqué que dans
„ les veines , & jamais dans les artères ;
„ on en a trouvé de petits , avec de pe-
„ tits vers , dans le conduit cystique. La
„ veine-porte & la capsule de Glisson , qui
„ paroissent s'y manifester comme dans
„ l'homme , cédoient au toucher le plus
„ doux. Le poumon & les autres viscères
„ étoient sains , &c. ” Il seroit à desirer
„ que M. le Docteur Gacher de Beaufort nous
„ eût donné une description plus détaillée de
„ ces papillons , afin d'ôter le soupçon qu'on

doit avoir, que ces animaux qu'il a vus ne sont que les vers ordinaires du foie du mouton, qui sont fort plats, fort larges, & d'une figure si singulière, que du premier coup d'œil on les prendroit plutôt pour des feuilles que pour des vers.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis & des agneaux : dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, & on en fait souvent deux récoltes par an, en France, & dans les climats plus froids, on se contente de la couper une fois par an, avec de grands ciseaux, & on laisse aux moutons une partie de leur toison, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'est au mois de mai que se fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine aussi nette qu'elle peut l'être : au mois d'avril il fait encore trop froid, & si l'on attendoit les mois de juin & de juillet, la laine ne croitroit pas assez pendant le reste de l'été, pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons est ordinairement plus abondante & meilleure que celle des brebis; celle du cou & du dessus du dos est la laine de la première qualité, celle des cuisses, de la queue, du ventre, de la gorge, &c. n'est pas si bonne, & celle que l'on

prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise. On préfère aussi la laine blanche à la grise, à la brune & à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes sortes de couleurs : pour la qualité, la laine lisse vaut mieux que la laine crêpue ; on prétend même que les moutons dont la laine est trop frisée, ne se portent pas aussi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage considérable, en les faisant parquer, c'est-à-dire, en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclore le terrain, & renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été ; le fumier, l'urine & la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuisées, ou froides & infertiles ; cent moutons amélioreront, en un été, huit arpens de terre pour six ans.

Les Anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du suif : cependant cela n'est exactement vrai que de la chèvre & du mouton, & celui du mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle, au lieu que le suif durcit en se refroidissant. C'est sur-tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, & le rein gauche en est toujours

plus chargé que le droit ; il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon & autour des intestins , mais ce suif n'est pas à beaucoup près aussi ferme ni aussi bon que celui des reins , de la queue & des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif , & cette matiere domine si fort dans l'habitude de leur corps , que toutes les extrémités de la chair en sont garnies ; le sang même en contient une assez grande quantité , & la liqueur séminale en est si fort chargée , qu'elle paroît être d'une consistance différente de celle de la liqueur séminale des autres animaux : la liqueur de l'homme , celle du chien , du cheval , de l'âne , & probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de suif , se liquéfie par le froid , se délaie à l'air , & devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de temps qu'elle est sortie du corps de l'animal ; la liqueur séminale du bélier , & probablement celle du bouc & des autres animaux , qui ont du suif , au lieu de se délayer à l'air , se durcit comme le suif , & perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs séminales ; celle du bellier se fige quelques secondes après qu'elle est sortie du corps , & pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité , il faut chauffer le porte-

objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair du mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, & même la grandeur & la grosseur du corps de ces animaux, varient beaucoup suivant les différens pays. En France, le Berri est la province où ils sont plus abondans ; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras & les plus chargés de suif, aussi-bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie ; ils sont très-bons en Bourgogne, mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, & même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, & dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroissent être de races étrangères, & qui sont plus grandes, plus fortes & plus chargées de laine que celles de la race commune : ces brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres, & donnent souvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an ; les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle sort. En Italie & en Espagne il y a encore un plus grand nombre de variétés


dans les races des brebis, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule & même espèce avec nos brebis, & cette espèce si abondante & si variée ne s'étend guère au delà de l'Europe. Les animaux à longue & large queue qui sont communs en Afrique & en Asie, & auxquels les voyageurs ont donné le nom de moutons de Barbarie, paroissent être d'une espèce différente de nos moutons, aussi-bien que la vigogne & le lama d'Amérique.

Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par-tout avec soin les agneaux noirs ou tachés; cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, & par-tout on voit souvent naître d'un bélier blanc & d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs & tachés; en Espagne, il y a des moutons roux; en Ecosse, il y en a de jaunes; mais ces différences & ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences & les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture & de l'influence du climat.





LA CHEVRE.

UOIQUE les especes dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la Nature ne peut franchir, quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports, qu'il ne reste, pour ainsi dire, entre elles que l'espace nécessaire pour tirer la ligne de séparation; & lorsque nous comparons ces especes voisines, & que nous les considérons relativement à nous, les unes se présentent comme des especes de premiere utilité, & les autres semblent n'être que des especes auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premieres, & nous servir aux mêmes usages. L'âne pourroit presque remplacer le cheval; & de même, si l'espece de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chevre pourroit y suppléer. La chevre fournit du lait comme la brebis, & même en plus grande abondance; elle donne aussi du suif en quantité: son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très-bonnes étoffes: sa peau vaut mieux que celle du mouton: la chair du chevreau approche assez
de



LA CHEVRE

Brant Sculp





LE BOUC

Breant-Sculp

LIBRARY

de celle de l'agneau , &c. Ces especes auxiliaires sont plus agrestes , plus robustes que les especes principales ; l'âne & la chevre ne demandent pas autant de soin que le cheval & la brebis ; par-tout ils trouvent à vivre & broutent également les plantes de toute espece , les herbes grossieres , les arbrisseaux chargés d'épines ; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat , ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent , plus ils semblent appartenir à la Nature ; & au lieu d'imaginer que ces especes subalternes n'ont été produites que par la dégénération des especes premieres , au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré , il y auroit plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné ; que la brebis n'est qu'une espece de chevre plus délicate que nous avons soignée , perfectionnée , propagée pour notre utilité , & qu'en général les especes les plus parfaites , sur-tout dans les animaux domestiques , tirent leur origine de l'espece moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus , la Nature seule ne pouvant faire autant que la Nature & l'homme réunis.

Quoi qu'il en soit , la chevre est une espece distincte , & peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis , que l'espe-

ce de l'âne ne l'est de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, & le bélier se joint avec la chevre, comme le cheval avec l'ânesse; mais quoique ces accouplemens soient assez fréquens, & quelquefois prolifiques, il ne s'est point formé d'espece intermédiaire entre la chevre & la brebis: ces deux especes sont distinctes, demeurent constamment séparées & toujours à la même distance l'une de l'autre; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges, elles n'ont point fait de nouvelles souches, de nouvelles races d'animaux mitoyens, elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas sur l'unité de chacune des especes primitives, & qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractéristique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni distinguer ces caractères, ni prononcer sur leurs différences avec autant de certitude; il y en a beaucoup d'autres où nous sommes obligés de suspendre notre jugement, & encore une infinité d'autres sur lesquels nous n'avons aucune lumière; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages sur les faits qui nous ont été transmis, indépendamment du doute qui résulte du peu d'exactitude de ceux qui ont observé

la Nature, le plus grand obstacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoissances, est l'ignorance presque forcée dans laquelle nous sommes d'un très-grand nombre d'effets que le temps seul n'a pû présenter à nos yeux, & qui ne se dévoileront même à ceux de la postérité que par des expériences & des observations combinées : en attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés & des probabilités, ignorant même jusqu'à la possibilité des choses, & confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la Nature. Les exemples se présentent en foule ; mais sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc & la brebis s'accouplent & produisent ensemble, mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile, ou un animal fécond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premières : de même, quoique nous sachions que le béliet s'accouple avec la chevre, nous ignorons s'ils produisent ensemble & quel est ce produit ; nous croyons que les mulets en général, c'est-à-dire, les animaux qui viennent du mélange de deux especes différentes, sont stériles, parce qu'il ne paroît pas que les mulets qui viennent de l'âne & de la jument, non plus

que ceux qui viennent du cheval & de l'ânesse, produisent rien entre eux ou avec ceux dont ils viennent : cependant cette opinion est mal fondée peut-être ; les anciens disent positivement que le mulet peut produire à l'âge de sept ans , & qu'il produit avec la jument (a) : ils nous disent que la mule peut concevoir , quoiqu'elle ne puisse perfectionner son fruit (b) ; il seroit donc nécessaire de détruire ou de confirmer ces faits , qui répandent de l'obscurité sur la distinction réelle des animaux , & sur la théorie de la génération : d'ailleurs , quoique nous connoissions assez distinctement les espèces de tous les animaux qui nous avoisinent , nous ne savons pas ce que produiroit leur mélange entre eux ou avec des animaux étrangers ; nous ne sommes que très-mal informés des jumars , c'est-à-dire , du produit de la vache & de l'âne , ou de la jument & du taureau : nous ignorons si le zebre ne produiroit pas avec le cheval ou l'âne ; si l'animal à large queue , auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie , ne produiroit pas avec notre brebis ;

(a) *Mulus septennis implere potest, & iam cum equâ conjunctus hinnum procreavit.* Arist. hist. animal. lib. VI, cap. XXIV.

(b) *Itaque concipere quidem aliquando mula potest, quod jam factum est; sed enutrire atque in finem perducere non potest. Mas generare interdum potest.* Arist. de generat. animal. lib. II, cap. VI.

si le chamois n'est pas une chevre sauvage, s'il ne formeroit pas avec nos chevres quelque race intermédiaire; si les singes différent réellement par les especes, ou s'ils ne font, comme les chiens, qu'une seule & même espece, mais variée par un grand nombre de races différentes; si le chien peut produire avec le renard & le loup; si le cerf produit avec la vache, la biche avec le daim, &c. Notre ignorance sur tous ces faits est, comme je l'ai dit, presque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de temps, de soins & de dépense que la vie & la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette espece: j'en rendrai compte lorsque je parlerai des mulets; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumieres, & que la plupart de ces épreuves ont été sans succès.

De-là dépendent cependant la connoissance entiere des animaux, la division exacte de leurs especes, & l'intelligence parfaite de leur histoire; de-là dépendent aussi la maniere de l'écrire & l'art de la traiter: mais puisque nous sommes privés de ces connoissances si nécessaires à notre objet; puisqu'il ne nous est pas possible, faute de faits, d'établir des rapports, &

de fonder nos raisonnemens, nous ne pouvons pas mieux faire que d'aller pas à pas, de considerer chaque animal individuellement, de regarder comme des especes différentes toutes celles qui ne se mêlent pas sous nos yeux, & d'écrire leur histoire par articles séparés, en nous réservant de les joindre ou de les fondre ensemble, dès que, par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous serons plus instruits.

C'est par cette raison que, quoiqu'il y ait plusieurs animaux qui ressemblent à la brebis & à la chevre, nous ne parlons ici que de la chevre & de la brebis domestiques. Nous ignorons si les especes étrangères pourroient produire & former de nouvelles races avec ces especes communes. Nous sommes donc fondés à les regarder comme des especes différentes, jusqu'à ce qu'il soit prouvé par le fait, que les individus de chacune de ces especes étrangères peuvent se mêler avec l'espece commune, & produire d'autres individus qui produiroient entre eux, ce caractère seul constituant la réalité & l'unité de ce que l'on doit appeller espece, tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chevre a de sa nature plus de sentiment & de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers, elle se fami-

liarise aisément, elle est sensible aux caresses & capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus legere, plus agile & moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive & vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on peut la réduire en troupeau : elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, & même à dormir sur la pointe des rochers & sur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empressement; elle s'accouple avec ardeur, & produit de très-bonne heure; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, & il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chevre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux especes d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent & multiplient de la même maniere, & se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chevre n'est pas sujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil, & s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, & sans

que cette ardeur lui cause ni étourdissemens, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force & de la variété des sensations relatives à l'appétit & au desir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chevre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, & sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur, & toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps suffisent à peine à la pétulance & à la rapidité de ces mouvemens, qui lui sont naturels.

On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme, & que dans les lieux inhabités ils ne deviennent point sauvages. En 1698, un vaisseau anglois ayant relâché à l'isle de Bonavista, deux Negres se présentèrent à bord & offrirent *gratis* aux Anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A



LE BOUC D'ANGORA

Breant Sculp.

LIBRARY

l'étonnement que le Capitaine marqua de cette offre, les Negres répondirent qu'il n'y avoit que douze personnes dans toute l'isle, que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme les animaux domestiques (a).

Le bouc peut engendrer à un an, & la chevre dès l'âge de sept mois; mais les fruits de cette génération précoce sont foibles & défectueux, & l'on attend ordinairement que l'un & l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de se joindre. Le bouc est un assez bel animal, très-vigoureux & très-chaud: un seul peut suffire à plus de cent cinquante chevres pendant deux ou trois mois; mais cette ardeur qui le consume ne dure que trois ou quatre ans, & ces animaux sont énervés, & même vieux, dès l'âge de cinq ou six ans. Lorsque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il soit jeune & de bonne figure, c'est-à-dire, âgé de deux ans, la taille grande, le col court & charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses

[a] Voyez l'histoire générale des voyages, tome 1, page 518.

grosses, les jambes fermes, le poil noir, épais & doux, la barbe longue & bien garnie. Il y a moins de choix à faire pour les chevres; seulement on peut observer que celles dont le corps est grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche legere, les mamelles grosses, les pis longs, le poil doux & touffu, sont les meilleures. Elles sont ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre & novembre, & même pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre temps, elles sont bientôt disposées à le recevoir, & elles peuvent s'accoupler & produire dans toutes les saisons; cependant elles retiennent plus sûrement en automne, & l'on préfere encore les mois d'octobre & de novembre par une autre raison, c'est qu'il est bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la premiere fois. Les chevres portent cinq mois, & mettent bas au commencement du fixieme, elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq semaines; ainsi l'on doit compter environ six mois & demi entre le temps auquel on les aura fait couvrir, & celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite, elles précédent toujours le troupeau; il vaut

mieux les mener séparément paître sur les collines, elles aiment mieux les lieux élevés & les montagnes, même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut, dans les bruyeres, dans les friches, dans les terrains incultes & dans les terres stériles: il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois; elles font un grand dégât dans les taillis; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses & les écorces tendres, périssent presque tous; elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras: on en élève rarement dans les pays de plaines; elles s'y portent mal, & leur chair est de mauvaise qualité. Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, & on ne leur donne point d'étable: en France, elles périroient si on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut se dispenser de leur donner de la litiere en été, mais il leur en faut pendant l'hyver; & comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laisse pas coucher sur leur fumier, & on leur donne souvent de la litiere fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs; l'herbe chargée de rosée, qui n'est pas bonne pour les moutons, fait

grand bien aux chevres. Comme elles sont indociles & vagabondes, un homme, quelque robuste & quelque agile qu'il soit, n'en peut guere conduire que cinquante. On ne les laisse pas sortir pendant les neiges & les frimats; on les nourrit à l'étable, d'herbes & de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets & d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente; & pour entretenir ou augmenter encore cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire, & on leur donne quelquefois du salpêtre ou de l'eau salée. On peut commencer à les traire quinze jours après qu'elles ont mis bas; elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois, & elles en donnent soir & matin.

La chevre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, & jamais plus de quatre; elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois, jusqu'à sept ans. Le bouc pourroit engendrer jusqu'à cet âge, & peut-être au delà, si on le ménageoit davantage; mais communément il ne sert que jusqu'à l'âge de cinq ans. On le reforme alors pour l'engraisser avec les vieilles chevres & les jeunes chevreaux mâles, que l'on coupe à l'âge de six mois, afin de rendre



LA CHEVRE D'ANGORA

Breant Sculp

HILBY

leur chair plus succulente & plus tendre. On les engraisse de la même manière que l'on engraisse les moutons ; mais , quelque soin qu'on prenne , & quelque nourriture qu'on leur donne , leur chair n'est jamais aussi bonne que celle du mouton , si ce n'est dans les climats très-chauds , où la chair du mouton est fade & de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de sa chair , mais de sa peau. On ne laisse pas vieillir ces animaux , qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans : on s'en défait dès qu'ils cessent de produire , & plus ils sont vieux , plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs & les chèvres ont des cornes ; cependant il y a , quoiqu'en moindre nombre , des chèvres & des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil : on dit que les blanches & celles qui n'ont point de cornes , sont celles qui donnent le plus de lait , & que les noires sont les plus fortes & les plus robustes de toutes. Ces animaux , qui ne coûtent presque rien à nourrir , ne laissent pas de faire un produit assez considérable ; on en vend la chair , le suif , le poil & la peau. Leur lait est plus sain & meilleur que celui de la brebis ; il est d'usage dans la médecine , il se caille aisément , & l'on en fait de très-bons fromages : comme il ne contient que peu de parties butireuses ,

L'on ne doit pas en séparer la crème. Les chevres se laissent téter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture; eiles sont, comme les vaches & les brebis, sujettes à être tétées par la couleuvre, & encore par un oiseau connu sous le nom de *tete-chevres* ou *crapaud-volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, & leur fait, dit-on, perdre leur lait.

Les chevres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure; celles de la mâchoire inférieure tombent & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles des brebis: les nœuds des cornes & les dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'est pas constant dans les chevres; elles en ont ordinairement moins que les boucs, qui ont aussi le poil plus rude, la barbe & les cornes plus longues que les chevres. Ces animaux, comme les bœufs & les moutons, ont quatre estomacs & ruminent: l'espece en est plus repandue que celle de la brebis; on trouve des chevres semblables aux nôtres dans plusieurs parties du monde; elles sont seulement plus petites en Guinée & dans les autres pays chauds; elles sont plus grandes en Moscovie & dans les autres climats froids. Les chevres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, sont de

la même espèce que les nôtres ; elles se mêlent & produisent ensemble , même dans nos climats : le mâle a les cornes à peu près aussi longues que le bouc ordinaire, mais dirigées & contournées d'une manière différente ; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête , & forment des spirales à peu près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle sont courtes , & se recourbent en arrière , en bas & en avant ; de sorte qu'elles aboutissent auprès de l'œil , & il paroît que leur contour & leur direction varient. Le bouc & la chevre d'Angora , que nous avons vûs à la Ménagerie du Roi , les avoient telles que nous venons de les décrire ; & ces chevres ont , comme presque tous les autres animaux de Syrie , le poil très-long, très-fourni , & si fin qu'on en fait des étoffes aussi belles & aussi lustrées que nos étoffes de soie.





LE COCHON,
LE COCHON DE SIAM,
ET
LE SANGLIER.

Nous mettons ensemble le cochon, le cochon de Siam & le sanglier, parce que tous trois ne font qu'une seule & même espece; l'un est l'animal sauvage, les deux autres sont l'animal domestique : & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être aussi par quelques habitudes, comme ces différences ne sont pas essentielles, qu'elles sont seulement relatives à leur condition, que leur naturel n'est pas même fort altéré par l'état de domesticité, qu'enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui constitue l'unité & la constance de l'espece, nous n'avons pas dû les séparer.

Ces animaux sont singuliers; l'espece en est, pour ainsi dire, unique; elle est isolée, elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre, elle n'est voisine d'aucune es-



LE VERA

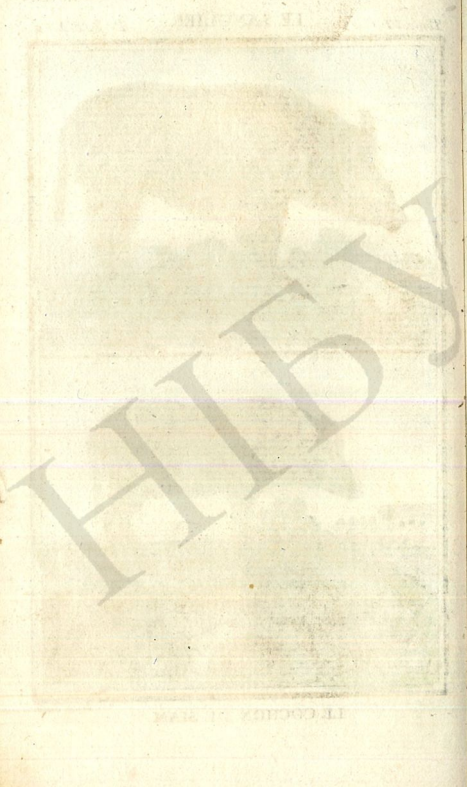
Breant Sculp





LE COCHON DE SIAM

Breant Sculp



pece qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espece du cheval relativement à celle de l'âne, ou l'espece de la chevre relativement à la brebis; elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du chien, elle participe de plusieurs especes, & cependant elle differe essentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits systèmes, qui veulent renfermer son immensité dans les bornes d'une formule, considerent avec nous cet animal, & voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *solipedes*, puisqu'il a le pied divisé; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *pieds-fourchus*, puisqu'il a réellement quatre doigts au dedans quoiqu'il n'en paroisse que deux à l'extérieur; il ne ressemble point à ceux qu'ils ont appellés *fissipedes*, puisqu'il ne marche que sur deux doigts, & que les deux autres ne sont ni développés, ni posés, comme ceux des fissipedes, ni même assez alongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caracteres équivoques, des caracteres ambigus, dont les uns sont apparens & les autres obscurs. Dira-t-on que c'est une erreur de la Nature, que ces phalanges, ces doigts, qui ne sont pas assez développés à l'extérieur, ne doivent point

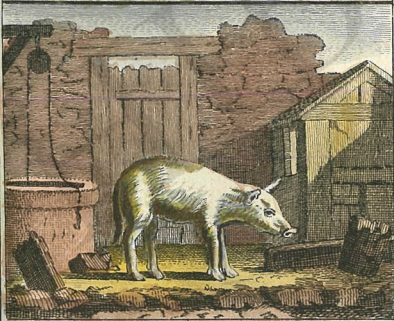
être comptés? Mais cette erreur est constante, d'ailleurs cet animal ne ressemble point aux *pieds-fourchus* par les autres os du pied, & il en differe encore par les caracteres les plus frappans; car ceux-ci ont des cornes & manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; ils ont quatre estomacs, ils ruminent, &c. Le cochon n'a point de cornes, il a des dents en haut comme en bas, il n'a qu'un estomac, il ne rumine point; il est donc évident qu'il n'est ni du genre des *solipedes*, ni de celui des *pieds-fourchus*, il n'est pas non plus de celui des *fissipedes*, puisqu'il differe de ces animaux non-seulement par l'extrémité du pied, mais encore par les dents, par l'estomac, par les intestins, par les parties intérieures de la génération, &c. Tout ce que l'on pourroit dire, c'est qu'il fait la nuance, à certains égards, entre les *solipedes* & les *pieds-fourchus*, & à d'autres égards entre les *pieds-fourchus* & les *fissipedes*; car il differe moins des *solipedes* que des autres, par l'ordre & le nombre des dents; il leur ressemble encore par l'allongement des mâchoires, il n'a, comme eux, qu'un estomac, qui seulement est beaucoup plus grand; mais par une appendice qui y tient, aussi-bien que par la position des intestins, il semble se rapprocher des *pieds-fourchus* ou *ruminans*; il leur

ressemble encore par les parties extérieures de la génération, & en même-temps il ressemble aux *fissipedes* par la forme des jambes, par l'habitude du corps, par le produit nombreux de la génération. Aristote est le premier (a) qui ait divisé les animaux quadrupedes en *solipedes*, *pieds-fourchus* & *fissipedes*, & il convient que le cochon est d'un genre ambigu ; mais la seule raison qu'il en donne, c'est que dans l'Illyrie, la Pœonie & dans quelques autres lieux, il se trouve des cochons solipedes. Cet animal est encore une espece d'exception à deux regles générales de la Nature, c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, & que les *fissipedes* sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus ; le cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux *fissipedes* ou autres ; par cette fécondité, aussi-bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la

(a) *Quadrupedum autem, quæ sanguine constant, eadem quæ animal generant, alia multifida sunt ; quales hominis manus pedesque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedum fissurâ digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia bisulca sunt, quæ forcipem pro ungula habeant, ut oves, capræ, cervi, equi fluviatiles. Alia infisso sunt pede, ut quæ solipedes nominantur, ut equus, mulus. Genus sanè suillum ambiguum est ; nam & in terra Illyriorum, & in Pæonia, & nonnullis aliis locis, sues solipedes gignuntur. Aristot. de hist. animal. lib. II, cap. 1.*

truie, il semble même faire l'extrémité des especes vivipares, & s'approcher des especes ovipares. Enfin il est en tout d'une nature équivoque, ambigue, ou, pour mieux dire, il paroîtra tel à ceux qui croient que l'ordre hypothétique de leurs idées fait l'ordre réel des choses, & qui ne voient, dans la chaîne infinie des êtres, que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'est point en resserrant la sphere de la Nature & en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître ; ce n'est point en la faisant agir par des vues particulieres qu'on saura la juger, ni qu'on pourra la deviner ; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son Auteur : au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité ; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout, & supposer que tout ce qui peut être, est. Les especes ambiguës, les productions irrégulieres, les êtres anomaux cesseront dès-lors de nous étonner, & se trouveront aussi nécessairement que les autres, dans l'ordre infini des choses ; ils remplissent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent aussi les extrémités : ces êtres sont pour l'esprit humain des



LE COCHON DE LAIT

Breant Sculp

HILBY

exemplaires précieux, uniques, où la Nature paroissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert; où nous pouvons reconnoître des caractères singuliers, & des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, & que si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer? ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du cochon? il ne paroît pas avoir été formé sur un plan original, particulier & parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, & qui cependant ne lui servent à rien. La nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles? combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens & de membres? pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres & nécessaire au tout? ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'el-

les ne se nuisent pas , qu'elles puissent croître sans obstacle & se développer sans s'oblitérer mutuellement ? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire , tout ce qui peut subsister ensemble , subsiste ; & peut-être y a-t-il , dans la plûpart des êtres , moins de parties relatives , utiles ou nécessaires , que de parties indifférentes , inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but , lorsque les parties n'ont pas des usages apparens , nous leur supposons des usages cachés , nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement , qui n'existent point dans la nature des choses , & qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie , que nous en dénaturons l'objet , qui est de connoître le *comment* des choses , la maniere dont la Nature agit ; & que nous substituons à cet objet réel une idée vaine , en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits , la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention , qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût , une erreur de méthode que nous adoptons par choix , quoiqu'elle ne tende qu'à voiler

notre ignorance, & qu'elle soit inutile, & même opposée à la recherche & à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, sans sortir de notre sujet, donner d'autres exemples par lesquels ces fins que nous supposons si vainement à la Nature, sont évidemment démenties.

Les phalanges ne sont faites, dit-on, que pour former des doigts; cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles, puisqu'elles ne forment pas des doigts dont il puisse se servir; & dans les animaux à pied fourchu, il y a de petits os (a) qui ne forment pas même des phalanges. Si c'est-là le but de la Nature, n'est-il pas évident que dans le cochon elle n'a exécuté que la moitié de son projet, & que dans les autres à peine l'a-t-elle commencé?

L'allantoïde est une membrane qui se trouve dans le produit de la génération de la truie, de la jument, de la vache & de plusieurs autres animaux; cette membrane tient au fond de la vessie du fœtus; elle est faite, dit-on, pour recevoir l'urine qu'il rend pendant son séjour dans le ventre de la mère: & en effet on trouve à l'instant de la naissance de l'animal, une

[a] M. Daubenton est le premier qui ait fait cette découverte.

certaine quantité de liqueur dans cette membrane, mais cette quantité n'est pas considérable; dans la vache, où elle est peut-être plus abondante que dans tout autre animal, elle se réduit à quelques pintes, & la capacité de l'allantoïde est si grande, qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane, lorsqu'on la remplit d'air, forme une espèce de double poche en forme de croissant, longue de treize à quatorze pieds sur neuf, dix, onze, & même douze pouces de diamètre. Faut-il, pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de liqueur, un vaisseau dont la capacité contient plusieurs pieds cubes! La vessie seule du fœtus, si elle n'eût pas été percée par le fond, suffisoit pour contenir cette petite quantité de liqueur; comme elle suffit en effet dans l'homme, & dans les espèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde. Cette membrane n'est donc pas faite dans la vûe de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vûes; car cette grande capacité est non-seulement inutile pour cet objet, mais aussi pour tout autre, puisqu'on ne peut pas même supposer qu'il soit possible qu'elle se remplisse, & que si cette membrane étoit pleine, elle formeroit un volume presque aussi gros que le corps de l'animal qui la
contient

contient, & ne pourroit par conséquent y être contenue : & comme elle se déchire au moment de la naissance, & qu'on la jette avec les autres membranes qui servoient d'enveloppe au fœtus, il est évident qu'elle est encore plus inutile alors qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le nombre de mamelles est, dit-on, relatif, dans chaque espece d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? & pourquoi dans la truie, qui souvent produit dix-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins, & jamais plus ? ceci ne prouve-t-il pas que ce n'est point par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vues, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner comment elle agit en effet, & employer pour la connoître, tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions ? J'avoue que cette méthode, la seule qui puisse nous conduire à quelques connoissances réelles, est incomparablement plus difficile que l'autre, & qu'il y a une infinité de faits dans la Nature, auxquels, comme aux exemples précédens, il ne pa-

roît guere possible de l'appliquer avec succès : cependant, au lieu de chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde, & de trouver qu'elle ne sert & ne peut servir à rien, il est clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine. En observant, par exemple, que, dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'estomac & d'intestins, l'allantoïde est ou très-petite, ou nulle; que par conséquent la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'intestins, &c. de même en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits, & en convenant seulement que les animaux qui produisent le plus, sont aussi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre, on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération; & que les mamelles étant aussi des dépendances extérieures de ces mêmes parties de la génération, il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties & celui des mamelles, un rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, & ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin; cependant je ne puis m'empê-

cher d'observer en passant, que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause : car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production, puisque le cheval, le cerf, le béliet, le bouc & les autres animaux qui ont une très-grande abondance de liqueur séminale, ne produisent qu'un petit nombre ; tandis que le chien, le chat & d'autres animaux, qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend ; car l'on est assuré que le cochon & le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, & produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou, pour mieux dire, du temps de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doit rapporter cet effet ; car le chien ne demeure accouplé long-temps que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties (*Voyez ci-après la description du chien*) ; & quoique le cochon n'ait point cet obstacle, & qu'il demeure accouplé plus long-

temps que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclurre pour la nombreuse production puisqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière & produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre; c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les autres animaux quadrupèdes, non-seulement par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également; le suif dans le bœuf, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair: mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités de la chair; il la recouvre partout, & forme une couche épaisse, distincte & continue entre la chair & la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont

la graisse n'est qu'une espece de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon : ce lard dans les animaux cétacés, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur, qui enveloppe la chair.

Encore une singularité, même plus grande que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premières dents : les autres animaux, comme le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le chien, & même l'homme, perdent tous leurs premières dents incisives ; ces dents de lait tombent avant la puberté, & sont bientôt remplacées par d'autres : dans le cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais, elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes ; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la Nature, ces six dents de la mâchoire supérieure sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure : au lieu d'être incisives & tranchantes, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe ; en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire inférieure, & qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités. C 3

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres especes d'animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées ; elles different des autres dents en ce qu'elles sortent au dehors & qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'éléphant & la vache marine elles sont cylindriques & longues de quelques pieds ; dans le sanglier & le cochon mâle, elles se courbent en portion de cercle, elles sont plates & tranchantes & j'en ai vû de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure ; mais l'éléphant & la vache marine n'ont des défenses qu'à la mâchoire supérieure, ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires, & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal ; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure ; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au dehors. Outre ces seize dents, savoir, douze incisives & quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents

mâchelières, ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort & la hure plus longue que le cochon domestique ; il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel, toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse & à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuél qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; & la grossièreté de ses appétits, de l'hébétement des sens du goût & du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos, & leur manger le lard & la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que le toucher ; leurs autres sens sont bons ; les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent & sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les

surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, & de se placer au dessous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher, est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'est-à-dire presque absolument insensibles, & de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa malpropreté naturelle, & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois; car le sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grain, de fruits, de gland & de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette: on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, & le lard ferme & cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du

grain de froment pur & sec, & ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits & beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leurs enveloppes : ils mangent également de tous les fruits sauvages, & ils engraisseront en peu de temps, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de son & de farine d'ivroie; cette boisson les fait dormir & augmente tellement leur embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraisseront aussi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser : plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. La castration, qui doit toujours précéder l'engrais, se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printemps ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuse ou difficile à guérir ; car c'est ordinairement par incision que se fait cette opération, quoiqu'on la fasse aussi quelquefois par une simple ligature, comme nous l'avons dit au sujet des moutons. Si la castration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne suivante, & il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans ; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, & ils continueroient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième, &c. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans ; les *verrats* ou *cochons mâles* que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans ; & plus un sanglier est

vieux, plus il est gros, dur & pésant.

La durée de la vie du sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans (a). Aristote dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an ; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'est pas nombreuse, les petits sont foibles, & même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur, pour ainsi dire, en tout temps ; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine ; ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui est presque continuelle, se marque cependant par des accès & aussi par des mouvemens immodérés, qui finissent toujours par se vautrer dans la boue ; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre assez épaisse & assez abondante ; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, & bien-tôt elle recherche le mâle, devient pleine une se-

[a] Voyez la vénerie de du Fouilloux. *Paris*, 1614, page 57.

conde fois, & produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter & de nourrir pendant longtemps tous les petits qu'elle a produits; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres; à quinze jours ils sont bons à manger : & comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, & que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, & dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, & on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espece, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt quarré que long, la tête grosse, le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardents, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues : il faut qu'elle soit aussi

d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle, qui pourroit la blesser; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les menageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver: mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie, qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle aux mois de janvier ou de février, & met bas en mai ou juin; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans; & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois; on commence

même, au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mere, pour les accoutumer peu-à-peu à se nourrir comme elle : on les sevre cinq semaines après, & on leur donne soir & matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage, c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir. Le sanglier, dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même fillon, au lieu que le cochon fouille çà & là, & plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer.

On appelle en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mere commune; ils ne vont seuls que quand ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes, & c'est de-là que dépend leur sûreté : lorsqu'ils sont attaqués,

ils résistent par le nombre, ils se secourent, se défendent; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres, & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même manière, & l'on n'a pas besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles & durs, un homme agile & robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne & en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans les lieux humides & marécageux, où ils trouvent des vers & des racines en quantité; & au printemps, on les laisse aller dans les champs & sur les terres en friche: on les fait sortir deux fois par jour, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, & depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps: la rosée, la neige & la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir désertier le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir en courant & toujours criant jusqu'à la porte de leur étable: les plus jeunes sont ceux qui crient le plus, & le plus haut; ce cri est

différent de leur grognement ordinaire , c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garrotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri , si ce n'est lorsqu'il se bat & qu'un autre le blesse ; la laie crie plus souvent : & quand ils sont surpris & effrayés subitement , ils soufflent avec tant de violence , qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands , ils n'attaquent ni ne dévorent pas , comme les loups , les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des sangliers manger de la chair de cheval , & nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de chevreuil & des pattes d'oiseaux , mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche , puisque les cochons mangent leurs petits , & même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent , d'humide , de gras & d'onctueux , ils le lechent & finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter , à leur retour des champs , autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée ; tous léchoient

cette terre, qui n'étoit que très-légerement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que leur naturel est brutal ; ils n'ont aucun sentiment bien distinct, les petits reconnoissent à peine leur mere, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, & à téter la premiere truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment & d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidelement attachés à leur mere, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, fuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent, se blessent, & se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que quand on attaque ses petits, & en général, dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorsqu'elle a mis bas.

On chasse le sanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par

surprise pendant la nuit au clair de la lune : comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens & les blesse toujours dange-reusement, il ne faut pas le chasser avec les bons chiens courans destinés pour le cerf & le chevreuil ; cette chasse leur gâ-teroit le nez, & les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dressés suf-fisent pour la chasse du sanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux, on les connoît aisément aux traces : un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter, au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand peur des chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour, il reste ordinaire-ment dans sa bauge, au plus épais & dans le plus fort du bois ; le soir à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez fa-cile de le surprendre dans les blés & dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites*, c'est-à-dire, les testicules, dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bon-ne dans un vieux sanglier ; au lieu que

toute la chair du marcassin, & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat, ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens (a) étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcaffins qu'on pouvoit enlever à la mere, après quoi on les reportoit dans les bois : ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon ; sa chair se vend à-peu-près autant que celle du bœuf, le lard se vend au double, & même au triple; le sang, les boyaux, les viscères, les pieds, la langue, se préparent & se mangent : le fumier du cochon est plus froid que celui des autres animaux, & l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes & trop sèches. La graisse des intestins & de l'épiploon, qui est différente du lard, fait le sain-doux & le vieux-ong. La peau a ses usages, on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des broffes, des

[a] *Vide Arist, hist. animal. lib. VI, cap. XXVIII.*

pinceaux avec les foies. La chair de cet animal prend mieux le sel, le salpêtre & se conserve salée plus long-temps qu'aucune autre.

Cette espèce, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde ; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jetté des cochons noirs dans le continent, & dans presque toutes les grandes isles de l'Amérique ; ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits ; ils ressemblent à nos sangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse (a) que les cochons domestiques, qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les Mahométans sont privés de cet animal utile : on leur a dit qu'il étoit immonde, ils n'osent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon ; ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, & c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de rece-

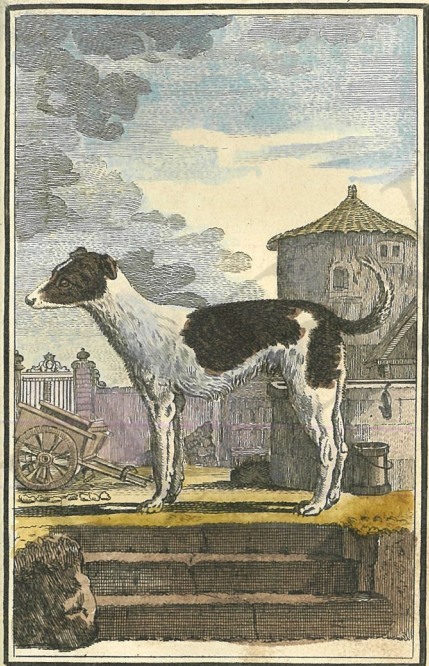
[a] Voyez l'hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 295.

voir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe ; ils sont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate : on les connoît en France, & quelques personnes en élèvent ; ils se mêlent & produisent avec les cochons de la race commune. Les Negres élèvent aussi une grande quantité de cochons, & quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, & dans tous les pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique & en Asie des sangliers aussi abondamment qu'en Europe.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier, seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds : un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur ; les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en est très-voisine, ils sont tous noirs ; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine & de l'Amérique, sont aussi de la même couleur : le cochon de Siam ressemble plus que le cochon de France au sanglier. Un

des signes les plus évidens de la génération , sont les oreilles ; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, plus inclinées & plus pendantes, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité ; & en effet , le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espece.





LE MATIN

Breant Sculp

HILBY

LE CHIEN.

LA grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne font pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé : & comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentimens à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures font ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal ; c'est par elles qu'il differe de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal & s'approche de nous ; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le desir, & donne à la matiere le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment ; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés & de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'Univers : & lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en

société avec l'homme; il fait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il fait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colere, même féroce & sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, & cede dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher & au desir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie, un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté, sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée; il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt; nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur & tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il
les



LE GRAND DANOIS

Breant Sculp

HIBLY

les subit, les oublie ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves, il leche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, & la désarme enfin par la patience & la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez le Grands & rustre à la campagne: toujours empressé pour son maître & prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, & se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, & les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, & quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, & pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, & par des aboiemens réitérés, des efforts & des cris de colere, il donne l'alarme, avertit

& combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever ; mais content d'avoir vaincu il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit & donne en même-temps des exemples de courage, de tempérance & de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la Nature, en supposant un instant qu'elle n'eut jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclaves les autres animaux ? comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages & nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, & pour se rendre maître de l'Univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur & par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, & le fruit de cet art la conquête & la possession paisible de la Terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, & même plus de courage que l'homme, la Nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les

sens , & sur-tout l'odorat , plus parfait. Avoir gagné une espece courageuse & docile comme celle du chien , c'est avoir acquis de nouveaux sens & les facultés qui nous manquent. Les machines , les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens , pour en augmenter l'étendue , n'approchent pas , même pour l'utilité , de ces machines toutes faites que la Nature nous présente , & qui en suppléant à l'imperfection de notre odorat , nous ont fourni de grands & d'éternels moyens de vaincre & de regner : & le chien fidele à l'homme , conservera toujours une portion de l'empire , un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande , il regne lui-même à la tête d'un troupeau , il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté , l'ordre & la discipline sont les fruits de sa vigilance & de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis , qu'il conduit , qu'il protege , & contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre , c'est contre les animaux ennemis ou indépendans , qu'éclate son courage , & que son intelligence se déploie toute entiere : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre , dès que le son du cor ou la

voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine , brillant d'une ardeur nouvelle le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvemens & par ses cris l'impatience de combattre & le desir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, & par des accens différens indique le temps, la distance, l'espece, & même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal (a) se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité; jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables; pour faire perdre sa trace, il va, vient & revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre & supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières; mais toujours poursuivi, & ne pouvant anéantir son corps il cherche à en mettre un autre à sa place, il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune & moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; & lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il

(a) Voyez l'histoire du cerf, ci-après.

croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune , il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint , afin de le rendre seul l'objet & la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien , par cette supériorité que donnent l'exercice & l'éducation , par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui , ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs , délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe , toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; & loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent , après avoir triomphé de la ruse , il s'indigne , il redouble d'ardeur , arrive enfin , l'attaque , & le mettant à mort , étanche dans le sang sa soif & sa haine.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux ; l'homme sauvage ne fait que combattre & chasser. Tous les animaux qui aiment la chair , & qui ont de la force & des armes , chassent naturellement : le lion , le tigre , dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre , chassent seuls & sans art , les loups , les renards , les chiens sauvages se réunissent , s'entendent , s'aident , se relaient & partagent la proie ; & lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique , lorsqu'on lui a appris à répri-

mer son ardeur , à mesurer ses mouvemens , qu'on l'a accoutumé à une marche régulière & à l'espece de discipline nécessaire à cet art , il chasse avec méthode , & toujours avec succès.

Dans les pays déserts , dans les contrées dépeuplées , il y a des chiens sauvages qui , pour les mœurs , ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser ; ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser & attaquer en force les sangliers , les taureaux sauvages , & même les lions & les tigres. En Amérique ces chiens sauvages sont des races anciennement domestiques , ils y ont été transportés d'Europe , & quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts , s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées , où ils attaquent le bétail & insultent même les hommes : on est donc obligé de les écarter par la force , & de les tuer comme les autres bêtes féroces ; & les chiens sont tels en effet , tant qu'ils ne connoissent pas les hommes : mais lorsqu'on les approche avec douceur , ils s'adoucissent , deviennent bien-tôt familiers , & demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres ; au lieu que le loup , quoique pris jeune & élevé dans les maisons , n'est doux que dans le premier âge , ne perd jamais son gout pour la proie

& se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine & la destruction.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve : le seul qui connoisse toujours son maître & les amis de la maison ; le seul qui , lorsqu'il arrive un inconnu , s'en apperçoive ; le seul qui entende son nom , & qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie point à lui-même ; le seul qui , lorsqu'il a perdu son maître , & qu'il ne peut le retrouver , l'appelle par ses gémissemens ; le seul qui dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois , se souviennne du chemin & retrouve la route ; le seul enfin dont les talens naturels soient évidens & l'éducation toujours heureuse.

Et de même que de tous les animaux le chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression , & se modifie le plus aisément par les causes morales , est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés & aux altérations causées par les influences physiques : le tempérament , les facultés , les habitudes du corps varient prodigieusement , la forme même n'est pas constante : dans le même pays un chien est très-différent d'un autre chien , & l'espece est , pour ainsi dire , toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confusion , ce

mélange & cette variété de races si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération : de-là ces différences marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'allongement du museau, la forme de la tête, la longueur & la direction des oreilles & de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, &c. en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, & la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui different le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule & même espece.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété de races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mere de toutes les autres races : comment reconnoître les effets produits par l'influence du climat, de la nourriture, &c? comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entr'elles, dans l'état de liberté ou de domesticité? En effet, toutes ces causes alterent, avec le temps, les formes les plus constantes,

& l'empreinte de la Nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat & leur nourriture, sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire ; & l'on peut croire que, dans ces especes, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore aujourd'hui assez fidèlement représenté par ses descendans ; mais ceux que l'homme s'est soumis, ceux qu'il a transportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes & la maniere de vivre, ont aussi dû changer pour la forme, plus que tous les autres ; & l'on trouve en effet bien plus de variété dans les especes d'animaux domestiques que dans celles des animaux sauvages. Et comme parmi les animaux domestiques le chien est, de tous, celui qui s'est attaché à l'homme de plus près ; celui qui, vivant comme l'homme, vit aussi le plus irrégulièrement ; celui dans lequel le sentiment domine assez pour le rendre docile, obéissant & susceptible de toute impression, & même de toute contrainte ; il n'est pas étonnant que de tous les animaux ce soit aussi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur & pour les autres qualités.

Quelques circonstances concourent encore à cette altération : le chien vit assez peu de temps , il produit souvent & en assez grand nombre ; & comme il est perpétuellement sous les yeux de l'homme , dès que , par un hasard assez ordinaire à la Nature , il se fera trouvé dans quelques individus des singularités ou des variétés apparentes , on aura tâché de les perpétuer en unissant ensemble ces individus singuliers , comme on le fait encore aujourd'hui lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens & d'autres animaux. D'ailleurs , quoique toutes les espèces soient également anciennes , le nombre des générations , depuis la création , étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de temps , les variétés , les altérations , la dégénération même doivent en être devenues plus sensibles , puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-temps. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam que le chien ne l'est du premier chien , puisque l'homme vit quatre-vingt ans , & que le chien n'en vit que dix : si donc , par quelque cause que ce puisse être , ces deux espèces tendoient également à dégénérer , cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères , ceux dont la vie est si courte qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés & aux altérations de tout genre : il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux ; il y en a même dont la nature est , pour ainsi dire , artificielle & factice. Le blé , par exemple , est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie , avec les gramens , les chiendents & quelques autres herbes des prairies ; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter : & comme il se renouvelle tous les ans , & que , servant de nourriture à l'homme , il est de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée , il est aussi de toutes celle dont la nature est le plus altérée. L'homme peut donc non-seulement faire servir à ses besoins , à son usage , tous les individus de l'Univers , mais il peut encore , avec le temps , changer , modifier & perfectionner les especes ; c'est même le plus beau droit qu'il ait sur la Nature. Avoir transformé une herbe stérile en blé , est une espece de création dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir , puisque ce n'est qu'à la sueur de son front & par des

cultures réitérées qu'il peut tirer du sein de la terre ce pain souvent amer, qui fait sa subsistance.

Les especes que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, sont donc celles qui de toutes sont le plus altérées; & comme quelquefois elles le sont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primitive, comme dans le blé, qui ne ressemble plus à la plante dont il a tiré son origine, il ne seroit pas impossible que dans la nombreuse variété des chiens que nous voyons aujourd'hui, il n'y en eût pas un seul de semblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette espece, qui s'est peut-être beaucoup altérée depuis la création, & dont la souche a pu par conséquent être très-différente des races qui subsistent actuellement, quoique ces races en soient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ses droits dès qu'on la laisse agir en liberté: le froment jetté sur une terre inculte dégénere à la premiere année: si l'on recueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette seconde génération seroit encore plus altéré; & au bout d'un certain nombre d'années & de reproductions l'homme ver-

Drapka

Tome VI

LE CHIEN DE BERGER

P. 372 N^o 3.



LE LEVRIER

Brant Sculp

LIBRARY

roit reparoître la plante originaire du froment , & sauroit combien il faut de temps à la Nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint , & pour se réhabiliter. Cette expérience seroit assez facile à faire sur le blé & sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent , pour ainsi dire , d'elles-mêmes , dans le même lieu ; mais il ne seroit guere possible de la tenter , avec quelque espérance de succès , sur les animaux qu'il faut rechercher , appareiller , unir , & qui sont difficiles à manier , parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement , & par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des chiens , non plus que celle des autres animaux , qui comme le chien , sont sujets à des variétés permanentes ; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir , & qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité , on peut rassembler des indices , & en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique , & qui vivent en chiens sauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans , quoique originaires

de races altérées , puisqu'ils sont provenus des chiens domestiques , ont dû , pendant ce long espace de temps , se rapprocher au moins en partie de leur forme primitive ; cependant les voyageurs nous disent qu'ils ressemblent à nos levriers (a) ; ils disent la même chose des chiens sauvages ou devenus sauvages à Congo (b) qui , comme ceux d'Amérique , se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres , aux lions , &c. mais d'autres , sans comparer les chiens sauvages de Saint-Domingue aux levriers , disent seulement (c) qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate & longue , le museau effilé , l'air sauvage , le corps mince & décharné , qu'ils sont très-légers à la course , qu'ils chassent en perfection , qu'ils s'apprivoisent aisément en les prenant tout petits : ainsi ces chiens sauvages sont extrêmement maigres & légers ; & comme le levrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appelons *chien de berger* , on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais levriers ;

(a) Histoire des Aventuriers Flibustiers , par Oexmelin. Paris , 1686 , in-12 , tome I , page 112.

[b] Histoire générale des voyages , par M. l'abbé Prevost , in-4°. tome I , page 86.

(c) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. Paris , 1722 , tome V , page 195.

parce que d'autre côté les anciens voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avoient les oreilles droites comme les renards, & ressembloient aux mâtins de médiocre grandeur (*a*) de nos villageois, c'est-à-dire, à nos chiens de berger; que ceux des sauvages des Antilles avoient aussi la tête & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards (*b*); que les Indiens du Pérou n'avoient pas toutes les especes de chiens que nous avons en Europe, qu'ils en avoient seulement de grands & de petits qu'ils nommoient Alco (*c*); que ceux de l'Isthme de l'Amérique étoient laids, qu'ils avoient le poil rude & long, ce qui suppose aussi les oreilles droites (*d*). Ainsi on ne peut guere douter que les chiens originaires d'Amérique, & qui avant la découverte de ce nouveau monde n'avoient eu aucune communication avec ceux de nos climats, ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule

(*a*) Voyage du pays des Hurons, par Sabard Theodat, Recollet. *Paris*, 1672, pages 310 & 311.

(*b*) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris*, 1667, tome II, page 306.

(*c*) Histoire des Incas. *Paris*, 1744, tome I, page 265. Voyage de Wafer, imprimé à la suite de ceux de Dampier, tome IV, page 223.

[*d*] Nouveaux voyages aux isles de l'Amérique, *Paris*, 1722, tome V, page 195.

& même race, & que de toutes les races de nos chiens celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites & à long poil rude comme les chiens de berger; & ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue, ne sont pas de vrais levriers, c'est que comme les levriers sont assez rares en France, on en tire pour le Roi, de Constantinople & des autres endroits du Levant, & que je ne sache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique. D'ailleurs, en recherchant dans la même vue ce que les voyageurs ont dit de la forme des chiens des différens pays, on trouve que les chiens des pays froids ont tous le museau long & les oreilles droites; que ceux de la Lapponie (*a*) sont petits, qu'ils ont le poil long, les oreilles droites, & le museau pointu; que ceux de Sibérie (*b*) & ceux que l'on appelle *chiens-loups*, sont plus gros que ceux de Lapponie, mais qu'ils ont de même les oreilles droites, le poil rude & le museau pointu; que ceux d'Islande (*c*),

[*a*] Voyage de la Martinière. Paris, 1671, page 75. Il Genio vagante. Parma, 1691, vol. II, page 13.

(*b*) Voyez la planche des Chiens de Sibérie ci-après.

(*c*) Voyez la planche des Chiens d'Islande ci-après.

font aussi à très-peu près semblables à ceux de Sibérie, & que de même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-espérance (a), les chiens naturels du pays ont le museau pointu, les oreilles droites, la queue longue & traînante à terre, le poil clair, mais long & toujours hérissé; que ces chiens sont excellens pour garder les troupeaux, & que par conséquent ils ressemblent non-seulement par la figure, mais encore par l'instinct, à nos chiens de berger; que dans d'autres climats encore plus chauds, comme à Madagascar (b), à Maduré (c), à Calicut (d), à Malabar (e); les chiens originaires de ces pays ont tous le museau long, les oreilles droites, & ressemblent encore à nos chiens de berger; que quand même on y transporte des mâtins, des épagneuls, des bar-bets, des dogues, des chiens courans, des lévriers, &c. ils dégénèrent à la seconde ou à la troisième génération; qu'enfin dans

(a) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe. *Amsterdam*, 1741, I. partie, page 304.

(b) Voyage de Flacourt. *Paris*, 1661, page 152.

(c) Voyage d'Innigo de Biervillas. *Paris*, 1736, I. partie, page 178.

(d) Voyage de François Pyrard. *Paris*, 1619, tome I, page 426.

(e) Voyage de Jean Ovington. *Paris*, 1725, tome I, page 276.

les pays excessivement chauds, comme en Guinée (a), cette dégénération est encore plus prompte, puisqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix, qu'ils ne produisent plus que des chiens à oreilles droites comme celles des renards; que les chiens du pays sont fort laids, qu'ils ont le museau pointu, les oreilles longues & droites, la queue longue & pointue, sans aucun poil, la peau du corps nue, ordinairement tachetée & quelquefois d'une seule couleur, qu'enfin ils sont désagréables à la vue & plus encore au toucher.

On peut donc déjà présumer avec quelque vraisemblance, que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce, puisque dans tous les pays habités par les hommes sauvages, ou même à demi civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avoit pas d'autres, qu'on les retrouve seuls de même au nord & au midi de notre continent, & qu'en France où on les appelle communément *chiens de Brie*, & dans les autres climats tempérés, ils sont encore en grand nombre, quoiqu'on

(a) Histoire générale des voyages par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 229.

se soit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conserver celle-ci qui n'a que de l'utilité, & qu'on a par cette raison dédaignée, & abandonnée aux payfans chargés du soin des troupeaux. Si l'on considere aussi que ce chien, malgré sa laideur & son air triste & sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens, qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part, qu'il est le seul qui naître, pour ainsi dire, tout élevé, & que guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulière, qu'il les conduit avec une intelligence admirable & non communiquée, que ses talens font l'étonnement & le repos de son maître; tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps & de peines pour instruire les autres chiens, & les dresser aux usages auxquels on les destine; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la Nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche & le modele de l'espece entiere.

Et de même que l'espece humaine paroît agreste, contrefaite & rapetissée dans les climats glacés du nord; qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Lapponie, en Groenland, & dans tous les pays où le froid est excessif; mais qu'ensuite dans le climat voisin & moins rigoureux on voit tout-à-coup paroître la belle race des Finlandois, des Danois, &c. qui par leur figure, leur couleur & leur grande taille sont peut-être les plus beaux de tous les hommes; on trouve aussi dans l'espece des chiens le même ordre & les mêmes rapports. Les chiens de Lapponie sont très-laits, très-petits, & n'ont pas plus d'un pied de longueur (a). Ceux de Sibérie, quoique moins laids, ont encore les oreilles droites & l'air agreste & sauvage, tandis que dans le climat voisin où l'on trouve les (b) beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve aussi les chiens de la plus belle & de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grece, du Danemark, de l'Irlande, sont les plus grands, les plus forts & les plus puissans de tous les chiens : on s'en

(a) Il Genio vagante, Vol. II, page 13.

(b) Voyez le cinquieme volume de cette Histoire Naturelle, à l'article des variétés de l'espece humaine.



LE CHIEN LOUP

Breant Sculp

fert pour tirer des voitures. Ces chiens que nous appellons chiens d'Irlande, ont une origine très-ancienne, & se sont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils sont originaires. Les Anciens les appelloient chiens d'Épire, chiens d'Albanie; & Pline rapporte, en termes aussi élégans qu'énergiques, le combat d'un de ces chiens contre un lion, & ensuite contre un éléphant. [a] Ces chiens sont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parut avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, & ressemble pour la forme au chien que nous appellons grand danois (b); mais il différoit beaucoup par l'é-

(a) *Indiam petenti Alexandro magno, Rex Albaniae dono dederat inusitatae magnitudinis unum, ejus specie delectatus, jussit ursos, mox apros & deinde damas emitti, contemptu immobili jacente eo; quâ segnitie tanti corporis offensus imperator generosi spiritus, eum interimi jussit. Nunciavit hoc fama regi: itaque alterum mittens, addidit mandata ne in parvis experiri vellet, sed in leone, elephantove; duos sibi fuisse hoc interempto, præterea nullum fore. Nec distulit Alexander, leonemque fractum protinus vidit. Postea elephantum jussit induci, haud alio magis spectaculo latatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis ingenti primùm latratu intonuit moxque increvit assultans, contraque belluam exsurgens hinc & illinc artificii dimicatione, quâ maximè opus esset, infestans atque evitans, donec, assiduâ rotatam vertigine afflixit ad casum ejus tellure concussa. Plin. hist. nat. lib. VIII.*

[a] Voyez ci-après la planche du grand Danois.

normité de sa taille, il étoit tout blanc & d'un naturel doux & tranquille. On trouve ensuite dans les endroits plus tempérés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, des hommes & des chiens de toutes sortes de races : cette variété provient en partie de l'influence du climat, & en partie du concours & du mélange des races étrangères ou différentes entr'elles, qui ont produit en très-grand nombre des races métives ou mélangées dont nous ne parlerons point ici, parce que M. Daubenton les a décrites & rapportées chacune aux races pures dont elles proviennent; mais nous observerons, autant qu'il nous sera possible, les ressemblances & les différences que l'abri, le soin, la nourriture & le climat ont produites parmi ces animaux.

Le grand danois (*a*), le mâtin (*b*) & le levrier (*c*), quoique différens au premier coup d'œil, ne font cependant que le même chien : le grand danois n'est qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé; le levrier un mâtin plus délié, plus effilé, & tous deux plus soignés; & il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois,

[*a*] Voyez ci-après la planche du grand Danois.

(*b*) Voyez ci-après la planche du Mâtin.

(*c*) Voyez ci-après la planche du Levrier.

un mâtin & un levrier, qu'entre un Hollandois, un François & un Italien. En supposant donc le mâtin originaire ou plutôt naturel de France, il aura produit le grand danois dans un climat plus froid, & le levrier dans un climat plus chaud : & c'est ce qui se trouve aussi vérifié par le fait, car les grands danois nous viennent du nord, & les levriers nous viennent de Constantinople & du Levant. Le chien de berger (*a*), le chien-loup (*b*), & l'autre espèce de chien-loup que nous appellerons chien de Sibérie (*c*), ne font aussi tous trois qu'un même chien : on pourroit même y joindre le chien de Lapponie, celui de Canada, celui des Hottentots & tous les autres chiens qui ont les oreilles droites ; ils ne different en effet du chien de berger que par la taille, & parce qu'ils sont plus ou moins étoffés, & que leur poil est plus ou moins rude, plus ou moins long & plus ou moins fourni. Le chien courant (*d*), le braque (*e*), le basset (*f*), le barbet

[*a*] Voyez ci-après la planche du Chien de Berger.

[*b*] Voyez ci-après la planche du Chien-Loup.

[*c*] Voyez ci-après la planche du Chien de Sibérie.

[*d*] Voyez ci-après la planche du Chien Courant.

[*e*] Voyez ci-après la planche du Chien Braque.

[*f*] Voyez ci-après la planche du Chien Basset.

(a), & même l'épagneul (b), peuvent encore être regardés comme ne faisant tous qu'un même chien; leur forme & leur instinct sont à-peu-près les mêmes, & ils ne different entr'eux que par la hauteur des jambes, & par l'ampleur des oreilles qui sont cependant longues, molles & pendantes: ces chiens sont naturels à ce climat, & je ne crois pas qu'on doive en séparer le braque qu'on appelle *chien de Bengale* (c), qui ne differe de notre braque que par la robe. Ce qui me fait penser que ce chien n'est pas originaire de Bengale ou de quelque autre endroit des Indes, & que ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendent, le chien Indien dont les Anciens ont parlé, & qu'ils disoient être engendré d'un tigre & d'une chienne, c'est que ce même chien étoit connu en Italie il y a plus de cent cinquante ans, & qu'on ne le regardoit pas comme un chien venu des Indes, mais comme un braque ordinaire: *Canis sagax*, (vulgè *brachus*), dit Aldrovande, *an unius vel varii coloris sit parum refert; in Italiâ elegitur varius & maculosæ lynxi persimilis, cum tamen niger*

[a] Voyez ci-après la planche du Chien Barbet.

[b] Voyez-ci après la planche l'Epagneul.

(c) Voyez-ci après la planche chien de Bengale.

niger color vel albus aut fulvus non sit spernendus (a).

L'Angleterre, la France, l'Allemagne, &c. paroissent avoir produit le chien courant, le braque & le basset; ces chiens même dégénèrent dès qu'ils sont portés dans des climats plus chauds, comme en Turquie, en Perse; mais les épagneuls & les barbets sont originaires d'Espagne & de Barbarie, où la température du climat fait que le poil de tous les animaux est plus long, plus foyeux & plus fin que dans tout les autres pays. Le dogue (b), le chien (c) que l'on appelle *petit danois* (mais fort improprement, puisqu'il n'a d'autre rapport avec le grand danois que d'avoir le poil court), le chien-turc (d), & si l'on veut encore, le chien d'Islande (e), ne sont aussi qu'un même chien qui, transporté dans un climat très-froid comme l'Islande, aura pris une forte fourrure de poil, & dans les climats très-chauds de l'Afrique & des Indes aura quitté sa robe; car le chien sans poil, appelé *chien-turc*,

(a) *Ulyssis Aldrovandi, de quadruped. digitat. vivip. lib. III, page 552.*

[b] Voyez ci-après la planche du Dogue.

[c] Voyez ci-après la planche du Chien petit Danois.

[d] Voyez ci-après la planche du Chien-Turc.

[e] Voyez ci-après la planche du Chien d'Islande.

est encore mal nommé, ce n'est point dans le climat tempéré de la Turquie que les chiens perdent leur poil, c'est en Guinée & dans les climats les plus chauds des Indes que ce changement arrive ; & le chien-turc n'est autre chose qu'un petit danois qui, transporté dans les pays excessivement chauds, aura perdu son poil, & dont la race aura ensuite été transportée en Turquie où l'on aura eu soin de les multiplier. Les premiers que l'on ait vus en Europe, au rapport d'Aldrovande, furent apportés de son temps en Italie, où cependant ils ne purent, dit-il, ni durer, ni multiplier, parce que le climat étoit beaucoup trop froid pour eux ; mais comme il ne donne pas la description de ces chiens nus, nous ne savons pas s'ils étoient semblables à ceux que nous appellons aujourd'hui chiens-turcs, & si l'on peut par conséquent les rapporter au petit danois, parce que tous les chiens, de quelque race & de quelque pays qu'ils soient, perdent leur poil dans les climats excessivement chauds (a), & comme nous l'avons dit, ils perdent aussi leur voix ; dans de certains pays ils sont tout-à-fait muets, dans d'autres ils ne perdent que la faculté

(a) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, tome IV, page 229.



LE CHIEN D'ISLANDE

Bixant Sculp.

HILBY

d'aboyer, ils hurlent comme les loups, ou glapissent comme les renards, ils semblent par cette altération se rapprocher de leur état de nature; car ils changent aussi pour la forme & pour l'instinct : ils deviennent laids (a), & prennent tous des oreilles droites & pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage, leur sagacité, & les autres talens qui leur sont naturels; ils perdent donc tout lorsqu'on les transporte dans des climats trop chauds, mais comme si la Nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, & que les Negres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre : on les achete plus cher que le mouton, le chevreau, plus cher même que tout autre gibier ; enfin le mets le

[a] Voyage de la Boullaye-le-Gouz. *Paris, 1657, page 257.* Voyages de Jean Ovington, *Paris, 1725, tome I, page 276.* Histoire universelle des voyages, par du Perrier de Montfrasier. *Paris, 1707, page 344 & suivantes.* Vie de Christophe Colomb. *Paris, 1681, partie I, page 106.* Voyage de Bosman en Guinée, &c. *Utrecht, 1705, page 240.* Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tome IV, page 229.*

plus délicieux d'un festin chez les Negres est un chien rôti. On pourroit croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair qui, quoique très-mauvaise à manger dans nos climats tempérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans; mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien, c'est que les sauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Negres pour la chair du chien, & que nos Missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. „ Les chiens „ servent en guise de mouton pour être „ mangés en festin, dit le P. Sabard Theodatus : je me suis trouvé diverses fois à des „ festins de chien, j'avoue véritablement „ que du commencement cela me faisoit „ horreur, mais je n'en eus pas mangé „ deux fois que j'en trouvai la chair bonne, & de goût un peu approchant de „ celle du porc (a). ”

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, & sur-tout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme

(a) Voyage au pays des Hurons, par le P. Sabard Theodat, Recollet. *Paris*, 1632, page 311.

la fouche & le type de l'espece entiere , sont le renard & le loup ; & comme la conformation intérieure est presque entièrement la même , & que les différences extérieures sont assez légères , j'ai voulu essayer s'ils pourroient produire ensemble : j'espérois qu'au moins on parviendrait à les faire accoupler , & que s'ils ne produisoient pas des individus féconds , ils engendreroient des especes de mulets qui auroient participé de la nature des deux. Pour cela , j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge ; ils étoient enfermés ensemble & seuls dans une assez grande cour où aucune autre bête ne pouvoit entrer , & où ils avoient un abri pour se retirer ; ils ne connoissoient ni l'un ni l'autre aucun individu de leur espece , ni même aucun homme que celui qui étoit chargé du soin de leur porter tous les jours à manger : on les a gardés trois ans , toujours avec la même attention , & sans les contraindre ni les enchaîner. Pendant la premiere année , ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble & paroissoient s'aimer beaucoup ; à la seconde année ils commencerent par se disputer la nourriture , quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en falloit. La querelle venoit toujours de la louve : on leur por-

toit de la viande & des os sur un grand plat de bois que l'on posoit à terre ; dans l'instant même la louve , au lieu de se jeter sur la viande , commençoit par écarter le chien , & prenoit ensuite le plat par la tranche si adroitement , qu'elle ne laissoit rien tomber de ce qui étoit dessus , & emportoit le tout en fuyant ; & comme elle ne pouvoit sortir , je l'ai vue souvent faire cinq ou six fois de suite le tour de la cour tout le long des murailles , toujours tenant le plat de niveau entre ses dents , & ne le reposer à terre que pour reprendre haleine & pour se jeter sur la viande avec voracité , & sur le chien avec fureur lorsqu'il vouloit approcher. Le chien étoit plus fort que la louve ; mais comme il étoit plus doux , ou plutôt moins féroce , on craignit pour sa vie , & on lui mit un collier. Après la deuxième année , les querelles étoient encore plus vives & les combats plus fréquens , & on mit aussi un collier à la louve , que le chien commençoit à ménager beaucoup moins que dans les premiers temps. Pendant ces deux ans il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de desir , ni dans l'un ni dans l'autre ; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année que ces animaux commencèrent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut , mais sans amour ; car loin que cet état les adou-

est , ou les rapprochèt l'un de l'autre , ils n'en devinrent que plus intraitables & plus féroces : ce n'étoit plus que des hurlemens de douleur mêlés à des cris de colere ; ils maigriront tous deux en moins de trois semaines , sans jamais s'approcher autrement que pour se déchirer : enfin ils s'acharnerent si fort l'un contre l'autre , que le chien tua la louve qui étoit devenue la plus maigre & la plus foible , & l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après , parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté , il fit un grand dégât en se lançant avec fureur sur les volailles , sur les chiens , & même sur les hommes.

J'avois dans le même temps des renards , deux mâles & une femelle , que l'on avoit pris dans des pièges , & que je faisois garder loin les uns des autres dans des lieux séparés : j'avois fait attacher l'un de ces renards avec une chaîne légère , mais assez longue , & on lui avoit bâti une petite hutte où il se mettoit à l'abri. Je le gardai pendant plusieurs mois , il se portoit bien ; & quoiqu'il eut l'air ennuyé & les yeux toujours fixés sur la campagne qu'il voyoit de sa hutte , il ne laissoit pas de manger de très-grand appétit. On lui présenta une chienne en chaleur que l'on avoit gardée , & qui n'avoit pas été cou-

verte : & comme elle ne vouloit pas rester auprès du renard , on prit le parti de l'enchaîner dans le même lieu , & de leur donner largement à manger. Le renard ne la mordit ni ne la maltraita point : pendant dix jours qu'ils demeurèrent ensemble , il n'y eut pas la moindre querelle , ni le jour , ni la nuit , ni aux heures du repas ; le renard s'approchoit même assez familièrement , mais dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne , le signe du desir disparoissoit , & il s'en retournoit tristement dans sa hutte ; il n'y eut donc point d'accouplement. Lorsque la chaleur de cette chienne fut passée , on lui en substitua une autre qui venoit d'entrer en chaleur , & ensuite une troisieme & une quatrieme. Le renard les traita toutes avec la même douceur , mais avec la même indifférence : & afin de m'assurer si c'étoit la répugnance naturelle ou l'état de contrainte où il étoit qui l'empêchoit de s'accoupler , je lui fis amener une femelle de son espece , il la couvrit dès le même jour plus d'une fois , & nous trouvâmes , en la disséquant quelques semaines après , qu'elle étoit pleine , & qu'elle auroit produit quatre petits renards. On présenta de même successivement à l'autre renard plusieurs chiennes en chaleur , on les enfermoit avec lui dans une cour où ils n'é-



LE CHIEN COURANT

Breant Sculp

LIBRARY

toient point enchaînés ; il n'y eut ni haine , ni amour , ni combat , ni caresses , & ce renard mourut au bout de quelques mois , de dégoût ou d'ennui.

Ces épreuves nous apprennent au moins que le renard & le loup ne sont pas tout-à-fait de la même nature que le chien ; que ces especes non-seulement sont différentes , mais séparées & assez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher , du moins dans ces climats ; que par conséquent le chien ne tire pas son origine du renard ou du loup , & que les nomenclateurs (a) qui ne regardent ces deux animaux que comme des chiens sauvages , ou qui ne prennent le chien que pour un loup ou renard devenu domestique , & qui leur donnent à tous trois le nom commun de chien , se trompent , pour n'avoir pas assez consulté la Nature.

Il y a dans les climats plus chauds que le nôtre une espece d'animal féroce & cruel , moins différent du chien que ne le sont le renard ou le loup : cet animal , qui s'appelle *Adive* ou *chacal* , a été remarqué & assez bien décrit par quelques voyageurs ; on en trouve en grand nombre en Asie & en Afrique , aux environs de Trébison-

[a] *Canis caudâ [sinistrorsum] recurvâ*, le Chien. *Canis caudâ incurvâ*, le Loup. *Canis caudâ rectâ*, le Renard. *Linnaei, syst. Nat.*

de (a), autour du mont Concase, en Mingrèlie (b), en Natolie (c), en Hyrcanie (d), en Perse, aux Indes, à Surate (e), à Goa, à Guzarat, à Bengale, au Congo (f), en Guinée, & en plusieurs autres endroits : & quoique cet animal soit regardé par les naturels des pays qu'il habite comme un chien sauvage, & que son nom même le désigne : comme il est très-douteux qu'il se mêle avec les chiens & qu'il puisse engendrer ou produire avec eux, nous en ferons l'histoire à part, comme nous ferons aussi celle du loup, celle du renard, & celle de tous les autres animaux qui ne se mêlant point ensemble, font autant d'espèces distinctes & séparées.

Ce n'est pas que je prétende d'une manière décisive & absolue que l'adive, & même que le renard & le loup ne se soient jamais, dans aucun temps, ni dans aucun climat, mêlés avec les chiens. Les An-

(a) Voyage de Gemelli Carreri. *Paris*, 1719, tome I, page 419.

[b] Voyage de Chardin. *Londres*, 1686, page 76.

(c) Voyage de Dumont. *La Haye*, 1699, tome IV, page 28 & suivantes.

[d] Voyage de Chardin. *Amsterdam*, 1711, tome II, page 29.

(e) Voyage d'Innigo de Biervillas. *Paris*, 1736. part. I, page 178.

[f] Voyage de Bosman, pages 241, 331 & 332. Voyage du P. Enchel, Capucin, page 293.

ciens l'assurent assez positivement pour qu'on puisse encore avoir sur cela quelques doutes, malgré les épreuves que je viens de rapporter; & j'avoue qu'il faudroit un plus grand nombre de pareilles épreuves pour acquérir sur ce fait une certitude entière. Aristote, dont je suis très-porté à respecter le témoignage, dit précisément (a) qu'il est rare que les animaux qui sont d'espèces différentes se mêlent ensemble; que cependant il est certain que cela arrive dans les chiens, les renards & les loups; que les chiens indiens proviennent d'une autre bête sauvage semblable & d'un chien. On pourroit croire que cette bête sauvage, à laquelle il ne donne point de nom, est l'adive; mais il dit dans un autre endroit (b) que ces chiens indiens viennent du tigre & du chien, ce qui me paroît encore plus difficile à croire, parce que le tigre est d'une nature & d'une forme bien plus différentes de celles du chien, que le loup, le renard ou l'adive. Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard; car après avoir dit que les chiens indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du tigre, & sans

[a] Aristot. *de generatione animal.* lib. II, cap. 5.

{ b } Aristot. *hist. animal.* lib. VIII, cap. 28.

énoncer si c'est du tigre & de la chienne, ou du chien & de la tigresse, il ajoute seulement que la chose ne réussit pas d'abord, mais seulement à la troisième portée; que de la première fois il ne résulte encore que des tigres; qu'on attache les chiens dans les déserts, & qu'à moins que le tigre ne soit en chaleur, ils sont souvent dévorés; que ce qui fait que l'Afrique produit souvent des prodiges & des monstres, c'est que l'eau y étant très-rare & la chaleur fort grande, les animaux de différentes espèces se rencontrent assemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire; que c'est là qu'ils se familiarisent, s'accouplent & produisent. Tout cela me paroît conjectural, incertain & même assez suspect pour n'y pas ajouter foi; car plus on observe la nature des animaux, plus on voit que l'indice le plus sûr pour en juger, c'est l'instinct. L'examen le plus attentif des parties intérieures ne nous découvre que les grandes différences; le cheval & l'âne, qui se ressemblent parfaitement par la conformation des parties intérieures, sont cependant des animaux d'une nature différente; le taureau, le bœuf & le bouc, qui ne diffèrent en rien les uns des autres pour la conformation intérieure de tous les viscères, sont d'espèces encore plus éloignées que l'âne & le cheval, & il en est de mê-

me du chien, du renard & du loup. L'inspection de la forme extérieure nous éclaire davantage; mais comme dans plusieurs especes, & sur-tout dans celles qui ne sont pas éloignées, il y a, même à l'extérieur, beaucoup plus de ressemblance que de différence, cette inspection ne suffit pas encore pour décider si ces especes sont différentes ou les mêmes : enfin lorsque les nuances sont encore plus légères, nous ne pouvons les saisir qu'en combinant les rapports de l'instinct. C'est en effet par le naturel des animaux qu'on doit juger de leur nature; & si l'on supposoit deux animaux tout semblables pour la forme, mais tout différens pour le naturel, ces deux animaux qui ne voudroient pas se joindre, & qui ne pourroient produire ensemble, seroient, quoique semblables, de deux especes différentes.

Ce même moyen auquel on est obligé d'avoir recours pour juger de la différence des animaux dans les especes voisines, est, à plus forte raison, celui qu'on doit employer de préférence à tous autres, lorsqu'on veut ramener à des points fixes les nombreuses variétés que l'on trouve dans la même espece : nous en connoissons 30 dans celle du chien, & assurément nous ne les connoissons pas toutes. De ces trente variétés, il y en a dix-sept que l'on

doit rapporter à l'influence du climat ; favoir, le Chien de berger, le Chien-loup, le Chien de Sibérie, le Chien d'Islande & le Chien de Lapponie, le Mâtin, les Levriers, le grand Danois & le Chien d'Irlande, le Chien courant, les Braques, les Bassets, les Epagneuls & le Barbet, le petit Danois, le Chien-turc & le Dogue ; les treize autres, qui sont le Chien-turc métis, le Levrier à poil de loup, le Chien-bouffe, le Chien de Malte ou Bichon, le Roquet, le Dogue de forte race, le Doguin ou Mopse, le Chien de Calabre, le Burgos, le Chien d'Alicante, le Chien-lion, le petit Barbet & le Chien qu'on appelle Artois, Iffois ou Quatre-vingt, ne sont que des métis qui proviennent du mélange des premiers ; & en rapportant chacun de ces chiens métis aux deux races dont ils sont issus, leur nature est dès-lors assez connue ; mais à l'égard des dix-sept premières races, si l'on veut connoître les rapports qu'elles peuvent avoir entre elles, il faut avoir égard à l'instinct, à la forme & à plusieurs autres circonstances. J'ai mis ensemble le Chien de Berger, le Chien-loup, le Chien de Sibérie, le Chien de Lapponie & le Chien d'Islande, parce qu'ils se ressembtent plus qu'ils ne ressembtent aux autres par la figure & par le poil, qu'ils ont tous cinq le museau pointu à peu près

comme le renard, qu'ils sont les seuls qui aient les oreilles droites, & que leur instinct les porte à suivre & garder les troupeaux. Le Mâtin, le Levrier, le grand Danois & le Chien d'Irlande ont, outre la ressemblance de la forme & du long museau, le même naturel; ils aiment à courir, à suivre les chevaux, les équipages; ils ont peu de nez, & chassent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chasse sont les Chiens courans, les Braques, les Bassets, les Epagneuls & les Barbets; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le museau gros; & comme leur instinct est le même, on ne peut guere se tromper en les mettant ensemble. L'Epagneul, par exemple, a été appelé par quelques Naturalistes, *canis aviarius terrestris*, & le Barbet, *canis aviarius aquaticus*; & en effet, la seule différence qu'il y ait dans le naturel de ces deux chiens, c'est que le Barbet, avec son poil touffu, long & frisé, va plus volontiers à l'eau que l'Epagneul, qui a le poil lisse & moins fourni, ou que les trois autres qui l'ont trop court & trop clair pour ne pas craindre de se mouiller la peau. Enfin le petit Danois & le Chien-turc ne peuvent manquer d'aller ensemble, puisqu'il est avéré que le Chien-turc n'est qu'un petit Danois qui a perdu son poil. Il ne

reste que le Dogue, qui par son museau court semble se rapprocher du petit Danois plus que d'aucun autre chien, mais qui en diffère à tant d'autres égards, qu'il paroît seul former une variété différente de toutes les autres, tant pour la forme que pour l'instinct : il semble aussi affecter un climat particulier, il vient d'Angleterre, & l'on a peine à en maintenir la race en France ; les métis qui en proviennent, & qui sont le Dogue de forte race & le Doguin, y réussissent mieux : tous ces chiens ont le nez si court qu'ils ont peu d'odorat, & souvent beaucoup d'odeur. Il paroît aussi que la finesse de l'odorat, dans les chiens, dépend de la grosseur plus que de la longueur du museau, parce que le Levrier, le Mâtin & le grand Danois, qui ont le museau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le Chien courant, le Braque & le Basset, & même que l'Epagneul & le Barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le museau moins long, mais plus gros que les premiers.

La plus ou moins grande perfection des sens, qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente, ni même remarquable, fait dans les animaux tout leur mérite, & produit comme cause, tous les talens dont la nature peut être susceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération



LE BRAQUE

Braant Sculp

LIBRARY

de toutes les qualités d'un chien de chasse, on fait assez combien l'excellence de l'odorat, jointe à l'éducation, lui donne d'avantage & de supériorité sur les autres animaux; mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'Histoire Naturelle, & d'ailleurs les ruses & les moyens, quoiqu'émanés de la simple Nature, que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche, ou pour éviter la poursuite & les atteintes des chiens, sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le chien, lorsqu'il vient de naître, n'est pas encore entièrement achevé : dans cette espèce, comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre, les petits, au moment de leur naissance, ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les chiens naissent communément avec les yeux fermés, les deux paupières ne sont pas simplement collées, mais adhérentes par une membrane qui se déchire lorsque le muscle de la paupière supérieure est devenu assez fort pour la relever & vaincre cet obstacle, & la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même-temps, les os du crâne ne sont pas achevés, le corps est bouffi, le museau gon-

flé, & leur forme n'est pas encore bien destinée; mais en moins d'un mois ils apprennent à faire usage de tous leurs sens & prennent ensuite de la force & un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents, qui, comme dans les autres animaux, sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus; ils ont en tout quarante-deux dents, savoir six incisives en haut & six en bas, deux canines en haut & deux en bas, quatorze mâchelières en haut & douze en bas; mais cela n'est pas constant, il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser, ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles, & même quelques femelles, commencent à lever la cuisse, & c'est dans ce même-temps qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout temps, mais la femelle ne le reçoit que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, & plus fréquemment en hiver qu'en été: sa chaleur dure dix, douze & quelquefois quinze jours; elle se marque par des signes extérieurs, les parties de la génération sont humides, gonflées & proéminentes au-dehors; il y a un petit

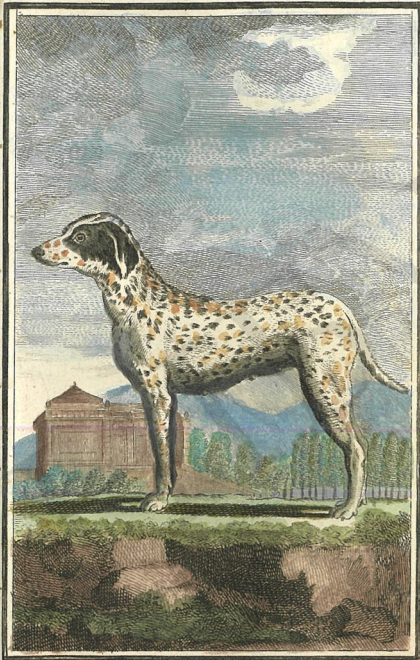
écoulement de sang tant que cette ardeur dure, & cet écoulement aussi-bien que le gonflement de la vulve commencent quelques jours avant l'accouplement : le mâle sent de loin la femelle dans cet état & la recherche, mais ordinairement elle ne se livre que six ou sept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur.

On a reconnu qu'un seul accouplement suffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre ; cependant, lorsqu'on la laisse en liberté, elle s'accouple plusieurs fois par jour avec tous les chiens qui se présentent : on observe seulement que lorsqu'elle peut choisir, elle préfère toujours ceux de la plus grosse & de la plus grande taille, quelque laids & quelque disproportionnés qu'ils puissent être : aussi arrive-t-il assez souvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâles, périssent en faisant leurs petits.

Une chose que tout le monde fait, & qui cependant n'en est pas moins une singularité de la Nature, c'est que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent se séparer, même après la consommation de l'acte de la génération ; tant que l'état d'érection & de gonflement subsiste, ils sont forcés de demeurer unis, & cela dépend sans doute de leur conformation. Le chien a non-seulement, comme plu-

seurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment dans le milieu une espèce de bourrelet fort apparent, & qui se gonfle beaucoup dans l'érection : la chienne, qui de toutes les femelles est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable & le plus gros dans le temps de la chaleur, présente de son côté un bourrelet, ou plutôt une tumeur ferme & saillante, dont le gonflement, aussi-bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien plus long-temps que celui du mâle, & suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui ; car au moment que l'acte est consommé, il change de position, il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes, il a même l'air triste, & les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un & jamais moins de soixante ; elles produisent six, sept, & quelquefois jusqu'à douze petits ; celles qui sont de la plus grande & de la plus forte taille, produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, & quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les animaux.



LE BRAQUE DE BENGALÉ

Breant Sculp

LIBRARY

Les chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer : il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur, ils s'accouplent & produisent pendant toute la vie, qui est ordinairement bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement; il est environ deux ans à croître, il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connoître son âge par les dents, qui dans la jeunesse sont blanches, tranchantes & pointues, & qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses & inégales, on les connoit aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front & autour des yeux.

Ces animaux, qui de leur naturel sont très-vigilans, très-actifs, & qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans & si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir & manger. Ce sommeil, presque continuel, est accompagné de rêves, & c'est peut-être une douce maniere d'exister; ils sont naturellement voraces & gourmands, & cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-temps. Il y a dans les Mémoires de l'Académie des

Sciences (a) l'histoire d'une chienne , qui ayant été oubliée dans une maison de campagne , a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur est encore plus nécessaire que la nourriture , ils boivent souvent & abondamment , on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant long-temps ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particuliere , c'est qu'ils paroissent faire des efforts & souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excréments : ce n'est pas , comme le dit Aristote (b) , parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anüs, il est certain , au contraire , que dans le chien , comme dans les autres animaux , les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus , & que le rectum est plus large que le colon : la sécheresse du tempérament de cet animal suffit pour produire cet effet , & les étranglemens qui se trouvent dans le colon , sont trop loin pour qu'on puisse l'attribuer à la conformation des intestins.

Pour donner une idée plus nette de

(a) Histoire de l'Académie des Sciences , année 1706, page 5.

(b) Aristot. *de partibus animal.* capite ultimo.

l'ordre des chiens, de leur génération dans les différens climats, & du mélange de leurs races, je joins ici une table, ou, si l'on veut, une espece d'arbre généalogique, où l'on pourra voir d'un coup d'œil toutes ces variétés : cette table est orientée comme les cartes géographiques, & l'on a suivi, autant qu'il étoit possible, la position respective des climats.

Le Chien de Berger est la souche de l'arbre : ce chien transporté dans les climats rigoureux du Nord, s'est enlaidi & rapetissé chez les Lapons, & paroît s'être maintenu, & même perfectionné, en Islande, en Russie, en Sibérie, dont le climat est un peu moins rigoureux & où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme ; car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais & long, l'air sauvage, & ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même manière que ceux qui, dans des climats plus favorables, se sont perfectionnés davantage. Le Chien d'Islande est le seul qui n'ait pas les oreilles entièrement droites, elles sont un peu pliées par leur extrémité, aussi l'Islande est, de tous les pays du Nord, l'un des plus anciennement habités par des hommes à demi civilisés.

Le même Chien de Berger, transporté dans des climats tempérés, & chez des peuples entièrement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu son air sauvage, ses oreilles droites, son poil rude, épais & long, & sera devenu Dogue, Chien courant & Mâtin, par la seule influence de ces climats. Le Mâtin & le Dogue ont encore les oreilles en partie droites, elles ne sont qu'à demi pendantes, & ils ressemblent assez par leurs mœurs & par leur naturel sanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le Chien courant est celui des trois qui s'en éloigne le plus, les oreilles longues, entièrement pendantes, la douceur, la docilité, &, si on peut le dire, la timidité de ce chien, sont autant de preuves de la grande dégénération, ou, si l'on veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité, jointe à une éducation soignée & suivie.

Le Chien courant, le Braque & le Basset ne sont qu'une seule & même race de chiens; car l'on a remarqué que dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens courans, des braques & des bassets, quoique la Lince n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accolé le Braque de Bengale au Braque commun, parce qu'il n'en diffère en effet que par la



LE BASSET A JAMBES DROITES *Breant Sculp*

LIBRARY

la robe, qui est mouchetée; & j'ai joint de même le Bassët à jambes torses au Bassët ordinaire, parce que le défaut dans les jambes de ce chien ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis, dont quelques individus ont été attaqués, & dont ils ont transmis le résultat, qui est la déformation des os, à leurs descendans.

Le Chien courant transporté en Espagne & en Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long & fourni, sera devenu Epagneul & Barbet; le grand & le petit Epagneul qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, & sont devenus, par l'influence du climat, grand & petit Gredins, auxquels on doit joindre le Pyrame qui n'est qu'un Gredin noir comme les autres, mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux & au museau.

Le Mâtin transporté au nord, est devenu grand Danois, & transporté au midi, est devenu Levrier: les grands Levriers viennent du Levant, ceux de taille médiocre, d'Italie; & ces Levriers d'Italie, transportés en Angleterre, sont devenus Levrons, c'est-à-dire, Levriers encore plus petits.

Le grand Danois transporté en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Epire, en

Albanie, est devenu Chien d'Irlande, & c'est le plus grand de tous les chiens.

Le Dogue transporté d'Angleterre en Danemarck, est devenu petit Danois, & ce même petit Danois, transporté dans les climats chauds, est devenu Chien-turc. Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture, & au résultat d'une éducation soignée ; les autres chiens ne sont pas de races pures, & proviennent du mélange de ces premières races : j'ai marqué par des lignes ponctuées, la double origine de ces races métives.

Le Levrier & le Mâtin ont produit le Levrier métis, que l'on appelle aussi *Levrier à poil de loup* ; ce métis a le museau moins effilé que le franc levrier, qui est très-rare en France.

Le grand Danois & le grand Epagneul ont produit ensemble le Chien de Calabre, qui est un beau chien à longs poils touffus, & plus grand par la taille que les plus gros mâtins.

L'Épagneul & le Basset produisent un autre chien que l'on appelle Burgos.

L'Épagneul & le petit Danois produisent le Chien-lion, qui est maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins & frisés, que l'on appelle *Bouffes*, & qui sont de la



CHIEN COURANT METIS

Breant Sculp

HILLY



LE PETIT BARBET

Brant Sculpt

LIBRARY

taille des plus grands barbets, viennent du grand Epagneul & du Barbet.

Le petit Barbet vient du petit Epagneul & du Barbet.

Le Dogue produit avec le Mâtin un Chien métis que l'on appelle *Dogue de forte race*, qui est beaucoup plus gros que le vrai Dogue, ou Dogue d'Angleterre, & qui tient plus du Dogue que du Mâtin.

Le Doguin vient du Dogue d'Angleterre & du petit Danois.

Tous ces chiens sont des métis simples, & viennent du mélange de deux races pures; mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeller *doubles métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure & d'une race déjà mêlée.

Le Roquet est un double métis qui vient du Doguin & du petit Danois.

Le Chien d'Alicante est aussi un double métis, qui vient du Doguin & du petit Epagneul.

Le Chien de Malte, ou Bichon, est encore un double métis, qui vient du petit Epagneul & du petit Barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourroit appeller *triples métis*, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux: tel est le Chien d'Artois, Iffois ou Quatre-vingt, qui vient du Do-

guin & du Roquet; tels sont encore les chiens que l'on appelle vulgairement *Chiens des rues*, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mélange des races déjà plusieurs fois mêlées.





LE CHAT DOMESTIQUE *Brant Sulp.*
N^o 2 17p. 142.

HILBY

LE CHAT.

LE Chat est un domestique infidèle , qu'on ne garde que par nécessité , pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode , & qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui , ayant du goût pour toutes les bêtes , n'élevent des chats que pour s'en amuser ; l'un est l'usage , l'autre l'abus ; & quoique ces animaux , sur-tout quand ils sont jeunes , aient de la gentillesse , ils ont en même temps une malice innée , un caractère faux , un naturel pervers , que l'âge augmente encore , & que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés , ils deviennent seulement , lorsqu'ils sont bien élevés , souples & flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse , la même subtilité , le même goût pour faire le mal , le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche , dissimuler leur dessein , épier les occasions , attendre , choisir , saisir l'instant de faire leur coup , se dérober ensuite au châtimement , fuir & demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rap-

pelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; & par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps & le tempérament sont d'accord avec le naturel, le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux ; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer & s'ébattre : il est aussi très-porté à l'amour, & ce qui est rare dans les animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle ; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins, & lorsque le mâle la fuit



LE CHAT D'ANGORA

Brevet Sulp

N° 3 17 p. 142.

LIBRARY

ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, & le force pour ainsi dire à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, & n'arrive que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, au printemps & en automne, & souvent aussi trois fois, & même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours; elles ne produisent pas en aussi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires sont de quatre, de cinq ou de six. Comme les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture, les femelles se cachent pour mettre bas, & lorsqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent dans des trous & dans d'autres lieux ignorés ou inaccessibles; & après les avoir allaités pendant quelques semaines, elles leur apportent des souris, de petits oiseaux, & les accoutument de bonne heure à manger de la chair: mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes meres, si soigneuses & si tendres, deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, & dévorent aussi leurs petits qui leur étoient si chers.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, & seroient aussi très-propres à amuser les enfans si les coups de patte n'étoient pas à

craindre ; mais leur badinage , quoique toujours agréable & léger , n'est jamais innocent , & bientôt il se tourne en malice habituelle ; & comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que sur les plus petits animaux , ils se mettent à l'affut près d'une cage , ils épient les oiseaux , les souris , les rats , & deviennent d'eux-mêmes , & sans y être dressés , plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel , ennemi de toute contrainte , les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des Moines grecs (a) de l'isle de Chypre avoient dressé des chats à chasser , prendre & tuer les serpens dont cette isle étoit infestée , mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction , que par obéissance qu'ils chassoient ; car ils se plaisent à épier , attaquer & détruire assez indifféremment tous les animaux foibles , comme les oiseaux , les jeunes lapins , les levreaux , les rats , les souris , les mulots , les chauve-souris , les taupes , les crapauds , les grenouilles , les lézards & les serpens. Ils n'ont aucune docilité , ils manquent aussi de la finesse de l'odorat , qui dans le chien font deux qualités éminentes , aussi ne pour-

(a) Description des isles de l'Archipel , par Dapper ,
Page 51.



LE CHAT D'ESPAGNE *Reprint d'après* T. 7. p. 142. N. 1

LIBRARY

suivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus, ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, & après s'en être joués long-temps ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris & qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier & surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction & de dilatation; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque, & se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat & des oiseaux de nuit, cette contraction & cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde & large, devient au grand jour longue & étroite comme une ligne, & dès-lors ces animaux voient mieux la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes, les hiboux, &c. car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du chat pendant le jour; & ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lu-

miere ; au lieu que dans le crépuscule , la pupille reprenant son état naturel , il voit parfaitement & profite de cet avantage pour reconnoître , attaquer & surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats , quoiqu'habitans de nos maisons , soient des animaux entièrement domestiques ; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis : on peut même dire qu'ils sont entièrement libres , ils ne sont que ce qu'ils veulent , & rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi-sauvages , ne connoissent pas leurs maîtres , ne fréquentent que les greniers & les toits , & quelquefois la cuisine & l'office , lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens , comme on les rencontre rarement , ils ne font pas sensation pour le nombre , aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons : lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables , comme à une lieue ou deux , ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier , & c'est apparemment parce qu'ils en connoissent toutes les retraites à souris , toutes les issues , tous les passages , & que la peine du voyage est moindre que celle

qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid, & les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil: ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derriere les cheminées ou dans les fours; ils aiment aussi les parfums, & se laissent volontiers prendre & caresser par les personnes qui en portent: l'odeur de cette plante que l'on appelle l'*Herbe-aux-chats*, les remue si fortement & si délicieusement, qu'ils en paroissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé; les chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent & repassent si souvent par-dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroissement; ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, & peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guere au-delà de neuf ou dix ans; ils sont cependant très-durs, très-vivaces, & ont plus de nerf & de ressort que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

Les chats ne peuvent mâcher que lentement & difficilement, leurs dents sont si courtes & si mal posées qu'elles ne leur

servent qu'à déchirer & non pas à broyer les alimens; aussi cherchent-ils de préférence les viandes les plus tendres, ils aiment le poisson & le mangent cuit ou crud; ils boivent fréquemment; leur sommeil est léger, & ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir; ils marchent légèrement, presque toujours en silence & sans faire aucun bruit; ils se cachent & s'éloignent pour rendre leurs excréments & les recouvrent de terre. Comme ils sont propres, & que leur robe est toujours sèche & lustrée, leur poil s'électrise aisément, & l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on le frotte avec la main: leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres, à-peu-près comme les diamants, qui réfléchissent au dehors pendant la nuit la lumière dont ils se font, pour ainsi dire, imbibés pendant le jour.

Le chat sauvage produit avec le chat domestique, & tous deux ne font par conséquent qu'une seule & même espèce: il n'est pas rare de voir des chats mâles & femelles quitter les maisons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats sauvages, & revenir ensuite à leur habitation; c'est par cette raison que quelques-uns de nos chats domestiques ressemblent tout-à-fait aux chats sauvages; la différence la plus réelle

est à l'intérieur, le chat domestique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat sauvage, cependant le chat sauvage est plus fort & plus gros que le chat domestique, il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus grosse & les couleurs constantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une espece de chat sauvage, & il paroît par le témoignage des Voyageurs que cette espece se retrouve aussi dans presque tous les climats sans être sujette à de grandes variétés; il y en avoit dans le continent du nouveau Monde avant qu'on en eût fait la découverte; un chasseur en porta un qu'il avoit pris dans le bois, à Christophe Colomb (*a*), ce chat étoit d'une grosseur ordinaire, il avoit le poil gris brun, la queue très-longue & très-forte. Il y avoit aussi de ces chats sauvages au Pérou (*b*), quoiqu'il n'y en eût point de domestiques; il y en a en Canada (*c*), dans le pays des Illinois, &c. On en a vû dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée (*d*),

(*a*) Vie de Christophe Colomb, II. partie, page 167.

(*b*) Histoire des Incas, tome II, page 121.

(*c*) Histoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 407.

(*d*) Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome IV, page 230.

à la Côte-d'or , à Madagascar (a)
 où les naturels du pays avoient même des
 chats domestiques , au cap de Bonne-es-
 pérance (b) où Kolbe dit qu'il se trouve
 aussi des chats sauvages de couleur bleue ,
 quoiqu'en petit nombre : ces chats bleus ,
 ou plutôt couleur d'ardoise , se retrouvent
 en Asie. , Il y a en Perse , dit Pietro della
 „ Valle (c) , une espece de chats qui
 „ sont proprement de la province du
 „ Chorazan ; leur grandeur & leur forme
 „ est comme celle du chat ordinaire ;
 „ leur beauté consiste dans leur couleur
 „ & dans leur poil , qui est gris sans au-
 „ cune moucheture & sans nulle tache ,
 „ d'une même couleur par tout le corps ,
 „ si ce n'est qu'elle est un peu plus obs-
 „ cure sur le dos & sur la tête , & plus
 „ claire sur la poitrine & sur le ventre ,
 „ qui va quelquefois jusqu'à la blancheur ,
 „ avec ce tempérament agréable de clair-
 „ obscur , comme parlent les Peintres ,
 „ qui , mêlés l'un dans l'autre , font un
 „ merveilleux effet : de plus leur poil est
 „ délié , fin , lustré , mollet , délicat com-

(a) Relation de François Cauche. *Paris 1651*,
page 225.

(b) Description du cap de Bonne-es pérance , par
 Kolbe. *page 49.*

(c) Voyage de Pietro della Valle , *tome V. pa-
 ges 98. & 99.*

„ me la soie, & si long, que quoiqu'il ne
„ soit pas hérissé, mais couché, il est an-
„ nelé en quelques endroits, & particu-
„ lièrement sous la gorge. Ces chats sont
„ entre les autres chats ce que les bar-
„ bets sont entre les chiens : le plus beau
„ de leur corps est la queue, qui est fort
„ longue & toute couverte de poils longs
„ de cinq ou six doigts, ils l'étendent &
„ la renversent sur leur dos comme font les
„ écureuils, la pointe en haut en forme
„ de panache ; ils sont fort privés : les
„ Portugais en ont porté de Perse jusqu'aux
„ Indes. ” Pietro della Valle ajoute qu'il
en avoit quatre couples, qu'il comptoit
porter en Italie. On voit par cette descrip-
tion, que ces chats de Perse ressemblent
par la couleur à ceux que nous appelons
chats chartreux, & qu'à la couleur près ils
ressemblent parfaitement à ceux que nous
appelons chats d'Angora. Il est donc vrai-
semblable que les chats du Chorazan en
Perse, le chat d'Angora en Syrie & le chat
chartreux ne sont qu'une même race, dont
la beauté vient de l'influence particulière
du climat de Syrie, comme les chats d'Es-
pagne, qui sont rouges, blancs & noirs,
& dont le poil est aussi très-doux & très-
lustré, doivent cette beauté à l'influence
du climat de l'Espagne. On peut dire en
général, que de tous les climats de la terre

habitable, celui d'Espagne & celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature : les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, &c. ont en Espagne & en Syrie la plus belle laine, les plus beaux & les plus longs poils, les couleurs les plus agréables & les plus variées ; il semble que ce climat adoucisse la nature & embellisse la forme de tous les animaux. Le chat sauvage a les couleurs dures & le poil un peu rude, comme la plupart des autres animaux sauvages ; devenu domestique, le poil s'est radouci, les couleurs ont varié, & dans le climat favorable du Chorazan & de la Syrie le poil est devenu plus long, plus fin, plus fourni, & les couleurs se sont uniformément adoucies, le noir & le roux sont devenus d'un brun-clair, le gris-brun est devenu gris cendré, & en comparant un chat sauvage de nos forêts avec un chat chartreux, on verra qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dégradation nuancée de couleurs ; ensuite, comme ces animaux ont plus ou moins de blanc sous le ventre & aux côtés, on concevra aisément que pour avoir des chats tout blancs & à longs poils, tels que ceux que nous appelons proprement chats d'Angora, il n'a fallu que choisir dans cette race adoucie ceux qui avoient le plus de blanc aux côtés & sous le ventre, &

qu'en les unissant ensemble on fera parvenu à leur faire produire des chats entièrement blancs, comme on l'a fait aussi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chevres blanches, des cerfs blancs, des dains blancs, &c. Dans le chat d'Espagne, qui n'est qu'une autre variété du chat sauvage, les couleurs, au lieu de s'être affoiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, se sont, pour ainsi dire, exaltées dans le climat d'Espagne & sont devenues plus vives & plus tranchées, le roux est devenu presque rouge, le brun est devenu noir, & le gris est devenu blanc. Ces chats, transportés aux isles de l'Amérique ont conservé leurs belles couleurs & n'ont pas dégénéré. “ Il y
,, a aux Antilles, dit le P. du Tertre,
,, grand nombre de chats, qui vraisemblablement y ont été apportés par les
,, Espagnols, la plupart sont marqués de
,, roux, de blanc & de noir : plusieurs de
,, nos François, après en avoir mangé la
,, chair, emportent les peaux en France
,, pour les vendre. Ces chats, au commencement que nous fumes dans la Guadeloupe, étoient tellement accoutumés
,, à se repaître de perdrix, de tourterelles, de grives & d'autres petits oiseaux,
,, qu'ils ne daignoient pas regarder les
,, rats; mais le gibier étant actuellement

„ fort diminué, ils ont rompu la treve avec
 „ les rats, ils leur font bonne guerre (a)
 „ &c. ” En général les chats ne sont pas
 comme les chiens, sujets à s'altérer & à
 dégénérer lorsqu'on les transporte dans les
 climats chauds.

„ Les chats d'Europe, dit Bosman,
 „ transportés en Guinée, ne sont pas su-
 „ jets à changer comme les chiens, ils gar-
 „ dent la même figure (b), &c. ” Ils sont
 en effet d'une nature beaucoup plus con-
 stante, & comme leur domesticité n'est ni
 aussi entière, ni aussi universelle, ni peut-
 être aussi ancienne que celle du chien, il
 n'est pas surprenant qu'ils aient moins va-
 rié. Nos chats domestiques, quoique dif-
 férens les uns des autres par les couleurs,
 ne forment point de races distinctes & sé-
 parées; les seuls climats d'Espagne & de
 Syrie, ou du Chorazan, ont produit des
 variétés constantes & qui se sont perpé-
 tuées : on pourroit encore y joindre le cli-
 mat de la province de Pe-chi-ly à la Chine,
 où il y a des chats à longs poils avec les
 oreilles pendantes, que les dames Chinoi-
 ses aiment beaucoup (c). Ces chats do-

(a) Histoire générale de Antilles, par le Pere du Tertre, tome II, page 306.

(b) Voyage de Guinée, par Bosman, page 2403.

(c) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prévôt, tome VI, page 10.

mestiques à oreilles pendantes, dont nous n'avons pas une plus ample description, sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles droites, de la race du chat sauvage, qui néanmoins est la race originaire & primitive de tous les chats.

Nous terminerons ici l'histoire du chat, & en même-temps l'histoire des animaux domestiques. Le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat sont nos seuls animaux domestiques : nous n'y joignons pas le chameau, l'éléphant, le renne & les autres, qui, quoique domestiques ailleurs, n'en sont pas moins étrangers pour nous, & ce ne sera qu'après avoir donné l'histoire des animaux sauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs comme le chat n'est, pour ainsi dire, qu'à demi-domestique, il fait la nuance entre les animaux domestiques & les animaux sauvages; car on ne doit pas mettre au nombre des domestiques, des voisins incommodes tels que les souris, les rats, les taupes, qui, quoiqu'habitans de nos maisons ou de nos jardins, n'en sont pas moins libres & sauvages, puisqu'au lieu d'être attachés & soumis à l'homme ils le fuient, & que dans leurs retraites obscures ils conservent leurs mœurs, leurs habitudes & leur liberté toute entière.

On a vû dans l'histoire de chaque animal domestique , combien l'éducation , l'abri , le foin , la main de l'homme influent sur le naturel , sur les mœurs , & même sur la forme des animaux. On a vû que ces causes , jointes à l'influence du climat , modifient , alterent & changent les especes au point d'être différentes de ce qu'elles étoient originairement , & rendent les individus si différens entr'eux , dans le même temps & dans la même espece , qu'on auroit raison de les regarder comme des animaux différens , s'ils ne conservoient pas la faculté de produire ensemble des individus féconds , ce qui fait le caractère essentiel & unique de l'espece. On a vû que les différentes races de ces animaux domestiques suivent dans les différens climats le même ordre à-peu-près que les races humaines ; qu'ils sont , comme les hommes , plus forts , plus grands & plus courageux dans les pays froids , plus civilisés , plus doux dans le climat tempéré , plus lâches , plus foibles & plus laids dans les climats trop chauds ; que c'est encore dans les climats tempérés & chez les peuples les plus policés que se trouvent la plus grande diversité , le plus grand mélange & les plus nombreuses variétés dans chaque espece ; & ce qui n'est pas moins digne de remarque ,

c'est qu'il y a dans les animaux plusieurs signes évidens de l'ancienneté de leur esclavage : les oreilles pendantes, les couleurs variées, les poils longs & fins, sont autant d'effets produits par le temps, ou plutôt par la longue durée de leur domesticité. Presque tous les animaux libres & sauvages ont les oreilles droites ; le sanglier les a droites & roides, le cochon domestique les a inclinées & demi-pendantes. Chez les Lapons, chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Hottentots, chez les Negres & les autres peuples non policés, tous les chiens ont les oreilles droites ; au lieu qu'en Espagne, en France, en Angleterre, en Turquie, en Perse, à la Chine & dans tous les pays civilisés, la plupart les ont molles & pendantes. Les chats domestiques n'ont pas les oreilles si roides que les chats sauvages, & l'on voit qu'à la Chine, qui est un empire très-anciennement policé & où le climat est fort doux, il y a des chats domestiques à oreilles pendantes. C'est par cette même raison que la chevre d'Angora, qui a les oreilles pendantes, doit être regardée entre toutes les chevres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature : l'influence si générale & si marquée du climat de Syrie, jointe à la domesticité de ces animaux chez un peuple très-anciennement policé, aura

produit avec le temps cette variété, qui ne se maintiendrait pas dans un autre climat. Les chevres d'Angora nées en France n'ont pas les oreilles aussi longues ni aussi pendantes qu'en Syrie, & reprendroient vraisemblablement les oreilles & le poil de nos chevres après un certain nombre de générations.





HISTOIRE

NATURELLE.



Les Animaux sauvages.



DANS les animaux domestiques, & dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, souvent altérée, défigurée, & toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paroître nue, parée de sa seule simplicité, mais plus piquante par sa beauté naïve, sa démarche légère, son air libre, & par les autres attributs de la noblesse & de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en souveraine la surface de la terre, partager son domaine entre les animaux, assigner à chacun

son élément, son climat, sa subsistance : nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ses loix simples, mais immuables, imprimant sur chaque espèce ses caractères inaltérables, & dispensant avec équité ses dons, compenser le bien & le mal ; donner aux uns la force & le courage, accompagnés du besoin & de la voracité ; aux autres, la douceur ; la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude & la timidité, à tous la liberté avec des mœurs constantes ; à tous des desirs & de l'amour toujours aisés à satisfaire, & toujours suivis d'une heureuse fécondité.

Amour & liberté, quels bienfaits ! Ces animaux que nous appellons sauvages, parce qu'ils ne nous sont pas soumis, ont-ils besoin de plus pour être heureux ? ils ont encore l'égalité, ils ne sont ni les esclaves, ni les tyrans de leurs semblables ; l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reste de son espèce ; ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raison de fuir l'espèce humaine, de se dérober à notre aspect, de s'établir dans les solitudes éloignées de nos habitations, de se servir de toutes les ressources de leur instinct, pour se mettre en sûreté, & d'employer, pour se soustraire à la puissance de l'homme,

L'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis en même-temps qu'elle leur a donné le desir de l'indépendance.

Les uns, & ce sont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, se contentent de s'éloigner, & passent leur vie dans nos campagnes; ceux qui sont plus défiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres comme s'ils savoient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes les plus inaccessibleles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, & regnent en souverains dans ces climats brûlans, où l'homme aussi sauvage qu'eux ne peut leur disputer l'empire.

Et comme tout est soumis aux loix physiques, que les êtres même les plus libres y sont assujettis, & que les animaux éprouvent, comme l'homme, les influences du ciel & de la terre; il semble que les mêmes causes qui ont adouci, civilisé l'espece humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres especes: le loup, qui dans cette zone tempérée est peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'est pas à beaucoup près aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthere,

le lion de la zone torride, ou l'ours blanc, le loup-cervier, l'hyene de la zone glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général, comme si la Nature, pour mettre plus de rapport & d'harmonie dans ses productions, eut fait le climat pour les especes, ou les especes pour le climat, mais même on trouve dans chaque espece en particulier le climat fait pour les mœurs, & les mœurs pour le climat.

En Amérique, où les chaleurs sont moindres, où l'air & la terre sont plus doux qu'en Afrique, quoique sous la même ligne, le tigre, le lion, la panthere n'ont rien de redoutable que le nom; ce ne sont plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme aussi fiers qu'intrépides, ces monstres altérés de sang & de carnage; ce sont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes sauvages, n'emploient le plus souvent que l'artifice & la ruse pour tâcher de les surprendre; ce sont des animaux qu'on peut dompter comme les autres, & presque apprivoiser. Ils ont donc dégénéré, si leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat: sous un ciel plus doux, leur naturel s'est adouci, ce qu'ils avoient d'excessif s'est



Fig. 2



LE PYRAME

Brant Sculp.





LE DOGUE DE FORTE RACE *Présenté par*
N 17 *T. 7. p. 124*

HILBY

tempéré, & par les changemens qu'ils ont subis ils sont seulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, & qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières; on trouve au pied des Alpes celles de France & d'Italie, on trouve à leur sommet celles des pays du Nord; on retrouve ces mêmes plantes du Nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, & l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons, & toutes les plantes dont les qualités sont excessives: le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées; les herbes les plus douces, les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi la terre fait les plantes; la terre & les plantes font les animaux; la terre, les plantes & les animaux font l'homme; car les qualités des

végétaux viennent immédiatement de la terre & de l'air; le tempérament & les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent; enfin les qualités physiques de l'homme & des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces mêmes causes, dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel & sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempere dans un climat tempéré, & que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur & la forme, qui paroissent être des qualités absolues, fixes & déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat: la taille de nos animaux quadrupedes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits, si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; & quelle comparaison des poissons, des lézards, des serpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du Nord, & avec les crocodiles, les grands lézards & les couleuvres énormes qui infestent les terres & les eaux du midi? Et si l'on considere encore chaque espece dans différens climats, on y trou-

vera (a) des variétés sensibles pour la grandeur & pour la forme ; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne se font que lentement, imperceptiblement ; le grand ouvrier de la Nature est le temps : comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme & réglé, il ne fait rien par sauts ; mais par degrés, par nuances, par succession, il fait tout ; & ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu sensibles, & se marquent enfin par des résultats auxquels on ne peut se méprendre.

Cependant les animaux sauvages & libres sont peut-être , sans même en excepter l'homme , de tous les êtres vivans les moins sujets aux altérations , aux changemens , aux variations de tout genre : comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture & leur climat , & qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on les contraint , leur nature varie moins que celle des animaux domestiques , que l'on asservit , que l'on transporte , que l'on maltraite , & qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon ; on ne les voit pas errer de climats en climats ; le bois où ils sont

(a) Voyez ci-devant l'Histoire du cheval , de la chèvre , du cochon & du chien.

nés est une patrie à laquelle ils sont fidelement attachés, ils s'en éloignent rarement, & ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme; la Nature leur a donné des moyens & des ressources contre les autres animaux, ils sont de pair avec eux, ils connoissent leur force & leur adresse, ils jugent leurs desfeins, leurs démarches, & s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps; ce sont, en un mot, des especes de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, & les abattre sans les approcher ?

C'est donc l'homme qui les inquiete, qui les écarte, qui les disperse, & qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seroient en effet; car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, & l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air & de la terre; ils sont même portés par la Nature à demeurer ensemble, à se réunir en familles, à former des especes de sociétés. On voit encore des vestiges de ces sociétés dans les pays dont l'homme ne s'est pas totalement emparé : on y voit même des ouvrages faits en commun, des especes de projets, qui, sans être raisonnés, paroissent être fondés sur des convenances raisonna-

bles, dont l'exécution suppose au moins l'accord, l'union & le concours de ceux qui s'en occupent; & ce n'est point par force ou par nécessité physique, comme les fourmis, les abeilles, &c. que les castors travaillent & bâtissent; car ils ne sont contraints, ni par l'espace, ni par le temps, ni par le nombre, c'est par choix qu'ils se réunissent, ceux qui se conviennent demeurent ensemble, ceux qui ne se conviennent pas s'éloignent, & l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, sont obligés de vivre solitaires. Ce n'est aussi que dans les pays reculés, éloignés, & où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir & à rendre leur demeure plus fixe & plus commode, en y construisant des habitations, des especes de bourgades, qui représentent assez bien les foibles travaux & les premiers efforts d'une république naissante. Dans les pays au contraire où les hommes se sont répandus, la terreur semble habiter avec eux, il n'y a plus de société parmi les animaux, toute industrie cesse, tout art est étouffé, ils ne songent plus à bâtir, ils négligent toute commodité; toujours pressés par la crainte & la nécessité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne sont occupés qu'à fuir & se cacher; & si, comme on doit le supposer, l'espe-

ce humaine continue dans la suite des temps à peupler également toute la surface de la terre, on pourra dans quelques siècles regarder comme une fable l'histoire de nos castors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés & de talens; le temps même travaille contre eux : plus l'espece humaine se multiplie, se perfectionne, plus ils sentent le poids d'un empire aussi terrible qu'absolu, qui leur laissant à peine leur existence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de société, & détruit jusqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils sont devenus, ce qu'ils deviendront encore, n'indique peut-être pas assez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui fait, si l'espece humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendrait le sceptre de la terre !





LE CERF.

HILBY

* LE CERF *

VOICI l'un de ces animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles & nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle, sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitans des bois; & comme il est le plus noble d'entre

* Le Cerf; en Grec, *Ελαφος*, en Latin, *Cervus*; en Italien, *Cervo*; en Espagnol, *Ciervo*; en Portugais, *Veado*; en Allemand, *Hirsch*; en Anglois, *Red-Deer*; en Danois, *Hiort*; en Suédois, *Kron-Hiort*; en Hollandois, *Heert*; en Polonois, *Jelientii*.

Cervus, Gesner. *Icon. animal. quadr.* p. 43-44.

Cervus, Aldrov. *Quadr. bisulc.* p. 771-774.

Cervus, Jonston. *Hist. Nat. quadr.* pag. 58. tab. XXXV, fig. 1.

Cervus, Charleton. *De differ. animal.* p. 8.

Cervus, Ray. *Synop. animal. quadr.* p. 84.

✓ *Cervus cornibus ramosis, teretibus, incurvatis.* Linn. *Syst. nat.*

Cervus nobilis, ramis teretibus, omnibus notus. Klein. *Quad. Hist. Nat.* p. 23.

eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes ; il a dans tous les temps occupé le loisir des héros, l'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder : savoir manier les chevaux & les armes, sont des talens communs au chasseur, au guerrier : l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir, & même pour seconder le courage, se prennent à la chasse, & se portent à la guerre ; c'est l'école agréable d'un art nécessaire ; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans moleste, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange & sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? Toujours environnés, obsédés & gênés, pour ainsi dire, par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leur empressement, forcés de s'occuper de soins étrangers & d'affaires, agités par de grands intérêts, & d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les Grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, & n'existeroient que pour les autres, s'ils ne se déroboient par instans à la foule même des flatteurs. Pour



LA BICHE .

HILBY

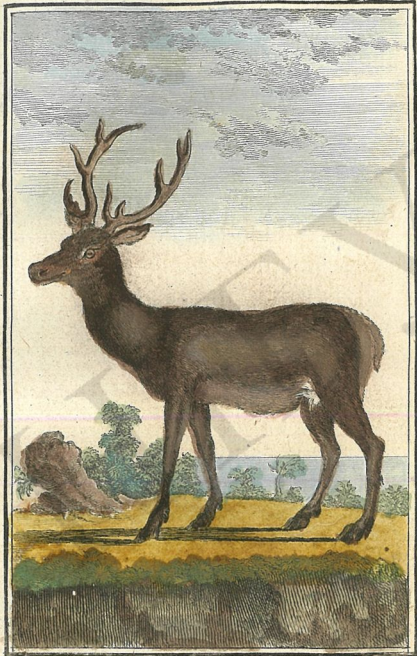
jouir de soi-même , pour rappeler dans l'ame les affections personnelles, les desirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de solitude; & quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse! quel exercice plus sain pour le corps! quel repos plus agréable pour l'esprit!

Il seroit aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la Nature pour la contemplation des choses abstraites; & de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, & faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre; & de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, & aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir : nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes; nos vrais biens sont ceux de la Nature; c'est le ciel.,

c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance, utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes; & dans les sociétés plus simples que la nôtre; il n'y a guere que deux ordres, tous deux relatifs à ce genre de vie; les nobles, dont le métier est la chasse & les armes; & les hommes en sous-ordre, qui ne sont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les sociétés policées on agrandit, on perfectionne tout; pour rendre le plaisir de la chasse plus vif & plus piquant, pour ennoblir encore cet exercice le plus noble de tous, on en a fait un art. La chasse du cerf demande des connoissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience: elle suppose un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, stylés, dressés, qui par leurs mouvemens, leurs recherches & leur intelligence, doivent aussi concourir au même but. Le véneur doit juger l'âge & le sexe; il doit savoir distinguer & reconnoître précisément, si le cerf qu'il a détourné (a)

(a) *Détourner le cerf*, c'est tourner tout autour de l'endroit, où un cerf est entré, & s'assurer qu'il n'en est pas sorti.



LE CERF DE CORSE.

LIBRARY

avec son limier (*a*), est un daguet (*b*), un jeune cerf (*c*), un cerf de dix cors jeunement (*d*), un cerf de dix cors (*e*), ou un vieux cerf (*f*); & les principaux indices qui peuvent donner cette connoissance, sont le pied (*g*) & les fumées (*h*). Le pied du cerf est mieux fait que celui de la biche; sa jambe est (*i*) plus grosse & plus près du talon, ses voies (*k*) sont mieux tournées, & ses allures (*l*) plus grandes;

(*a*) *Limier*, chien que l'on choisit ordinairement parmi les chiens-courans, & que l'on dresse pour détourner le cerf, le chevreuil, le sanglier, &c.

(*b*) *Daguet*, c'est un jeune cerf, portant les dagues, & les dagues sont la première tête ou le premier bois du cerf, qui lui vient au commencement de la seconde année.

(*c*) *Jeune cerf*, cerf qui est dans la troisième, quatrième ou cinquième année de sa vie.

(*d*) *Cerf de dix cors jeunement*, cerf qui est dans la sixième année de sa vie.

(*e*) *Cerf de dix cors*, cerf qui est dans la septième année de sa vie.

(*f*) *Vieux cerf*, cerf qui est dans la huitième, neuvième, dixième, &c. année de sa vie.

(*g*) *Pied*, empreinte du pied du cerf sur la terre.

(*h*) *Fumées*, fiente du cerf.

(*i*) On appelle jambe les deux os qui sont en bas à la partie postérieure, & qui font trace sur la terre avec le pied.

(*k*) *Voies*, ce sont les pas de cerf.

(*l*) *Allures du cerf*, distances de ses pas.

il marche plus régulièrement, il porte le pied de derriere dans celui de devant, au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, & ne pose pas régulièrement le pied de derriere dans la trace de celui de devant. Dès que le cerf est à sa quatrieme tête (*a*), il est assez reconnoissable pour ne s'y pas méprendre, mais il faut de l'habitude pour distinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche, & pour être sûr, on doit y regarder de près & en revoir (*b*) souvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, &c. sont encore plus aisés à reconnoître; ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derriere, & plus ils sont vieux, plus les côtés des pieds sont gros & (*c*) usés: ce qui se juge aisément par les allures qui sont aussi plus régulières que celles des jeunes cerfs, le pied de derriere posant toujours assez exactement sur le pied de devant, à moins qu'ils n'aient mis bas leurs

(*a*) *Tête*, bois ou cornes du cerf.

(*b*) *En revoir*, c'est avoir des indices du cerf par le pied.

(*c*) *Nota* que comme le pied du cerf s'use plus ou moins suivant la nature des terrains qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaison entre cerfs du même pays, & que par conséquent il faut avoir d'autres connoissances, parce que dans le temps du rut on court souvent des cerfs venus de loin.

têtes, car alors les vieux cerfs se méjugent (a) presque autant que les jeunes, mais d'une manière différente, & avec une sorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs, ni les biches; ils posent le pied de derrière à côté de celui de devant, & jamais au-delà ni en deçà.

Lorsque le véneur, dans les sécheresses de l'été, ne peut juger par le pied, il est obligé de suivre le contre-pied (b) de la bête pour tâcher de trouver les fumées, & de la reconnoître par cet indice, qui demande autant & peut-être plus d'habitude que la connoissance du pied; sans cela, il ne lui seroit pas possible de faire un rapport juste à l'assemblée des chasseurs. Et lorsque sur ce rapport l'on aura conduit les chiens à ses brisées (c), il doit encore savoir animer son limier, & le faire appuyer sur les voies jusqu'à ce que le cerf soit lancé : dans cet instant celui qui laisse courre (d), sonne pour faire découpler (e)

(a) *Se méjuger*, c'est, pour le cerf, mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

(b) *Suivre le contre-pied*, c'est suivre les traces à rebours.

(c) *Brisées*, endroit où le cerf est entré, & où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

(d) *Laisser courre un cerf*, c'est le lancer avec le limier, c'est-à-dire, le faire partir.

(e) *Découpler les chiens*, c'est détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chasser.

les chiens, & dès qu'ils le font il doit les appuyer de la voix & de la trompe ; il doit aussi être connoisseur, & bien remarquer le pied de son cerf, afin de le reconnoître dans le change (a) ou dans le cas qu'il soit accompagné. Il arrive souvent alors que les chiens se séparent, & font deux chasses : les piqueurs (b) doivent se séparer aussi & rompre (c) les chiens qui se sont fourvoyés (d), pour les ramener & les rallier à ceux qui chassent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ses chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les animer sans trop les presser, les aider sur le change, sur un retour, & pour ne se pas méprendre, tâcher de revoir du cerf aussi souvent qu'il est possible ; car il ne manque jamais de faire des ruses, il passe & repasse souvent deux ou trois fois sur sa voie, il cherche à se faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change, & alors il perce & s'éloigne tout

(a) *Change*, c'est lorsque le cerf en va chercher un autre pour le substituer à sa place.

(b) *Les piqueurs* sont ceux qui courent à cheval après les chiens, & qui les accompagnent pour les faire chasser.

(c) *Rompre les chiens*, c'est les rappeler & leur faire quitter ce qu'ils chassent.

(d) *Se fourvoyer*, c'est s'écarter de la voie & chasser quelqu'autre cerf que celui de la meute.



LE FAON DU CERF

1
HILBY

de suite, ou bien il se jette à l'écart, se cache, & reste sur le ventre. Dans ce cas, lorsqu'on est en défaut (*a*), on prend les devans, on retourne sur les derrieres; les piqueurs & les chiens travaillent de concert: si l'on ne retrouve pas la voie du cerf, on juge qu'il est resté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour, on la foule de nouveau; & lorsque le cerf ne s'y trouve pas, il ne reste d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vule pays où l'on est, & d'aller l'y chercher. Dès qu'on sera retombé sur les voies, & que les chiens auront relevé le défaut (*b*), ils chasseront avec plus d'avantage, parce qu'ils sentent bien que le cerf est déjà fatigué, leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affoiblit, & leur sentiment est d'autant plus distinct & plus vif, que le cerf est plus échauffé; aussi redoublent-ils & de jambes & de voix, & quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais, comme il ne peut plus courir aussi vite, ni par conséquent s'éloigner beaucoup des chiens, ses ruses & ses détours sont inutiles, il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, & de se jeter à l'eau pour dérober son sen-

(*a*) *Estre en défaut*, c'est lorsque les chiens ont perdu la voie du cerf.

(*b*) *Relever le défaut*, c'est retrouver les voies du cerf, & le lancer une seconde fois.

timent aux chiens. Les piqueurs traversent ces eaux, ou bien ils tournent autour, & remettent ensuite les chiens sur la voie du cerf, qui ne peut aller loin dès qu'il a battu (a) l'eau, & qui bientôt est aux abois (b), où il tâche encore de défendre sa vie, & blesse souvent de coups d'andouillers les chiens & même les chevaux des chasseurs trop ardens, jusqu'à ce que l'un d'entre eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, & l'acheve ensuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du cerf par des fanfares, on le laisse fouler aux chiens, & on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faisant curée (c).

Toutes les saisons, tous les temps ne sont pas également bons pour courre le cerf (d) ; au printemps, lorsque les feuilles naissantes commencent à parer les forêts, que la terre se couvre d'herbes nouvelles, & s'émaille de fleurs, leur parfum

(a) *Battre l'eau, battre les eaux*, c'est traverser, après avoir été long-temps chassé, une rivière ou un étang.

(b) *Abais*, c'est lorsque le cerf est à l'extrémité & tout-à-fait épuisé de forces.

(c) *Faire curée, donner la curée*, c'est faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont prise.

(d) *Courre le cerf*, chasser le cerf avec des chiens-courans.

rend moins sur le sentiment des chiens ; & comme le cerf est alors dans sa plus grande vigueur , pour peu qu'il ait d'avance , ils ont beaucoup de peine à le joindre. Aussi les chasseurs conviennent-ils que la saison où les biches sont prêtes à mettre bas , est celle de toutes où la chasse est la plus difficile , & que dans ce temps les chiens quittent souvent un cerf mal mené , pour tourner à une biche qui bondit devant eux ; & de même au commencement de l'automne , lorsque le cerf est en rut (a) , les limiers quêtent sans ardeur ; l'odeur fort du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente ; peut-être aussi tous les cerfs ont-ils dans ce temps à peu près la même odeur. En hiver , pendant la neige , on ne peut pas courre le cerf , les limiers n'ont point de sentiment , & semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison , comme les cerfs ne trouvent pas à viander (b) dans les forêts , ils en sortent , vont & viennent dans les pays plus découverts , dans les petits taillis , & même dans les terres ensemencées ; il se mettent en hardes (c) dès le mois de décembre ,

(a) Rut , chaleur , ardeur d'amour.

(b) Viander , brouter , manger.

(c) Harde , troupe de cerfs.

& pendant les grands froids ils cherchent à se mettre à l'abri des côtés, ou dans des endroits bien fourrés où ils se tiennent serrés les uns contre les autres, & se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, & sortent dans les blés. Au printemps ils mettent bas (a), la tête se détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il est rare que les deux côtés tombent précisément en même temps, & souvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs sont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février, ou au commencement de mars; les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars; ceux de dix cors jeuneement dans le mois d'avril; les jeunes cerfs au commencement, & les daguets vers le milieu & la fin de mai; mais il y a sur tout cela beaucoup de variétés, & l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui sont plus jeunes. Au reste, la mue de la tête des cerfs avance lorsque l'hiver est doux, & retarde lorsqu'il est rude & de longue durée.

(a) *Mettre bas*, c'est lorsque le bois des cerfs tombe.

Dès que les cerfs ont mis bas, ils se séparent les uns des autres, & il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble; ils ne se tiennent pas dans les forts, mais gagnent les beaux pays, les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête; & dans cette saison ils marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches, car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai, & n'est tout-à-fait alongée & endurcie que vers la fin de juillet: celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repousse & se refait aussi plus tard; mais dès qu'elle est entièrement alongée, & qu'elle a pris de la solidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue: & comme ils continuent à la frotter pendant plusieurs jours de suite, on prétend (a) qu'elle se teint de la couleur de la sève du bois auquel ils touchent, qu'elle devient rousse contre les hêtres & les bouleaux, brune contre les chênes, & noirâtre contre les charmes & les trembles. On dit aussi que les têtes des jeunes cerfs, qui sont

(a) Voyez le nouveau Traité de la Vénér. Paris, 1750, page 27.

lisses & peu perlées, ne se teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs, dont les perlures sont fort près les unes des autres, parce que ce sont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois ; mais je ne puis me persuader que ce soit là la vraie cause de cet effet, ayant eu des cerfs privés & enfermés dans des enclos où il n'y avoit aucun arbre, & où par conséquent ils n'avoient pu toucher au bois, desquels cependant la tête étoit colorée comme celle des autres.

Peu de temps après que les cerfs ont brunie leur tête, ils commencent à ressentir les impressions du rut ; les vieux sont les plus avancés : dès la fin d'août & le commencement de septembre, ils quittent les buissons, reviennent dans les forêts, & commencent à chercher les bêtes (a) ; ils raient (b) d'une voix forte, le col & la gorge leur enflent, ils se tourmentent, ils traversent en plein jour les guérets & les plaines, ils donnent de la tête contre les arbres & les sèpées, enfin ils paroissent transportés, furieux, & courent de pays en pays, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des bêtes, qu'il ne suffit pas de rencontrer, mais qu'il

(a) Les bêtes, en terme de chasse, signifient les biches.

(b) Raire, crier.

faut encore poursuivre, contraindre, assujettir ; car elles les évitent d'abord, elles fuient & ne les attendent qu'après avoir été long-temps fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut, les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard ; & lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir : ils sont d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, & se précipitant l'un sur l'autre, ils se battent à outrance, & se donnent des coups de tête & d'andouillers (a) si forts, que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un des deux, & alors le vainqueur ne perd pas un instant pour jouir de sa victoire & de ses desirs, à moins qu'un autre ne survienne encore, auquel cas il part pour l'attaquer & le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs sont toujours les maîtres, parce qu'ils sont plus fiers & plus hardis que les jeunes qui n'osent approcher d'eux ni de la bête, & qui sont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour : quelquefois cependant ils sautent sur la biche pendant que les vieux combattent, & après avoir joui fort à la hâte, ils

(a) *Andouillers*, cornichons du bois de cerf.

fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils sont plus courageux, mais parce qu'ils sont beaucoup plus ardens & plus chauds que les jeunes; ils sont aussi plus inconstans, ils ont souvent plusieurs bêtes à la fois; & lorsqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en séparent & vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, & passent ainsi successivement à plusieurs jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait épuisés.

Cette fureur amoureuse ne dure que trois semaines, pendant ce temps ils ne mangent que très-peu, ne dorment ni ne reposent; nuit & jour, ils sont sur pied, & ne font que marcher, courir, combattre & jouir; aussi sortent-ils de-là si défaits, si fatigués, si maigres, qu'il leur faut du temps pour se remettre & reprendre des forces: ils se retirent ordinairement alors sur le bord des forêts, le long des meilleurs gagnages, où ils peuvent trouver une nourriture abondante, & ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, commence au premier de septembre & finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors, & de dix cors jeunelement, il commence vers le 10 de septembre, & finit dans les premiers jours d'octo-

d'octobre; pour les jeunes cerfs, c'est depuis le 20 septembre jusqu'au 15 octobre, & sur la fin de ce même mois il n'y a plus que les daguets qui soient en rut, parce qu'ils y sont entrés les derniers de tous : les plus jeunes biches sont de même les dernières en chaleur. Le rut est donc entièrement fini au commencement de novembre, & les cerfs, dans ce temps de foiblesse, sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils se rétablissent en peu de temps, par la bonne nourriture, & l'on remarque souvent un second rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les saisons sont plus avancées, le rut est aussi plus précocce. En Grèce (*a*), par exemple, il paroît, par ce qu'en dit Aristote, qu'il commence dans les premiers jours d'août, & qu'il finit à la fin de septembre. Les biches portent huit mois & quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon (*b*), très-rarement deux; elles mettent bas au mois de mai & au commencement de juin, elles ont grand soin de dérober leur faon à la poursuite des chiens, elles se présentent & se font chasser elles-mêmes pour

(*a*) *Aristoi. Hist. animal. lib. VI, cap. 29.*

(*b*) *Faon*, c'est le petit cerf qui vient de naître.

les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne sont pas fécondes ; il y en a qu'on appelle *brehaignes*, qui ne portent jamais ; ces biches sont plus grosses & prennent beaucoup plus de venaison que les autres, aussi sont-elles les premières en chaleur : on prétend aussi qu'il se trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, & cela n'est pas absolument contre toute vrai-semblance. Le faon ne porte ce nom que jusqu'à six mois environ, alors les bosses commencent à paroître, & il prend le nom de hère jusqu'à ce que ces bosses alongées en dagues lui fassent prendre le nom de daguet. Il ne quitte pas sa mère dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un assez prompt accroissement ; il la suit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets & les jeunes cerfs se rassemblent en hardes, & forment des troupes d'autant plus nombreuses que la saison est plus rigoureuse. Au printemps ils se divisent, les biches se recelent pour mettre bas, & dans ce temps il n'y a guère que les daguets & les jeunes cerfs qui aillent ensemble. En général, les cerfs sont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie, & ce n'est que la crainte ou la nécessité qui les disperse ou les sépare.

Le cerf est en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, car on voit des daguets, c'est-à-dire, des cerfs nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en automne, & l'on doit présumer que ces accouplemens sont prolifiques. Ce qui pourroit peut être en faire douter, c'est qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroissement; que les cerfs croissent & grossissent jusqu'à l'âge de huit ans, & que leur tête va toujours en augmentant tous les ans jusqu'au même âge : mais il faut observer que le faon qui vient de naître se fortifie en peu de temps; que son accroissement est prompt dans la première année, & ne se rallentit pas dans la seconde; qu'il y a même déjà surabondance de nourriture, puisqu'il pousse des dagues, & c'est-là le signe le plus certain de la puissance d'engendrer. Il est vrai que les animaux en général ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement; mais ceux qui ont un temps marqué pour le rut, ou pour le frai, semblent faire une exception à cette loi. Les poissons fraient & produisent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroissement : & dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, &c. ont un rut bien

marqué , engendrent aussi plutôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux ; qu'il est nécessaire, pour en bien concevoir les effets particuliers, de se rappeler ici ce que nous avons (a) établi de plus général & de plus certain au sujet de la génération : elle dépend en entier de la sur-abondance de la nourriture. Tant que l'animal croît (& c'est toujours dans le premier âge que l'accroissement est le plus prompt) la nourriture est entièrement employée à l'extension, au développement du corps ; il n'y a donc nulle surabondance, par conséquent nulle production, nulle sécrétion de liqueur féminale, & c'est par cette raison que les jeunes animaux ne sont pas en état d'engendrer : mais lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement, la surabondance commence à se manifester par de nouvelles productions. Dans l'homme, la barbe, le poil, le gonflement des mamelles, l'épanouissement des parties de la génération, précèdent la puberté. Dans les animaux en général, & dans le cerf

(a) Voyez les chapitres II, III, IV. du troisieme volume de cet Ouvrage, dans lesquels il est question de la reproduction, de la nutrition & de la génération.

en particulier , la surabondance se marque par des effets encore plus sensibles ; elle produit la tête, le gonflement des daintiers (*a*), l'enflure du col & de la gorge, la venaison (*b*), le rut, &c. Et comme le cerf croît fort vite dans le premier âge, il ne se passe qu'un an depuis sa naissance jusqu'au temps où cette surabondance commence à se marquer au dehors par la production du bois : s'il est né au moi de mai, on verra paroître dans le même mois de l'année suivante, les naissances du bois qui commence à pousser sur le têt (*c*). Ce sont deux dagues qui croissent, s'allongent & s'endurcissent à mesure que l'animal prend de la nourriture ; elles ont déjà vers la fin d'août pris leur entier accroissement, & assez de solidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres : & dans le même temps il acheve de se charger de venaison, qui est une graisse abondante produite aussi par le superflu de la nourriture, qui dès-lors commence à se déterminer vers les parties de la génération, & à exciter le cerf à cet ar-

(*a*) *Les daintiers du cerf* sont ses testicules.

(*b*) *Venaison*, c'est la graisse du cerf qui augmente pendant l'été, & dont il est surchargé au commencement de l'automne, dans le temps du rut.

(*c*) *Le têt* est la partie de l'os frontal sur laquelle appuie le bois du cerf.

deur du rut qui le rend furieux. Et ce qui prouve évidemment que la production du bois & celle de la liqueur séminale dépendent de la même cause; c'est que si vous détruisez la source de la liqueur séminale en supprimant par la castration les organes nécessaires pour cette sécrétion, vous supprimez en même-temps la production du bois; car si l'on fait cette opération dans le temps qu'il a mis bas sa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle; & si on ne la fait au contraire que dans le temps qu'il a refait sa tête, elle ne tombe plus, l'animal en un mot reste pour toute la vie dans l'état où il étoit lorsqu'il a subi la castration; & comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les signes qui l'accompagnent disparaissent aussi, il n'y a plus de venaison, plus d'enflure au col ni à la gorge, & il devient d'un naturel plus doux & plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étoient donc nécessaires, non-seulement pour faire la sécrétion de la nourriture surabondante, mais elles servoient encore à l'animer, à la pousser au dehors dans toutes les parties du corps sous la forme de la venaison, & en particulier au sommet de la tête, où elle se manifeste plus que par-tout ailleurs par la production du bois. Il est vrai que les cerfs coupés ne laissent pas de devenir gras, mais ils ne pro-

1

duisent plus de bois, jamais la gorge ni le col ne leur enflent, & leur graisse ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la venaison des cerfs entiers qui, lorsqu'ils sont en rut, ont une odeur si forte, qu'elle infecte de loin; leur chair même en est si fort imbuë & pénétrée, qu'on ne peut ni la manger, ni la sentir, & qu'elle se corrompt en peu de temps, au lieu que celle du cerf coupé se conserve fraîche, & peut se manger dans tous les temps. Une autre preuve que la production du bois vient uniquement de la surabondance de la nourriture, c'est la différence qui se trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes sont très-grosses, très-fournies, & les autres grêles & menues, ce qui dépend absolument de la quantité de la nourriture; car un cerf qui habite un pays abondant, où il viande à son aise, où il n'est troublé ni par les chiens, ni par les hommes, où après avoir repu tranquillement il peut ensuite ruminer en repos, aura toujours la tête belle, haute, bien ouverte, l'empaumure (a) large & bien garnie, le mérain (b) gros & bien perlé, avec grand nombre d'andouillers forts &

(a) *Empaumure*, c'est le haut de la tête du cerf, qui s'élargit comme une main, & où il y a plusieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

(a) *Mérain*, c'est le tronc, la tige du bois de cerf.

longs ; au lieu que celui qui se trouve dans un pays où il n'a ni repos, ni nourriture suffisante, n'aura qu'une tête mal nourrie, dont l'empaumure sera ferrée, le mérain grêle, & les andouillers menus & en petit nombre ; en sorte qu'il est toujours aisé de juger par la tête d'un cerf, s'il habite un pays abondant & tranquille, & s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui se portent mal, qui ont été blessés ou seulement qui ont été inquiétés & courus, prennent rarement une belle tête & une bonne venaison, ils n'entrent en rut que plus tard, il leur a fallu plus de temps pour refaire leur tête, & ils ne la mettent bas qu'après les autres ; ainsi tout concourt à faire voir que ce bois n'est que la liqueur féminale, que le superflu, rendu sensible, de la nourriture organique qui ne peut être employée toute entière au développement, à l'accroissement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La disette retarde donc l'accroissement du bois, & en diminue le volume très-considérablement ; peut-être même ne seroit-il pas impossible, en retranchant beaucoup la nourriture, de supprimer en entier cette production, sans avoir recours à la castration : ce qu'il y a de sûr, c'est que les cerfs coupés mangent moins que les autres ; & ce qui fait que dans cette

espece, aussi-bien que dans celle du daim, du chevreuil & de l'élan, les femelles n'ont point de bois, c'est qu'elles mangent moins que les mâles, & que quand même il y auroit de la surabondance, il arrive que dans le temps où elle pourroit se manifester au dehors, elles deviennent pleines, par conséquent le superflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus & ensuite à allaiter le faon, il n'y a jamais rien de surabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renne, qui porte un bois comme le mâle, est plus favorable que contraire à cette explication; car de tous les animaux qui portent un bois, le renne est celui, qui proportionnellement à sa taille, l'a d'un plus gros & d'un plus grand volume, puisqu'il s'étend en avant & en arrière, souvent tout le long de son corps : c'est aussi de tous celui qui se charge le plus abondamment (a) de venaïson, & d'ailleurs le bois que portent les femelles est fort petit en comparaison de celui des mâles. Cet exemple prouve donc seulement que quand la surabon-

(a) Le rangier (c'est le renne), est une bête semblable au cerf, & a sa tête diverse, plus grande & chevillée; il porte bien quatre-vingts cors, aucune fois moins, sa tête lui couvre le corps; il a plus grande venaïson que n'a un cerf en sa saison. Voyez la chasse du roi Phœbus, imprimée à la suite de la Vénérerie de du Foilloux. Rouen, 1650, page 97.

dance est si grande qu'elle ne peut être épuisée dans la gestation par l'accroissement du fœtus, elle se répand au dehors, & forme dans la femelle, comme dans le mâle, une production semblable, un bois qui est d'un plus petit volume, parce que cette surabondance est aussi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la masse ni du volume des alimens, mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens : c'est cette seule matiere qui est vivante, active & productrice ; le reste n'est qu'un marc, qui peut être plus ou moins abondant sans rien changer à l'animal. Et comme le lichen qui est la nourriture ordinaire du renne, est un aliment plus substantiel que les feuilles, les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf se nourrit, il n'est pas étonnant qu'il y ait plus de surabondance de cette nourriture organique, & par conséquent plus de bois & plus de venaison dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matiere organique qui forme le bois dans ces especes d'animaux, n'est pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle étoit jointe, & qu'elle conserve encore, après avoir passé par le corps de l'animal, des caractères de son premier état dans le végétal. Le bois du

cerf pousse, croît & se compose comme le bois d'un arbre : sa substance est peut-être moins osseuse que ligneuse ; c'est, pour ainsi-dire, un végétal greffé sur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la Nature aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle se sert pour rapprocher les choses les plus éloignées.

Dans l'animal, comme nous l'avons dit, (a) les os croissent par les deux extrémités à la fois ; le point d'appui contre lequel s'exerce la puissance de leur extension en longueur, est dans le milieu de la longueur de l'os : cette partie du milieu est aussi la première formée, la première ossifiée, & les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu, & restent molles jusqu'à ce que l'os ait pris son entier accroissement dans cette dimension. Dans le végétal au contraire, le bois ne croît que par une seule de ses extrémités ; le bouton qui se développe & qui doit former la branche, est attaché au vieux bois par l'extrémité inférieure, & c'est sur ce point d'appui que s'exerce la puissance de son extension en longueur. Cette différence si marquée entre la végétation des os des

(a) Voyez l'article de la vieillesse & de la mort, dans le quatrième volume de cet Ouvrage.

animaux & des parties solides des végétaux, ne se trouve point dans le bois qui croît sur la tête des cerfs; au contraire, rien n'est plus semblable à l'accroissement du bois d'un arbre : le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ses extrémités, l'autre lui sert de point d'appui; il est d'abord tendre comme l'herbe, & se durcit ensuite comme le bois; la peau qui s'étend & qui croît avec lui, est son écorce, & il s'en dépouille lorsqu'il a pris son entier accroissement; tant qu'il croît, l'extrémité supérieure demeure toujours molle; il se divise aussi en plusieurs rameaux; le méréain est l'arbre, les andouillers en sont les branches; en un mot, tout est semblable, tout est conforme dans le développement & dans l'accroissement de l'un & de l'autre, & dès-lors les molécules organiques qui constituent la substance vivante du bois de cerf, retiennent encore l'empreinte du végétal, parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matière domine donc ici sur la forme : le cerf, qui n'habite que dans les bois, & qui ne se nourrit que des rejettons des arbres, prend une si forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une espèce de bois qui conserve assez les caractères de son origine pour qu'on ne puisse s'y méprendre; & cet effet, quoique très-singulier, n'est cepen-

dant pas unique, il dépend d'une cause générale que j'ai déjà eu occasion d'indiquer plus d'une fois dans cet ouvrage.

Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la Nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espece, tant dans les animaux que dans les végétaux; ce qu'il y a de plus variable & de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. La matiere, en général, paroît être indifférente à recevoir telle ou telle forme, & capable de porter toutes les empreintes possibles: les molécules organiques, c'est-à-dire, les parties vivantes de cette matiere, passent des végétaux aux animaux, sans destruction, sans altération, & forment également la substance vivante de l'herbe, du bois, de la chair & des os. Il paroît donc à cette premiere vue, que la matiere ne peut jamais dominer sur la forme, & que quelque espece de nourriture que prenne un animal, pourvu qu'il puisse en tirer les molécules organiques qu'elle contient, & se les assimiler par la nutrition, cette nourriture ne pourra rien changer à sa forme, & n'aura d'autre effet que d'entretenir ou faire croître son corps en se modelant sur toutes les parties du moule intérieur, & en le pénétrant intimement: ce qui le prouve, c'est qu'en général les animaux qui ne vivent que d'herbe, qui paroît être une

substance très-différente de celle de leur corps, tirent de cette herbe de quoi faire de la chair & du sang ; que même ils se nourrissent, croissent & grossissent autant & plus que les animaux qui ne vivent que de chair. Cependant, en observant la Nature plus particulièrement, on s'appercvra que quelquefois ces molécules organiques ne s'assimilent pas parfaitement au moule intérieur, & que souvent la matiere ne laisse pas d'influer sur la forme d'une maniere assez sensible : la grandeur, par exemple, qui est un des attributs de la forme, varie dans chaque espece suivant les différens climats ; la qualité, la quantité de la chair, qui sont d'autres attributs de la forme, varient suivant les différentes nourritures. Cette matiere organique que l'animal assimile à son corps par la nutrition, n'est donc pas absolument indifférente à recevoir telle ou telle modification, elle n'est pas absolument dépouillée de la forme qu'elle avoit auparavant, & elle retient quelques caractères de l'empreinte de son premier état ; elle agit donc elle-même par sa propre forme sur celle du corps organisé qu'elle nourrit ; & quoique cette action soit presque insensible, que même cette puissance d'agir soit infiniment petite en comparaison de la force qui contraint cette matiere nutritive à s'assimiler au

moule qui la reçoit, il doit en résulter avec le temps des effets très-sensibles. Le cerf, qui n'habite que les forêts, & qui ne vit, pour ainsi dire, que de bois, porte une espèce de bois, qui n'est qu'un résidu de cette nourriture : le castor, qui habite les eaux, & qui se nourrit de poisson, porte une queue couverte d'écailles : la chair de la loutre & de la plupart des oiseaux de rivière est un aliment de carême, une espèce de chair de poisson. L'on peut donc présumer que des animaux auxquels on ne donneroit jamais que la même espèce de nourriture, prendroient en assez peu de temps une teinture des qualités de cette nourriture, & que, quelque forte que soit l'empreinte de la Nature, si l'on continuoît toujours à ne leur donner que le même aliment, il en résulteroit avec le temps une espèce de transformation par une assimilation toute contraire à la première ; ce ne seroit plus la nourriture qui s'assimileroit en entier à la forme de l'animal, mais l'animal qui s'assimileroit en partie à la forme de la nourriture comme on le voit dans le bois du cerf & dans la queue du castor.

Le bois, dans le cerf, n'est donc qu'une partie accessoire, &, pour ainsi dire, étrangère à son corps, une production qui n'est regardée comme partie animale que parce qu'elle croît sur un animal, mais qui est

vraiment végétale, puisqu'elle retient les caractères du végétal dont elle tire sa première origine, & que ce bois ressemble aux bois des arbres par la manière dont il croît, dont il se développe, se ramifie, se durcit, se sèche & se sépare; car il tombe de lui-même après avoir pris son entière solidité, & dès qu'il cesse de tirer de la nourriture, comme un fruit dont le pédicule se détache de la branche dans le temps de sa maturité : le nom même qu'on lui a donné dans notre langue, prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois, & non pas comme une corne, un os, une défense, une dent, &c. Et quoique cela me paroisse suffisamment indiqué, & même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens. Aristote (*a*), Théophraste (*b*), Pline (*c*), disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pousser

(*a*) *Captus jam cervus est, hederam suis enatam cornibus gerens viridem, quæ cornu adhuc tenello forte inserta, quasi ligno viridi coaluerit.* Arist. Hist. animal. lib. IX. cap. 5.

(*b*) *Hedera in multis creatur, & quod mirabilius, visa est in cornibus cervi etiam aliquando. Commovit (inquit Jul. Scaliger apud Theophrastum) virum accuratum cervi cornibus hærens hedera : quid enim eò seminium detulit, &c.* lib. II, de Caus. Plant. cap. 23.

(*c*) *In mollioribus cervorum cornibus hedera coalescit, dum ex arborum attritu illa experiuntur.* Plin. de admirand. auditionibus.

& croître sur le bois des cerfs lorsqu'il est encore tendre : si ce fait est vrai, & il seroit facile de s'en assurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Non seulement les cornes & les défenses des autres animaux sont d'une substance très-différente de celle du bois du cerf, mais leur développement, leur texture, leur accroissement & leur forme, tant extérieure qu'intérieure, n'ont rien de semblable ni même d'analogue au bois. Ces parties, comme les ongles, les cheveux, les crins, les plumes, les écailles croissent à la vérité par une espèce de végétation, mais bien différente de la végétation du bois. Les cornes dans les bœufs, les chevres, les gazelles, &c. sont creuses en dedans, au lieu que le bois du cerf est solide dans toute son épaisseur : la substance de ces cornes est la même que celle des ongles, des ergots, des écailles ; celle du bois de cerf, au contraire, ressemble plus au bois qu'à toute autre substance. Toutes ces cornes creuses sont revêtues en dedans d'un périoste, & contiennent dans leur cavité un os qui les soutient & leur sert de noyau ; elles ne tombent jamais, & elles croissent pendant toute la vie de l'animal, en sorte qu'on peut juger son âge par les nœuds ou cercles annuels de ses cornes.

Au lieu de croître comme le bois du cerf, par leur extrémité supérieure, elles croissent au contraire, comme les ongles, les plumes, les cheveux, par leur extrémité inférieure. Il en est de même des défenses de l'éléphant, de la vache marine, du sanglier & de tous les autres animaux; elles sont creuses en dedans, & elles ne croissent que par leur extrémité inférieure; ainsi les cornes & les défenses n'ont pas plus de rapport que les ongles, le poil ou les plumes, avec le bois du cerf.

Toutes les végétations peuvent donc se réduire à trois espèces; la première, où l'accroissement se fait par l'extrémité supérieure, comme dans les herbes, les plantes, les arbres, le bois du cerf & tous les autres végétaux; la seconde, où l'accroissement se fait au contraire par l'extrémité inférieure, comme dans les cornes, les ongles, les ergots, le poil, les cheveux, les plumes, les écailles, les défenses, les dents & les autres parties extérieures du corps des animaux; la troisième est celle où l'accroissement se fait à la fois par les deux extrémités, comme dans les os, les cartilages, les muscles, les tendons & les autres parties intérieures du corps des animaux, toutes trois n'ont pour cause matérielle que la surabondance de la nourriture organique, & pour effet que l'assimilation de cette

nourriture au moule qui la reçoit. Ainsi l'animal croît plus ou moins vite à proportion de la quantité de cette nourriture, & lorsqu'il a pris la plus grande partie de son accroissement, elle se détermine vers les réservoirs séminaux, & cherche à se répandre au dehors, & à produire, au moyen de la copulation, d'autres êtres organisés. La différence qui se trouve entre les animaux qui, comme le cerf, ont un temps marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout temps, ne vient encore que de la manière dont ils se nourrissent. L'homme & les animaux domestiques, qui tous les jours prennent à peu près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout temps : le cerf au contraire & la plupart des autres animaux sauvages, qui souffrent pendant l'hiver une grande disette, n'ont rien alors de surabondant, & ne sont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été ; & c'est aussi immédiatement après cette saison que commence le rut, pendant lequel le cerf s'épuise si fort, qu'il reste pendant tout l'hiver dans un état de langueur ; sa chair est même alors si dénuée de bonne substance, & son sang est si fort appauvri, qu'il s'engendre des vers sous sa peau, lesquels augmentent encore sa misère, & ne tombent

qu'au printemps lorsqu'il a repris, pour ainsi dire, une nouvelle vie par la nourriture active que lui fournissent les productions nouvelles de la terre.

Toute sa vie se passe donc dans des alternatives de plénitude & d'inanition, d'embonpoint & de maigreur, de santé, pour ainsi dire, & de maladie, sans que ces oppositions si marquées, & cet état toujours excessif, altèrent sa constitution : il vit aussi long-temps que les autres animaux qui ne sont pas sujets à ces vicissitudes. Comme il est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente-cinq ou quarante ans (a). Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs, n'est appuyé sur aucun fondement ; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui regnoit dès le temps d'Aristote ; & ce philosophe dit avec raison (b), que cela ne lui paroît pas vrai-semblable, attendu que le temps de la gestation & celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une

(a) Pour moi, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, mon sentiment est que les cerfs ne peuvent vivre plus de quarante ans. *Nouveau Traité de la Vénérerie*, page 141.

(b) *Vitâ esse per quam longâ hoc animal fertur, sed nihil certi ex iis quæ narrantur videmus ; nec gestatio aut incrementum hinnuli ita evenit quasi vita esset prælonga* Arist. Hist. animal. lib. VI. cap. 29.

très-longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui seule auroit dû suffire pour détruire ce préjugé, il s'est renouvelé dans des siècles d'ignorance par une histoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, & qui portoit un collier sur lequel étoit écrit, *Cæsar hoc me donavit*; & l'on a mieux aimé supposer mille ans de vie à cet animal, & faire donner ce collier par un Empereur Romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les Empereurs ont dans tous les temps pris le nom de César.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en grosseur & en hauteur, depuis la seconde année de leur vie jusqu'à la huitième; elle se soutient toujours belle & à-peu-près la même, pendant toute la vigueur de l'âge; mais lorsqu'ils deviennent vieux, leur tête décline aussi. Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt-ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête est la plus belle, & ce nombre n'est rien moins que constant; car il arrive souvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers, & que l'année suivante il en aura plus ou moins, selon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture & de repas: & de même que la grandeur de la tête ou du bois du cerf dépend

de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend aussi de la différente qualité des nourritures; il est comme le bois des forêts, grand, tendre & assez léger dans les pays humides & fertiles; il est au contraire court, dur & pesant dans les pays secs & stériles.

Il en est de même encore de la grandeur & de la taille de ces animaux, elle est fort différente selon les lieux qu'ils habitent: les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand & les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides & pierreuses; ceux-ci ont le corps bas, court & trapu; ils ne peuvent courir aussi vite, mais ils vont plus long-temps que les premiers; ils sont plus méchants, ils ont le poil plus long sur le massacre; leur tête est ordinairement basse & noire, à peu près comme un arbre rabougri, dont l'écorce est rembrunie, au lieu que la tête des cerfs de plaines est haute & d'une couleur claire & rougeâtre comme le bois & l'écorce des arbres qui croissent en bon terrain. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère les fûtaies, & se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens: leur venaison est plus fine, & leur chair est de meilleur goût que

celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corse (a) paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guere que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires; c'est, pour ainsi dire, un basset parmi les cerfs; il a le pelage (b) brun, le corps trapu, les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur & la taille des cerfs en général dépendoit absolument de la quantité & de la qualité de la nourriture, c'est qu'en ayant fait élever un chez moi, & l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beaucoup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois, qui cependant sont de la belle taille.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf est le fauve; cependant il se trouve, même en assez grand nombre, des cerfs bruns, & d'autres qui sont roux : les cerfs blancs sont bien plus rares, & semblent être des cerfs devenus domestiques; mais très-anciennement, car Aristote & Pline parlent des cerfs blancs, & il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La couleur du bois, comme

(a) Voyez la planche ci-après.

(b) *Pelage*, c'est la couleur du poil du cerf, du dain, du chevreuil.

la couleur du poil, semble dépendre en particulier de l'âge & de la nature de l'animal, & en général de l'impression de l'air : les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre & moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage est d'un fauve clair & délayé, ont souvent la tête pâle & mal teinte ; ceux qui sont d'un fauve vif, l'ont ordinairement rouge ; & les bruns, sur-tout ceux qui ont du poil noir sur le col, ont aussi la tête noire. Il est vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs est à-peu-près également blanc, mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en solidité, & par leur texture plus ou moins serrée ; il y en a qui sont fort spongieux, & où même il se trouve des cavités assez grandes : cette différence dans la texture suffit pour qu'ils puissent se colorer différemment, & il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la sève des arbres pour produire cet effet, puisque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air, quoiqu'il soit d'une matière bien plus compacte & moins poreuse que celle du bois du cerf.

Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il leve la tête, dresse les oreilles, & alors il entend de fort loin ; lorsqu'il entre dans un petit taillis ou dans quelque autre endroit à demi découvert, il s'ar-
rête

rête pour regarder de tous côtés, & cherche ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple, & cependant il est curieux & rusé : lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court & regarde fixement & avec une espee d'admiration les voitures, le bétail, les hommes ; & s'ils n'ont ni armes, ni chiens, il continue à marcher d'assurance (a), & passe son chemin fierement & sans fuir : il paroît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers, & les véneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, & ne prend de la défiance & de la ruse qu'à mesure & qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement, il choisit sa nourriture ; & lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir, mais il paroît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur & de la direction du

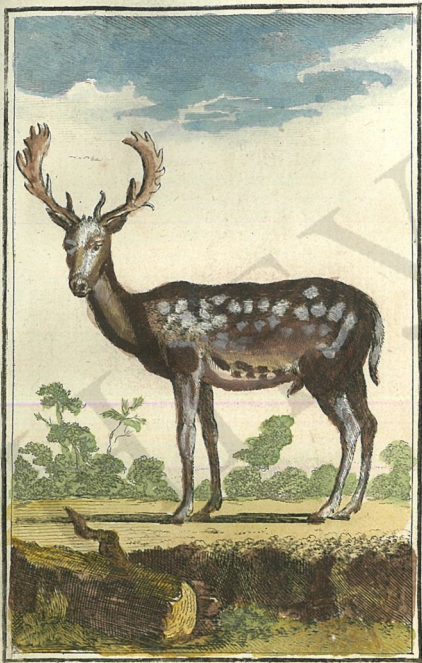
(a) *Marcher d'assurance, aller d'assurance*, c'est lorsque le cerf va d'un pas réglé & tranquille.

chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le col court & droit, le cerf l'a long & arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, & cet effort se fait par une espece de hoquet dont le mouvement se marque au-dehors & dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse & plus tremblante, qu'il est plus âgé ; la biche a la voix plus foible & plus courte, elle ne rait pas d'amour, mais de crainte : le cerf rait d'une maniere effroyable dans le temps du rut, il est alors si transporté, qu'il ne s'inquiete ni ne s'effraie de rien ; on peut donc le surprendre aisément, & comme il est surchargé de venaison, il ne tient pas long-temps devant les chiens ; mais il est dangereux aux abois, & il se jette sur eux avec une espece de fureur. Il ne boit guere en hiver, & encore moins au printemps, l'herbe tendre & chargée de rosée lui suffit ; mais dans les chaleurs & les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines, & dans le temps du rut il est si fort échauffé qu'il cherche l'eau par-tout, non-seulement pour appaiser sa soif brûlante, mais pour se baigner & se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien, & plus légèrement alors que dans tout autre temps, à cause de la venaison dont

le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverser de très-grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs se jettent à la mer dans le temps du rut, & passent d'une île à une autre à des distances de plusieurs lieues : ils sautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent, car lorsqu'ils sont poursuivis ils franchissent aisément une haie, & même un palis d'une toise de hauteur. Leur nourriture est différente suivant les différentes saisons ; en automne, après le rut, ils cherchent les boutons des arbrustes verts, les fleurs de bruyères, les feuilles de ronces, &c. en hiver, lorsqu'il neige, ils pelent les arbres & se nourrissent d'écorces, de mousse, &c. & lorsqu'il fait un temps doux, ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps, ils cherchent les chattons des trembles, des marfaules, des coudriers, les fleurs & les boutons du cornouiller, &c. en été, ils ont de quoi choisir, mais ils préfèrent les seigles à tous les autres grains, & la bourgenne à tous les autres bois. La chair du faon est bonne à manger, celle de la biche & du daguet n'est pas absolument mauvaise, mais celle des cerfs a toujours un goût désagréable & fort : ce que cet animal a de plus utile, c'est son bois &

sa peau ; on la prépare, & elle fait un cuir souple & très-durable : le bois s'emploie par les couteliers, les fourbisseurs, &c. & l'on en tire par la chymie, des esprits alkali-volatils, dont la médecine fait un fréquent usage.





LE DAIM.

HILBY

LE DAIM*.

AUCUNE espece n'est plus voisine d'une autre que l'espece du daim l'est de celle du cerf ; cependant ces animaux , qui se ressembtent à tant d'égards , ne vont point ensemble , se fuient , ne se mêlent jamais , & ne forment par conséquent aucune race intermediaire ; il est même rare de trouver des daims dans les pays qui sont peuplés de beaucoup de cerfs , à moins qu'on ne les y ait apportés ; ils paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du cerf , ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts : on les élève dans des parcs où ils sont , pour ainsi dire , à demi domesti-

* Le Daim ; en Grec , Πρὸξ ; en Latin *Dama* ; en Italien , *Daino* ; en Espagnol , *Daino* , *Corza* ; en Allemand , *Dam-Hirsch* ; en Anglois , *Fallow-Deer* ; en Suédois , *Dof* , *Dof-Hiort* ; en Polonois , *Lanii*.

Euryceros Oppiani.

Platyceros , Plinii.

Dama vulgaris. Aldrov. *Quadr. bifulc.* p. 741.

Dama vulgaris sive *recentiorum*. Gesner. *Icon. anim. quadr.* pag. 51.

Cervus platyceros. Ray. *Synop. animal. quadr.* pag. 85.

Cervus cornibus ramosis compressis , summitatibus palmatis. Linn. *Syst. nat.*

Cervus palmatus , *Dama-cervus*. Klein. *Quadr. Hist. Nat.* pag. 25.

ques. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y en a le plus , & l'on y fait grand cas de cette venaïson ; les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux , & lorsqu'ils ont une fois mangé du daim , ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le cerf ou sur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris , & dans quelques Provinces de France ; il y en a en Espagne & en Allemagne , il y en a aussi en Amérique , qui peut-être y ont été transportés d'Europe : il semble que ce soit un animal des climats tempérés , car il n'y en a point en Russie , & l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts (a) de Suede & des autres pays du Nord.

Les cerfs sont bien plus généralement répandus , il y en a par-tout en Europe , même en Norwege , & dans tout le Nord , à l'exception peut-être de la Lapponie ; on en trouve aussi beaucoup en Asie , surtout en Tartarie (b) & dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique , car ceux du Canada (c)

(a) *Lin. Fauna Suecica.*

(b) Description de l'Inde, par Marc Paul, *livre I, page 38.* Lettres édifiantes, 26. Recueil, *page 371.*

(c) Le cerf du Canada est absolument le même qu'en France. Description de la nouvelle France, par le Pere Charlevoix, *tome III, page 129.*

ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois , par le nombre & par la direction des andouillers (*a*), qui quelquefois n'est pas droite en avant comme dans les têtes de nos cerfs , mais qui retourne en arriere par une inflexion bien marquée ; en sorte que la pointe de chaque andouiller regarde le mérain : & cette forme de tête n'est pas absolument particuliere aux cerfs de Canada , car on trouve une pareille tête gravée dans la Venerie de du Fouilloux (*b*), & le bois du cerf du Canada que nous avons fait graver a les andouillers droits ; ce qui prouve assez que ce n'est qu'une variété qui se rencontre quelquefois dans les cerfs de tous les pays. Il en est de même de ces têtes qui ont au dessus de l'empaumure un grand nombre d'andouillers en forme de couronne , que l'on ne trouve que très-rarement en France , & qui viennent , dit du Fouilloux (*c*), du pays des Moscovites & d'Allemagne ; ce n'est qu'une autre variété qui n'empêche pas que ces cerfs ne soient de la mê-

(*a*) Voyez , dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux , par M. Perrault , la planche du cerf de Canada.

(*b*) Voyez la Venerie de Jacques du Fouilloux , fol. 22 , verso.

(*c*) Idem , fol. 20 , verso.

me espece que les nôtres. En Canada , comme en France , la plupart des cerfs ont donc les andouillers droits : mais leur bois en général est plus grand & plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités plus de nourriture & de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands & de petits cerfs en Amérique comme en Europe ; mais , quelque répandue que soit cette espece , il semble cependant qu'elle soit bornée aux climats froids & tempérés : les cerfs du Mexique & des autres parties de l'Amérique méridionale ; ceux que l'on appelle biches des bois , & biches des palétuviers à Cayenne ; ceux que l'on appelle cerfs du Gange , & que l'on trouve dans les Mémoires dressés par M. Perrault , sous le nom de biches de Sardaigne ; ceux enfin auxquels les voyageurs donnent le nom de cerfs au cap de Bonne-espérance , en Guinée & dans les autres pays chauds , ne sont pas de l'espece de nos cerfs , comme on le verra dans l'Histoire particuliere de chacun des animaux.

Et comme le daim est un animal moins sauvage , plus délicat , & , pour ainsi dire , plus domestique que le cerf , il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs & les daims blancs , l'on en connoît encore plusieurs autres ;



LA DAINE.

LIBRARY

les daims d'Espagne , par exemple , qui qui sont presque aussi grands que des cerfs, mais qui ont le col moins gros & la couleur plus obscure , avec la queue noirâtre, non blanche par dessous , & plus longue que celle des daims communs ; les daims de Virginie , qui sont presque aussi grands que ceux d'Espagne , & qui sont remarquables par la grandeur du membre génital & la grosseur des testicules ; d'autres qui ont le front comprimé, aplati entre les yeux , les oreilles & la queue plus longues que le daim commun , & qui sont marqués d'une tache blanche sur les ongles des pieds de derriere ; d'autres qui sont tachés ou rayés de blanc , de noir & fauve-clair ; & d'autres enfin qui sont entièrement noirs : tous ont le bois plus veule , plus aplati , plus étendu en largeur , & à proportion plus garni d'andouillers que celui du cerf ; il est aussi plus courbé en dedans , & il se termine par une large & longue empaumure , & quelquefois , lorsque leur tête est forte & bien nourrie , les plus grands andouillers se terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf , & le pelage plus clair. La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs , mais elle tombe plus tard ; ils sont à peu près le même temps à la refaire ,

aussi. leur rut arrive quinze jours ou trois semaines après celui du cerf : les daims raient alors assez fréquemment, mais d'une voix basse & comme entrecoupée ; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf , ni ne s'épuisent par le rut , ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils se les disputent & se battent à outrance ; ils sont portés à demeurer ensemble , ils se mettent en hardes , & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs , lorsqu'ils se trouvent en grand nombre , ils forment ordinairement deux troupes , qui sont bien distinctes , bien séparées , & qui bientôt deviennent ennemies , parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier , & c'est le plus fort & le plus âgé ; les autres suivent , & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y regner ; ils s'attaquent avec ordre , se battent avec courage , se soutiennent les uns les autres , & ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours , jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles , & les releguent dans le mauvais pays. Ils aiment les ter-

reins élevés & entrecoupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf lorsqu'on les chasse , ils ne font que tourner , & cherchent seulement à se dérober des chiens par la ruse & par le change ; cependant, lorsqu'ils sont pressés, échauffés & épuisés , ils se jettent à l'eau comme le cerf ; mais ils ne se hasardent pas à la traverser dans une aussi grande étendue ; ainsi la chasse du daim & celle du cerf n'ont entre elles aucune différence essentielle. Les connoissances du daim sont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf , les mêmes ruses leur sont communes , seulement elles sont plus répétées par le daim ; comme il est moins entreprenant , & qu'il ne se forlonge pas tant, il a plus souvent besoin de s'accompagner, de revenir sur ses voies , &c. ce qui rend en général la chasse du daim plus sujette aux inconvéniens que celle du cerf : d'ailleurs , comme il est plus petit & plus léger , ses voies laissent sur la terre , & aux portées , une impression moins forte & moins durable ; ce qui fait que les chiens gardent moins le change , & qu'il est plus difficile de rapprocher lorsqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoise très-aisément , il mange de beaucoup de choses que le cerf refuse ; aussi conserve-t-il mieux sa venai-

son , car il ne paroît pas que le rut , suivi des hivers les plus rudes & les plus longs , le maigrisse & l'altère , il est presque dans le même état pendant toute l'année ; il broute de plus près que le cerf , & c'est ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim repousse beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf : les jeunes mangent plus vite & plus avidement que les vieux : ils ruminent , ils cherchent les femelles dès la seconde année de leur vie , ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil , mais ils en changent comme le cerf , la daine porte huit mois & quelques jours comme la biche , elle produit de même ordinairement un faon , quelquefois deux , & très-rarement trois ; ils sont en état d'engendrer & de produire depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze ou seize ; enfin ils ressemblent aux cerfs par presque toutes les habitudes naturelles , & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux , c'est dans la durée de la vie. Nous avons dit , d'après le témoignage des chasseurs , que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans , & l'on nous a assuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils sont plus petits , il y a apparence que leur accroissement est encore plus prompt que celui du cerf ; car dans

tous les animaux la durée de la vie est proportionnelle à celle de l'accroissement , & non pas au temps de la gestation , comme on pourroit le croire , puisqu'ici le temps de la gestation est le même , & que dans d'autres especes , comme celle du bœuf , on trouve que quoique le temps de la gestation soit fort long , la vie n'en est pas moins courte ; par conséquent on ne doit pas en mesurer la durée sur celle du temps de la gestation , mais uniquement sur le temps de l'accroissement , à compter depuis la naissance jusqu'au développement presque entier du corps de l'animal.



LE CHEVREUIL*.

LE cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, & se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis ; mais s'il a moins de noblesse, moins de force, & beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grace, plus de vivacité, & même plus de

* Le Chevreuil ; en Grec, *Αενας* ; en Latin, *Capreolus*, *Capriolus* ; en Italien, *Capriolo* ; en Espagnol, *Zorlito*, *Cabronzillo montes* ; en Portugais, *Cabra montes* ; en Allemand, *Rehc* ; en Anglois, *Rohe-Deer* ; en Suédois, *Ra-Diur* ; en Danois, *Raa-Diur* ; en Ecoissois, *Roe-Buch*.

Dorcas, Aristotelis. *Caprea*, Plinii.

Capra, *Capreolus* five *Dorcas*, Gesner. *Icon. anim. quadr.* pag. 63.

Capriolus, Jonston. *Hist. animal. quadr. tab.* 33.

Dorcas *Scotiae perfamiliaris*, Charleton. *de different. animal.* pag. 9, 12.

Caprea, Plinii. *Capreolus vulgò*, *Cervulus silvestris septentrionalis nostras*, Ray. *Synop. animal. quadr.* pag. 89.

Cervus cornibus ramosis, teretibus, erectis. Linn.

Cervus minimus, *Capreolus*, *Cervulus*, *Caprea*, *cornibus brevibus ramosis, annuatim deciduis.* Klein. *Quadr. Hist. Nat.* pag. 24.



LE CHEVREUIL.

HEBEL

courage que le cerf (a); il est plus gai, plus lesté, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, & sa figure plus agréable; ses yeux sur-tout sont plus beaux, plus brillans, & paroissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvemens plus prestes, & il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe est toujours propre, son poil net & lustré; il ne se roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur; il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct. Car quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, & qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course, & par ses détours multipliés; il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque; dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il

(a) Lorsque les faons sont attaqués, le chevreuil qui les reconnoît pour être à lui, prend leur défense; & quoique ce soit un animal assez petit, il est assez fort pour battre un jeune cerf & le faire fuir. *Nouveau Traité de la Venerie*, Paris, 1750, pag. 178.

revient sur ses pas, retourne, revient encore, & lorsqu'il a confondu par ses mouvemens opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, & se jettant à côté, il se met ventre à terre, & laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

Il diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, & aussi par presque toutes les habitudes de nature : au lieu de se mettre en hardes comme eux, & de marcher par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère & les petits vont ensemble, & on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers ; ils sont aussi constans dans leurs amours que le cerf l'est peu ; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devrait jamais séparer ce qui s'aime ; & c'est attachement encore plutôt qu'amour, car quoiqu'ils soient toujours ensemble, ils ne ressentent les ardeurs du rut qu'une seule fois



LA CHEVRETTE.

HILBY

par an, & ce temps ne dure que quinze jours; c'est à la fin d'octobre qu'il commence, & il finit avant le 15 de novembre. Ils ne sont point alors chargés, comme le cerf, d'une venaison surabondante; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altere, & qui change leur état, seulement ils ne souffrent pas que leurs faons restent avec eux pendant ce temps; le pere les chasse, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, & à former eux-mêmes une nouvelle famille; cependant après que le rut est fini, les faons reviennent auprès de leur mere, & ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, & vont tous deux s'établir à quelque distance des lieux où ils ont pris naissance.

La chevrette porte cinq mois & demi, elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, & cette différence seule suffiroit pour prouver que ces animaux sont d'une espece assez éloignée pour ne pouvoir jamais se rapprocher, ni se mêler, ni produire ensemble une race intermédiaire: par ce rapport, aussi-bien que par la figure & par la taille, ils se rapprochent de l'espece de la chevre autant qu'ils s'éloignent de l'es-

pece du cerf; car la chevre porte à-peu-près le même-temps, & le chevreuil peut être regardé comme une chevre sauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois au lieu de cornes. La chevrette se sépare du chevreuil lorsqu'elle veut mettre bas; elle se recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui est son plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris assez de force pour la suivre: lorsqu'elle est menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré, elle fait face, se laisse chasser pour eux; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les chiens, les loups, ne les lui enlèvent souvent: c'est-là leur temps le plus critique, & celui de la grande destruction de cette espece, qui n'est déjà pas trop commune: j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite souvent une campagne dans un pays (a), dont les chevreuils ont une grande réputation; il n'y a point d'années qu'on ne m'apporte au printemps plusieurs faons, les uns vivans pris par les hommes, d'autres tués par les chiens; en sorte que sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai, que dans le cours de tout

(a) A Montbard en Bourgogne.

le reste de l'année : & ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction & de renouvellement, ils sont toujours, à très-peu-près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter, parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, & que chaque famille habite séparément; en sorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire, trois, quatre ou cinq; car la chevrette, qui produit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, & quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire, deux familles; & j'ai observé que dans chaque canton cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux & les neiges abondantes & de longue durée; souvent alors la famille entière est détruite, mais dès l'année suivante il en revient une autre, & les cantons qu'ils aiment de préférence, sont toujours à-peu-près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, & il est vrai qu'il y a des provinces en France où

l'on n'en trouve plus ; que quoique communs en Écosse, il n'y en a point en Angleterre ; qu'il n'y en a que peu en Italie ; qu'ils sont bien plus rares en Suède (a) qu'ils ne l'étoient autrefois, &c. mais cela pourroit venir, ou de la diminution des forêts, ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit presque tous périr en Bourgogne, en sorte qu'il s'est passé plusieurs années avant que l'espèce se soit rétablie : d'ailleurs ils ne se plaisent pas également dans tous les pays, puisque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers ; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-dessus des montagnes ; ils ne se tiennent pas dans la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaste étendue ; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui sont environnées de terres labourables, les taillis clairs & en mauvais terrain, où croissent abondamment la bourgene, la ronce, &c.

Les faons restent avec leurs pere & mere huit ou neuf mois en tout, & lorsqu'ils se sont séparés, c'est-à-dire, vers la fin de la première année de leur âge, leur première tête commence à paroître sous la forme de deux dagues beaucoup plus

(a) *Lin. Faun. Suec.*

petites que celles du cerf, mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'est que le cerf ne met bas sa tête qu'au printemps, & ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne, & la refait pendant l'hiver. Plusieurs causes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture, il se charge d'une abondante venaison, ensuite il s'épuise par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour se rétablir & pour reprendre ses forces; loin donc qu'il y ait alors aucune surabondance, il y a disette & défaut de substance, & par conséquent sa tête ne peut pousser qu'au printemps, lorsqu'il a repris assez de nourriture pour qu'il y en ait de superflue. Le chevreuil au contraire, qui ne s'épuise pas tant, n'a pas besoin d'autant de réparation; & comme il n'est jamais chargé de venaison, qu'il est toujours presque le même, que le rut ne change rien à son état, il a dans tous les temps la même surabondance; en sorte qu'en hiver même, & peu de temps après le rut, il met bas sa tête, & la refait. Ainsi, dans tous ces animaux, le superflu de la nourriture organique, avant de se déterminer vers les réservoirs séminaux, & de former la liqueur féminale, se porte vers la tête, & se ma-

nifeste à l'extérieur par la production du bois, de la même manière que dans l'homme le poil & la barbe annoncent & précèdent la liqueur féminale; & il paroît que ces productions, qui sont, pour ainsi dire, végétales, sont formées d'une matière organique, surabondante, mais encore imparfaite & mêlée de parties brutes, puisqu'elles conservent dans leur accroissement & dans leur substance, les qualités du végétal; au lieu que la liqueur féminale, dont la production est plus tardive, est une matière purement organique, entièrement dépouillée des parties brutes & parfaitement assimilée au corps de l'animal.

Lorsque le chevreuil a refait sa tête, il touche au bois, comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue, & c'est ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pousser; ce n'est donc pas la sève du bois qui tient la tête du chevreuil: cependant elle devient brune à ceux qui ont le pelage brun, & jaune à ceux qui sont roux, car il y a des chevreuils de ces deux pelages, & par conséquent cette couleur du bois ne vient, comme je l'ai dit (a), que de la nature de l'animal & de l'impression de

(a) Voyez ci-devant l'Histoire du cerf.

l'air. A la seconde tête, le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers sur chaque côté; à la troisième, il en a trois ou quatre; à la quatrième, quatre ou cinq, & il est bien rare d'en trouver qui en aient davantage : on reconnoît seulement qu'ils sont vieux chevreuils, à l'épaisseur du mérain, à la largeur de la meule, à la grosseur des perlures, &c. Tant que leur tête est molle, elle est extrêmement sensible; j'ai été témoin d'un coup de fusil, dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençoit à pousser; le chevreuil fut si fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur qui en étoit près, se jetta dessus & le saisit par le pied, mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le sentiment & les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois, quoique ce fût un homme très vigoureux; enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vîmes qu'il n'avoit eu d'autre blessure que le refait coupé par la balle. L'on fait d'ailleurs que les mouches sont une des plus grandes incommodités du cerf : lorsqu'il refait sa tête, il se recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui sont insupportables lorsqu'elles s'attachent à sa tête naissante? ainsi, il y a une communication intime entre les par-

ties molles de ce bois vivant, & tout le systême nerveux du corps de l'animal. Le chevreuil, qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait sa tête en hiver, ne se recele pas, mais il marche avec précaution, & porte la tête basse, pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf, le daim & le chevreuil, l'os frontal a deux apophyses, ou éminences, sur lesquelles porte le bois; ces deux éminences osseuses commencent à pousser à cinq ou six mois, & prennent en peu de temps leur entier accroissement; & loin de continuer à s'élever davantage à mesure que l'animal avance en âge, elles s'abaissent & diminuent de hauteur chaque année; en sorte que les meules, dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil, appuient d'assez près sur l'os frontal, dont les apophyses sont devenues fort larges & fort courtes: c'est même l'indice le plus sûr pour reconnoître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me semble que l'on peut aisément rendre raison de cet effet, qui d'abord paroît singulier, mais qui cesse de l'être si l'on fait attention que le bois qui porte sur cette éminence, presse ce point d'appui pendant tout le temps de son accroissement; que par conséquent il le comprime avec une grande force tous les ans, pendant plusieurs mois: & comme cet os, quoique

quoique dur, ne l'est pas plus que les autres os, il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le comprime, en sorte qu'il s'élargit, se rabaisse & s'aplatit. toujours de plus en plus par cette même compression réitérée à chaque tête que forment ces animaux. Et c'est ce qui fait que quoique les meules & le méraïn grossissent toujours, & d'autant plus que l'animal est plus âgé, la hauteur de la tête & le nombre des andouillers diminuent si fort, qu'à la fin, lorsqu'ils parviennent à un très-grand âge, ils n'ont plus que deux grosses dagues ou des têtes bizarres & contrefaites, dont le méraïn est fort gros, & dont les andouillers sont très-petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois & demi, & que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf, la durée de sa vie est plus courte, & je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé plusieurs, mais je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans; ils sont très-déliçats sur le choix de la nourriture; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace, & c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique: il leur faut

une femelle, & un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise : on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers ; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage ; ils s'épouvantent aisément, & ils se précipitent contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier ; les mâles surtout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion, & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, & ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les chevreuils ne raient pas si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf ; les jeunes ont une petite voix, courte & plaintive, *mi... mi*, par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture : ce son est aisé à imiter, & la mere trompée par l'appau arrive jusque sous le fusil du chasseur.

En hiver, les chevreuils se tiennent dans les taillis les plus fourrés, & ils vivent de ronces, de genêt, de bruyere & de chatons de coudrier, de marsaule, &c. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, & broutent les boutons & les feuilles naissantes de presque tous les arbres : cette nourriture chaude fermente dans leur

estomac, & les énivre de maniere qu'il est alors très-aisé de les surprendre; ils ne savent où ils vont, ils sortent même assez souvent hors du bois, & quelquefois ils approchent du bétail & des endroits habités. En été, ils restent dans les taillis élevés; & n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes sécheresses; car pour peu que la rosée soit abondante, ou que les feuilles soient mouillées de la pluie, ils se passent de boire. Ils cherchent les nourritures les plus fines, ils ne viandent pas avidement comme le cerf, ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes, ils mangent délicatement, & ils ne vont que rarement aux gagnages, parce qu'ils préfèrent la bourgene & la ronce aux grains & aux légumes.

La chair de ces animaux est, comme l'on fait, excellente à manger, cependant il y a beaucoup de choix à faire; la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, & dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons & de mauvais: les bruns ont la chair plus fine que le roux; tous les chevreuils mâles qui ont passé deux ans, & que nous appellons vieux Brocards, sont durs & d'assez mauvais goût: les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre; celle

des faons, lorsqu'ils sont trop jeunes, est mollaſſe , mais elle eſt parfaite lorsqu'ils ont un an ou dix-huit mois ; ceux des pays de plaines & de vallées ne ſont pas bons ; ceux des terrains humides ſont encore plus mauvais ; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût ; enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays ſecs & élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'eſpace, de nourriture, & même de ſolitude, qu'il leur en faut ; car ceux qui ont été ſouvent inquiétés ſont maigres, & ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus ont la chair inſipide & flétrie.

Cette eſpece, qui eſt moins nombreuſe que celle du cerf, & qui eſt même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connoiſſons que deux variétés, les roux qui ſont les plus gros, & les bruns qui ont une tache blanche au derriere, & qui ſont les plus petits ; & comme il ſ'en trouve dans les pays ſeptentrionaux auſſi-bien que dans les contrées méridionales de l'Amérique, on doit préſumer qu'ils diffèrent les uns des autres peut-être plus qu'ils ne diffèrent de ceux d'Europe : par exemple, ils ſont extrê-

mement communs à la Louifiane (a), & ils y font plus grands qu'en France; ils fe retrouvent au Brefil, car l'animal que l'on appelle *Cujuacuapara* ne differe pas plus de notre chevreuil, que le cerf du Canada differe de notre cerf; il y a feulement quelque différence dans la forme de leur bois, comme on peut le voir dans la planche du cerf de Canada, donnée par M. Pérault, & dans la *plànche ci-après*, où nous avons fait repréfenter deux bois de ces chevreuils du Brefil, que nous avons aifément reconnus par la description & la figure qu'en a données Pifon. „ Il y a, „ dit-il, (b) au Brefil des efpeces de che- „ vreuils dont les uns n'ont point de cor- „ nes & s'appellent *Cujuacu-été*, & les „ autres ont des cornes & s'appellent *Cu- „ juacu-apara* : ceux-ci, qui ont des „ cornes, font plus petits que les autres; „ les poils font lufans, polis, mêlés de „ brun & de blanc, fur-tout quand l'ani- „ mal eft jeune, car le blanc s'efface avec

(a) On fait auffi beaucoup d'ufage, à la Louifiane, de la chair de chevreuil : cet animal y eft un peu plus grand qu'en Europe, & porte des cornes femblables à celles du cerf, mais il n'en a pas le poil ni la couleur; il fert aux habitans ainfi que le mouton ailleurs. *Mém. fur la Louifiane*, par M. Dumont, tome I, page 75.

(b) Pifon. *Hift. Bräfil*, pag. 98, où l'on en voit auffi la figure.

„ l'âge. Le pied est divisé en deux on-
 „ gles noirs, sur chacun desquels il y en
 „ a un plus petit qui est comme superpo-
 „ sé; la queue courte, les yeux grands
 „ & noirs, les narines ouvertes, les cor-
 „ nes médiocres, à trois branches, & qui
 „ tombent tous les ans; les femelles por-
 „ tent cinq ou six mois : on peut les ap-
 „ privoiser, &c. Margrave ajoute que
 „ l'*Apara* a des cornes à trois branches,
 „ & que la branche inférieure de ces cor-
 „ nes est la plus longue, & se divise en
 „ deux. ” L'on voit bien par ces descrip-
 „ tions, que l'*Apara* n'est qu'une variété de
 l'espece de nos chevreuils, & Ray soup-
 çonne (a) que le *Cujuacu-été* n'est pas
 d'une espece différente de celle du *Cu-
 juacu-apara*, & que celui-ci est le mâle,
 & l'autre la femelle. Je serois tout-à-fait
 de son avis, si Pison ne disoit pas préci-
 sément que ceux qui ont des cornes sont
 plus petits que les autres : il ne me paroît
 pas probable que les femelles soient plus
 grosses que les mâles, dans cette espece,
 au Bresil, puisqu'ici elles sont plus petites.
 Ainsi, en même-temps que nous croyons
 que le *Cujuacu-apara* n'est qu'une va-
 riété de notre chevreuil, à laquelle on

(a) Ray, *Synops. animal. quad.* pag. 90.

doit même rapporter le *Capreolus marinus* de Jonston, nous ne déciderons rien sur ce que peut être le *Cujuacuté*, jusqu'à ce que nous en soyons mieux informés.



LE LIÈVRE*.

LES especes d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles ; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats , de mulots , de sauterelles , de chenilles , & de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette & souffre , plutôt qu'elle ne l'ordonne , la trop nombreuse multiplication. Mais l'espece du lievre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité ; les lievres sont universellement & très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre : les lapins , quoiqu'originaires de climats particuliers , multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter , qu'il n'est plus possible de les détruire , &

* Le lievre ; Grec , *Λαγώς* ; Latin , *Lepus* , quasi *Levipēs* ; Italien , *Lepre* ; Espagnol , *Liebre* ; Portugais , *Lebre* ; Allemand , *Hase* ; Anglois , *Hare* ; Suédois , *Hare* ; Hollandois , *Hase* ; Polonois , *Sajonx* ; Esclavon , *Saiz* ; Rusien , *Zaitza* ; Arabe , *Ernab* , *Harneb* , *Arneph* ; Turc , *Tausan* ; Persan , *Kargos* ; au Brésil , *Thabiti* ; dans l'Amérique septentrionale , *Soutanda*.

Lepus , Ray , *Synops. animal. quadr. pag. 204.*

Lepus caudā abruptā , pupillis atris , Linnæus.

Lepus vulgaris , cinereus , cujus venatio animun exhilarat. Klein , *quadr. hist. nat. pag. 51.*



LE LAPIN SAUVAGE.

LIBRARY

qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité , quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espece , sur le produit innombrable qui doit en résulter , sur la prompte & prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout à coup , & viennent par milliers désoler les campagnes & ravager la terre , on est étonné qu'ils n'envahissent pas la Nature , on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre , & qu'après avoir dévoré sa substance , ils ne périssent eux-mêmes qu'avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais , ces phalanges ailées d'insectes affamés , qui semblent menacer le globe entier , & qui se rabattant sur les plaines fécondes de l'Egypte , de la Pologne ou de l'Inde , détruisent en un instant les travaux , les espérances de tout un peuple , & n'épargnant ni les grains , ni les fruits , ni les herbes , ni les racines , ni les feuilles , dépouillent la terre de sa verdure , & changent en un désert aride les plus riches contrées. L'on voit descendre des montagnes du Nord des rats en multitude innombrable , qui , comme un déluge , ou plutôt un débordement de substance vivante , viennent inonder les

plaines , se répandent jusque dans les Provinces du Midi , & après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végete , finissent par infecter la terre & l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout à coup du désert des myriades de fourmis , lesquelles , comme un torrent dont la source seroit intarissable , arrivent en colonnes pressées , se succèdent , se renouvellent sans cesse , s'emparent de tous les lieux habités , en chassent les animaux & les hommes , & ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme , encore à demi sauvage , étoit , comme les animaux , sujet à toutes les loix , & même aux excès de la Nature , n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'espece humaine , des Normands , des Alains , des Huns , des Goths , des peuples , ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine , sans domicile & sans nom , sortir tout à coup de leurs antres , marcher par troupeaux effrénés , tout opprimer sans autre force que le nombre , ravager les cités , renverser les empires , & après avoir détruit les nations & dévasté la terre , finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux & plus barbares qu'eux ?

Ces grands événemens , ces époques si marquées dans l'histoire du genre humain ,

ne font cependant que de légères vicissitudes dans le cours ordinaire de la nature vivante ; il est en général toujours constant , toujours le même ; son mouvement, toujours réglé , roule sur deux pivots inébranlables , l'un la fécondité sans bornes donnée à toutes les especes , l'autre les obstacles sans nombre qui réduisent le produit de cette fécondité à une mesure déterminée , & ne laissent en tout temps qu'à peu près la même quantité d'individus dans chaque especes. Et comme ces animaux en multitude innombrable , qui paroissent tout à coup , disparaissent de même , & que le fonds de ces especes n'en est point augmenté , celui de l'espece humaine demeure aussi toujours le même ; les variations en sont seulement un peu plus lentes , parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux , il est nécessaire que les alternatives d'augmentation & de diminution se préparent de plus loin & ne s'achevent qu'en plus de temps ; & ce temps même n'est qu'un instant dans la durée , un moment dans la suite des siècles , qui nous frappe plus que les autres , parce qu'il a été accompagné d'horreur & de destruction : car , à prendre la terre entiere & l'espece humaine en général , la quantité des hommes doit , comme

celle des animaux , être en tout temps à très-peu près la même , puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques ; équilibre auquel tout est parvenu depuis longtemps , & que les efforts des hommes , non plus que toutes les circonstances morales , ne peuvent rompre , ces circonstances dépendant elles-mêmes de ces causes physiques dont elles ne sont que des effets particuliers. Quelque soin que l'homme puisse prendre de son espèce , il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu , que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorsqu'une portion de la Terre est surchargée d'hommes , ils se dispersent , ils se répandent , ils se détruisent , & il s'établit en même temps des loix & des usages qui souvent ne préviennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats excessivement féconds , comme à la Chine , en Egypte , en Guinée , on relegue , on mutilé , on vend , on noie les enfans ; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui existent ; s'arrogent aisément des droits sur ceux qui n'existent pas ; comme êtres nécessaires , ils anéantissent les êtres contingens , ils suppriment pour leur aisance , pour leur commodité , les générations futures. Il se fait sur les hommes , sans qu'on s'en aperçoive , ce qui se fait sur les animaux : on

les soigne , on les multiplie , on les néglige , on les détruit selon le besoin , les avantages , l'incommodité , les désagréments qui en résultent ; & comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des causes physiques , qui , depuis que la Terre a pris sa consistance , sont dans un état fixe & dans un équilibre permanent , il paroît que pour l'homme , comme pour les animaux , le nombre d'individus dans l'espece ne peut qu'être constant. Au reste , cet état fixe & ce nombre constant ne sont pas des quantités absolues , toutes les causes physiques & morales , tous les effets qui en résultent , sont compris & balancent entre certaines limites plus ou moins étendues , mais jamais assez grandes pour que l'équilibre se rompe. Comme tout est en mouvement dans l'univers , & que toutes les forces répandues dans la matiere agissent les unes contre les autres & se contrebalancent , tout se fait par des especes d'oscillations , dont les points milieux sont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la Nature , & dont les points extrêmes en sont les périodes les plus éloignées. En effet , tant dans les animaux que dans les végétaux , l'excès de la multiplication est ordinairement suivi de la stérilité ; l'abondance & la disette se présentent tour à

tour , & souvent se suivent de si près , que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers , les pruniers , les chênes , les hêtres & la plupart des autres arbres fruitiers & forestiers , ne portent abondamment que de deux années l'une ; les chenilles , les hannetons , les mulots & plusieurs autres animaux , qui dans de certaines années se multiplient à l'excès , ne paroissent qu'en petit nombre l'année suivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la Terre , que deviendroient les animaux utiles , & l'homme lui-même , si dans ces années excessives chacun de ces insectes se reproduisoit pour l'année suivante par une génération proportionnelle à leur nombre ? Mais non , les causes de destruction , d'anéantissement & de stérilité suivent immédiatement celles de la trop grande multiplication ; & indépendamment de la contagion , suite nécessaire des trop grands amas de toute matiere vivante dans un même lieu , il y a dans chaque espece des causes particulieres de mort & de destruction , que nous indiquerons dans la suite , & qui seules fussent pour compenser les excès des générations précédentes.

Au reste , je le répète encore , ceci ne

doit pas être pris dans un sens absolu , ni même strict , sur-tout pour les especes qui ne sont pas abandonnées en entier à la Nature seule : celles dont l'homme prend soin , à commencer par la fienne , sont plus abondantes qu'elles ne le seroient sans ces soins ; mais comme ces soins ont eux-mêmes des limites , l'augmentation qui en résulte est aussi limitée & fixée depuis long-temps par des bornes immuables ; & quoique dans les pays policés l'espece de l'homme & celles de tous les animaux utiles soient plus nombreuses que dans les autres climats , elles ne le sont jamais à l'excès , parce que la même Puissance qui les fait naître , les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Dans les cantons conservés pour le plaisir de la chasse , on tue quelquefois quatre ou cinq cens lievres dans une seule battue. Ces animaux multiplient beaucoup , ils sont en état d'engendrer en tout temps , & dès la premiere année de leur vie ; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours , elles produisent trois ou quatre petits , & dès qu'elles ont mis bas , elles reçoivent le mâle ; elles le reçoivent aussi lorsqu'elles sont pleines , & par la conformation particuliere de leurs parties génitales il y a souvent superfétation ; car le vagin & le corps de la matrice sont con-

tinus, & il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux, mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin, & qui se dilate dans l'accouchement; ainsi ces deux cornes sont deux matrices distinctes, séparées, & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, en sorte que les femelles dans cette espèce peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices; & par conséquent les superfétations doivent être aussi fréquentes dans ces animaux, qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur & pleines en tout temps, & ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes, c'est une autre singularité dans leur conformation; elles ont le gland du clitoris proéminent, & presque aussi gros que le gland de la verge du mâle; & comme la vulve n'est presque pas apparente, & que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules dans leur jeunesse, il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire que dans les lievres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles produisoient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avoit qui étoient

tour à tour mâles & femelles, & qui en faisoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, souvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, & que d'ailleurs elles leur ressembloit si fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très-près, on prend la femelle pour le mâle, ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naissant, la mere les allaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en séparent & trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés ; cependant ils vivent solitairement, & se forment chacun un gîte à une petite distance, comme de soixante ou quatre-vingts pas ; ainsi lorsqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on est presque sûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paissent pendant la nuit plutôt que pendant le jour, ils se nourrissent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, & préfèrent les plantes dont la sève est laiteuse ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, & il n'y a guere que l'aulne & le tilleul auxquels il ne touchent pas. Lorsqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue & des légumes ; mais la chair de ces lievres nourris est toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou se reposent au gîte pendant le jour, & ne vivent, pour ainsi dire, que la nuit; c'est pendant la nuit qu'ils se promènent, qu'ils mangent & qu'ils s'accouplent : on les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter & courir les uns après les autres; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, suffit pour les troubler; ils fuient, & fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont assuré que les lievres ruminent, cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puisqu'ils n'ont qu'un estomac, & que la conformation des estomacs & des autres intestins est toute différente dans les animaux ruminans, le cœcum de ces animaux est petit, celui du lièvre est extrêmement ample, & si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum, on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes seules, comme le cheval & l'âne, qui ont aussi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un estomac, & qui par conséquent ne peuvent ruminer.

Les lievres dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts; ils n'ont pas de cils aux paupières, & ils paroissent avoir les yeux mauvais; ils ont, comme par dédommagement, l'ouïe très-fine, & l'oreille

d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité, ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide, qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derriere, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant ; aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner la montagne : leur mouvement dans leur course est une espece de galop, une suite de sauts très-prestes & très-pressés ; ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par dessous ; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au devant de la bouche.

Les lievres ne vivent que sept ou huit ans au plus (a), & la durée de la vie est, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'entier développement du corps ; ils prennent presque tout leur accroissement en un an, & vivent environ sept fois un an ; on prétend seulement que les mâles vivent plus long-temps

(a) Voyez la Venerie de du Fouilloux, *Paris*, 1614, fol. 65. recto.

que les femelles, mais je doute que cette observation soit fondée. Ils passent leur vie dans la solitude & dans le silence, & l'on n'entend leur voix que quand on les saisit avec force, qu'on les tourmente & qu'on les blesse : ce n'est point un cri aigre, mais une voix assez forte, dont le son est presque semblable à celui de la voix humaine. Ils ne sont pas aussi sauvages que leurs habitudes & leurs mœurs paroissent l'indiquer ; ils sont doux & susceptibles d'une espèce d'éducation ; on les apprivoise aisément, ils deviennent même caressans, mais ils ne s'attachent jamais assez pour pouvoir devenir animaux domestiques ; car ceux mêmes qui ont été pris tout petits & élevés dans la maison, dès qu'ils en trouvent l'occasion, se mettent en liberté & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'asseient volontiers sur leurs pattes de derrière, & qu'ils se servent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dressés à battre du tambour, à gesticuler en cadence, &c.

En général, le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis ; il se forme un gîte, il choisit en hiver les lieux exposés au midi, & en été il se loge au nord ; il se cache, pour n'être pas vu.

entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. „ J'ai vû, dit du Fouilloux (a), „ un lievre si malicieux, que depuis qu'il „ oyoit la trompe il se levoit du gîte, & „ eût-il été à un quart de lieue de là, il „ s'en alloit nager en un étang, se relais- „ fant au milieu d'icelui sur des joncs „ sans être aucunement chassé des chiens. „ J'ai vû courir un lievre bien deux heu- „ res devant les chiens, qui après avoir „ couru venoit poulser un autre & se met- „ toit en son gîte. J'en ai vû d'autres qui „ nageoient deux ou trois étangs, dont le „ moindre avoit quatre-vingts pas de lar- „ ge. J'en ai vû d'autres qui, après avoir „ été bien couru l'espace de deux heures, „ entroient par dessous la porte d'un tect „ à brebis & se relaissoient parmi le bé- „ tail. J'en ai vû, quand les chiens les „ couroient, qui s'alloient mettre parmi „ un troupeau de brebis qui passoit par „ les champs, ne les voulant abandonner „ ne laisser. J'en ai vû d'autres qui quand „ ils oyent les chiens courans, se ca- „ choient en terre. J'en ai vû d'autres „ qui alloient par un côté de haie & re- „ tournoient par l'autre, en sorte qu'il „ n'y avoit que l'épaisseur de la haie en-

(a) Fol. 64 verso, & 65 recto.

„ tre les chiens & le lievre. j'en ai vû
„ d'autres qui quand ils avoient couru
„ une demi-heure, s'en alloient monter
„ sur une vieille muraille de six pieds de
„ haut, & s'alloient relaisser en un per-
„ tuis de chauffant couvert de lierre. J'en
„ ai vû d'autres qui nageoient une riviere
„ qui pouvoit avoir huit pas de large, &
„ la passoient & repassoient en la longueur
„ de deux cens pas, plus de vingt fois
„ devant moi. ” Mais ce sont là sans doute
les plus grands efforts de leur instinct ; car
leurs ruses ordinaires sont moins fines &
moins recherchées, ils se contentent, lors-
qu'ils sont lancés & poursuivis, de courir
rapidement, & ensuite de tourner & re-
tourner sur leurs pas ; ils ne dirigent pas
leur course contre le vent, mais du côté
opposé : les femelles ne s'éloignent pas
tant que les mâles & tournoient davanta-
ge. En général, tous les lievres qui sont
nés dans le lieu même où on les chasse ne
s'en écartent guere, ils reviennent au gi-
te, & si on les chasse deux jours de suite,
ils font le lendemain les mêmes tours &
détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un
lievre va droit & s'éloigne beaucoup du
lieu où il a été lancé, c'est une preuve
qu'il est étranger, & qu'il n'étoit en ce
lieu qu'en passant. Il vient en effet, sur-
tout dans le temps le plus marqué du rut,

qui est aux mois de janvier, de février & de mars, des lievres mâles, qui manquant de femelles en leur pays, font plusieurs lieues pour en trouver & s'arrêtent auprès d'elles, mais dès qu'ils sont lancés par les chiens, ils regagnent leur pays natal & ne reviennent pas. Les femelles ne fortent jamais, elles sont plus grosses que les mâles, & cependant elles ont moins de force & d'agilité & plus de timidité, car elles n'attendent pas au gîte les chiens de si près que les mâles, & elles multiplient davantage leurs ruses & leurs détours; elles sont aussi plus délicates & plus susceptibles des impressions de l'air, elles craignent l'eau & la rosée, au lieu que parmi les mâles il s'en trouve plusieurs, qu'on appelle lievres ladres, qui cherchent les eaux, & se font chasser dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lievres ladres ont la chair de fort mauvais goût, & en général tous les lievres qui habitent les plaines basses ou les vallées ont la chair insipide & blanchâtre, au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaine en montagne, où le serpolet & les autres herbes fines abondent, les levrauts, & même les vieux lievres, sont excellens au goût. On remarque seulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne sont pas à beau-

coup près aussi bons que ceux qui en habitent les lisieres, ou qui se tiennent dans les champs & dans les vignes, & que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe sur ces animaux comme sur tous les autres : les lievres de montagne sont plus grands & plus gros que les lievres de plaine, ils sont aussi de couleur différente ; ceux de montagne sont plus bruns sur le corps, & ont plus de blanc sous le cou que ceux de plaine, qui sont presque rouges. Dans les hautes montagnes, & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent en été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. Les lievres des pays chauds, d'Italie, d'Espagne, de Barbarie, sont plus petits que ceux de France & des autres pays plus septentrionaux : selon Aristote, ils étoient aussi plus petits en Egypte qu'en Grece. Ils sont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suede, en Danemarck, en Pologne, en Moscovie ; beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne ; beaucoup en Barbarie, en Egypte, dans les isles de
l'Ar-

l'Archipel, sur-tout à Délos (*a*), aujourd'hui Idilis, qui fut appelée par les anciens Grecs *Lagia*, à cause du grand nombre de lievres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a aussi beaucoup en Lapponie (*b*), où ils sont blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur sont à peu près égaux ; cependant on remarque qu'il y a moins de lievres en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada (*c*), & jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson (*d*) & le détroit de Magellan ; mais ces lievres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espèce différente de celle de nos lievres, car les voyageurs disent que non-seulement ils sont beaucoup plus gros, mais que leur

(*a*) Voyez la description des Isles de l'Archipel de Dapper. *Amslerd.* 1730, page 375.

(*b*) Voyez les œuvres de Regnard. *Paris*, 1742, tome I, pag. 180. *Ingenio vagante. Parma*, 1691. tom. II, page 46. Voyage de la Martinière. *Paris*, 1671, page 74.

(*c*) Voyez la relation de la Gaspésie, par le P. le Clercq. *Paris*, 1691, pages 488, 489, 491, 492.

(*d*) Voyez le voyage de Robert Lade. *Paris*, 1744, tome II, page 317 ; & la suite des voyages de Dampier, tome V, page 167.

chair est blanche & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lievres (a) ; ils ajoutent que le poil de ces lievres du nord de l'Amérique ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, comme au Sénégal, à Gambie, en Guinée (b), & sur-tout dans les cantons de Fida, d'Apam, d'Acra, & dans quelques autres pays situés sous la zone torride en Afrique & en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande & dans les terres de l'Isthme de Panama, on trouve aussi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lievres, mais qui sont plutôt des especes de lapins (c) ; car le lapin est originaire des pays chauds, & ne se trouve pas dans les climats septentrionaux, au lieu que le lievre est d'autant plus fort & plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal, si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux : il est vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a

(a.) Voyez *idem*.

(b) Voyez l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prévôt, *tome III*, pages 253 & 296.

(c) Voyez le voyage de Dampier aux Terres Australes, *tome IV*, page 111 ; & le Voyage de Wafer imprimé à la suite de celui de Dampier, *tome IV*, page 224.

interdit l'usage de la chair du lievre comme de celle du cochon; mais les Grecs & les Romains en faisoient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima Lepus*, dit Martial. En effet sa chair est excellente, son sang même est très-bon à manger, & est le plus doux de tous les sangs; la graisse n'a aucune part à la délicatesse de la chair, car le lievre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté, & cependant il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison.

La chasse du lievre est l'amusement, & souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne : comme elle se fait sans appareil & sans dépense, & qu'elle est même utile, elle convient à tout le monde; on va le matin & le soir au coin du bois attendre le lievre à sa rentrée ou à sa sortie; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un soleil brillant, & que le lievre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs apperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette espece d'observation : j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lievre au gîte. Il se laisse ordinairement

approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes, & lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin : quoiqu'il coure plus vite que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne & retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chassent à vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent & le tuent. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, & en hiver dans les buissons ou dans les bois, & l'on peut en tout temps, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans : on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie ; les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre : il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard, & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.





LE LAPIN DOMESTIQUE.

LIBRARY

L E L A P I N *.

LE Lievre & le Lapin , quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur , ne se mêlant point ensemble , font deux especes distinctes & séparées : cependant comme les chasseurs (a) disent que les lievres mâles , dans le temps du rut , courent les lapines & les couvrent , j'ai cherché à savoir ce qui pourroit résulter de cette union , & pour cela j'ai fait élever des lapins avec des hases , & des lievres avec des lapines ; mais ces essais n'ont rien produit , & m'ont seulement

* Le lapin Grec , *Δασύπρις* ; Latin , *Cuniculus* ; Italien , *Coniglio* ; Espagnol , *Conéjo* ; Portugais , *Coélho* ; Allemand , *Kaninichen* ; Anglois , *Rabbet* , *Cony* ; Suédois , *Kanin* ; Anc. Franc. *Connin* , *Connil*.

Lepus vel lepusculus Hispanicus. Gesner. *Icon. animal. quadr. pag. 105.*

Cuniculus. Ray, *Synops. quadr. pag. 205.*

Lepus caudâ brevissimâ , pupillis rubris. Linnæus.
Nota , que cette phrase de nomenclature est mauvaise , attendu qu'il n'y a que les lapins blancs domestiques qui aient les pupilles rouges.

Lepusculus , Cuniculus terram fodiens. Klein. *Quadr. Hist. Nat. pag. 52.*

(a) Voyez la Vénérerie de du Fouilloux , *Paris, 1614, folio 100, recto.*

appris que ces animaux , dont la forme est si semblable , sont cependant de nature assez différente pour ne pas même produire des especes de mulets. Un levraut & une jeune lapine , à peu près du même âge , n'ont pas vécu trois mois ensemble ; dès qu'ils furent un peu forts , ils devinrent ennemis , & la guerre continuelle qu'ils se faisoient finit par la mort du levraut. De deux lievres plus âgés , que j'avois mis chacun avec une lapine , l'un eut le même sort , & l'autre , qui étoit très-ardent & très-fort , qui ne cessoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir , la fit mourir à force de blessures ou de caresses trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges , que je fis de même appareiller avec des haïsses , les firent mourir en plus ou moins de temps ; ni les uns ni les autres n'ont produit : je crois cependant pouvoir assurer qu'ils se sont quelquefois réellement accouplés ; au moins y a-t-il eu souvent certitude que malgré la résistance de la femelle , le mâle s'étoit satisfait ; & il y avoit plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplemens , que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'histoire (a) , & dont , sui-

(a) Voyez l'art d'élever des poulets.

vant l'auteur, le fruit devoit être *des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes* ; tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent, qui, faute de femelle, se servoit de la poule de la maison, comme il se seroit servi de tout autre meuble, & qu'il est hors de toute vrai-semblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées, puisque de l'union du lievre & du lapin, dont les espèces sont tout-à-fait voisines, il ne résulte rien.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lievre ; & sans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une seule paire qui fut mise dans une isle il s'en trouva six mille au bout d'un an, il est sûr que ces animaux multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance ; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbrisseaux & les arbres ; & si l'on n'avoit pas contre eux le secours des furets & des chiens, ils feroient désert les habitans de ces campagnes. Non seulement le lapin s'accouple plus souvent & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lievre, mais il a aussi plus de ressources pour échapper à ses ennemis ; il se

soustrait aisément aux yeux de l'homme ; les trous qu'il se creuse dans la terre , où il se retire pendant le jour & où il fait ses petits , le mettent à l'abri du loup , du renard & de l'oiseau de proie ; il y habite avec sa famille en pleine sécurité , il y élève & y nourrit ses petits jusqu'à l'âge d'environ deux mois , & il ne les fait sortir de leur retraite pour les amener au dehors , que quand ils sont tout élevés ; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge , pendant lequel au contraire , les lievres périssent en plus grand nombre , & souffrent plus que dans tout le reste de la vie.

Cela seul suffit aussi pour prouver que le lapin est supérieur au lievre par la sagacité ; tous deux sont conformés de même , & pourroient également se creuser des retraites ; tous deux sont également timides à l'excès , mais l'un plus imbécile se contente de se former un gîte à la surface de la terre , où il demeure continuellement exposé , tandis que l'autre , par un instinct plus réfléchi , se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asyle ; & il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille , que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage ; il se dispense de se creuser une retraite , comme les oiseaux domestiques se dispen-

sont de faire des nids, & cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins & les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoient, comme les lievres, à la surface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté.

Ces lapins clapiers, ou domestiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir & le gris (a) sont cependant les seuls qui entrent ici dans le jeu de la Nature: les lapins noirs sont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Tous les lapins sauvages sont gris, & parmi les lapins domestiques, c'est encore la couleur dominante, car dans toutes les portées il se trouve toujours des lapins gris, & même en plus grand nombre, quoique le pere & la mere soient

(a) J'appelle gris ce mélange de couleurs fauves, noires & cendrées, qui fait la couleur ordinaire des lapins & des lievres.

tous deux blancs , ou tous deux noirs , ou l'un noir & l'autre blanc ; il est rare qu'ils en fassent plus de deux ou trois qui leur ressemblent ; au lieu que les lapins gris , quoique domestiques , ne produisent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur , & que ce n'est que très-rarement & comme par hasard qu'ils en produisent de blancs , de noirs & de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer & produire à l'âge de cinq ou six mois : on assure qu'ils sont constans dans leurs amours , & que communément ils s'attachent à une seule femelle & ne la quittent pas ; elle est presque toujours en chaleur , ou du moins en état de recevoir le mâle : elle porte trente ou trente-un jours , & produit quatre , cinq ou six , & quelquefois sept & huit petits : elle a , comme la femelle du lièvre , une double matrice , & peut par conséquent mettre bas en deux temps ; cependant il paroît que les superfétations sont moins fréquentes dans cette espèce que dans celle du lièvre , peut-être par cette même raison que les femelles changent moins souvent , qu'il leur arrive moins d'aventures , & qu'il y a moins d'accouplemens hors de saison.

Quelques jours avant de mettre bas , elles se creusent un nouveau terrier , non

pas en ligne droite , mais en zig-zag , au fond duquel elles pratiquent une excavation , après quoi elles s'arrachent sous le ventre une assez grande quantité de poils , dont elles font une espece de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours , elles ne les quittent pas , elles ne sortent que lorsque le besoin les presse , & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps , elles mangent beaucoup & fort vite , elles soignent ainsi & allaitent leurs petits pendant plus de six semaines. Jusqu'alors le pere ne les connoît point , il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mere ; souvent même , quand elle en sort , & qu'elle y laisse ses petits , elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de son urine ; mais lorsqu'ils commencent à venir au bord du trou , & à manger du fénéçon & d'autres herbes que la mere leur présente , le pere semble les reconnoître , il les prend entre ses pattes , il leur lustre le poil , il leur leche les yeux , & tous , les uns après les autres , ont également part à ses soins : dans ce même temps la mere lui fait beaucoup de caresses , & souvent devient pleine peu de jours après.

Un Gentilhomme (a) de mes voisins,

(a) M. le Chapt du Moutier.

qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des lapins, m'a communiqué ces remarques. „ J'ai commencé, dit-il, par „ avoir un male & une femelle seulement, „ le mâle étoit tout blanc & la femelle „ toute grise, & dans leur postérité, qui „ fut très-nombreuse, il y en eut beau- „ coup plus de gris que d'autres, un assez „ bon nombre de blancs & de mêlés, & „ quelques-uns de noirs.... Quand la fe- „ melle est en chaleur, le mâle ne la „ quitte presque point; son tempérament „ est si chaud, que je l'ai vû se lier avec „ elle cinq ou six fois en moins d'une „ heure..... La femelle, dans le temps „ de l'accouplement, se couche sur le „ ventre à plate terre, les quatre pattes „ alongées, elle fait de petits cris qui an- „ noncent plutôt le plaisir que la douleur : „ leur façon de s'accoupler ressemble as- „ sez à celle des chats, à la différence „ pourtant que le mâle ne mord que très- „ peu la femelle sur le chignon.... La „ paternité, chez ces animaux, est très- „ respectée; j'en juge ainsi par la grande „ déférence que tous mes lapins ont eue „ pour leur premier pere, qu'il m'étoit „ aisé de reconnoître à cause de sa blan- „ cheur, & qui est le seul mâle que j'aie „ conservé de cette couleur : la famille „ avoit beau s'augmenter, ceux qui de-



LE LAPIN D'ANGORA EN MUE.

HILBY

„ venoient peres à leur tour lui étoient
„ toujours subordonnés ; dès qu'ils se bat-
„ toient, soit pour des femelles, soit par-
„ ce qu'ils se disputoient la nourriture, le
„ grand-pere , qui entendoit du bruit,
„ accouroit de toute sa force, & dès qu'on
„ l'appercevoit, tout rentroit dans l'or-
„ dre, & s'il en attrapoit quelqu'un aux
„ prises, il les séparoit & en faisoit sur le
„ champ un exemple de punition. Une
„ autre preuve de sa domination sur toute
„ sa postérité, c'est que les ayant accou-
„ tumés à rentrer tous à un coup de fif-
„ flet, lorsque je donnois ce signal, &
„ quelque éloignés qu'ils fussent, je voyois
„ le grand-pere se mettre à leur tête, &
„ quoique arrivé le premier, les laisser
„ tous défilér devant lui & ne rentrer que
„ le dernier.... Je les nourrissois avec du
„ son de froment, du foin & beaucoup
„ de génievre ; il leur en falloit plus d'une
„ voiture par semaine, ils en mangeoient
„ toutes les baies, les feuilles & l'écor-
„ ce, & ne laissoient que le gros bois :
„ cette nourriture leur donnoit du fumet,
„ & leur chair étoit aussi bonne que celle
„ des lapins sauvages. ”

Ces animaux vivent huit ou neuf ans ;
comme ils passent la plus grande partie de
leur vie dans leurs terriers, où ils sont en
repos & tranquilles, ils prennent un peu

plus d'embonpoint que les lievrès ; leur chair est aussi fort différente par la couleur & par le goût ; celle des jeunes lapereaux est très-délicate, mais celle des vieux lapins est toujours sèche & dure. Ils sont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds : les Grecs (a) les connoissoient, & il paroît que les seuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement, étoient la Grece & l'Espagne (b) ; de-là on les a transportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils se sont naturalisés ; mais dans les pays plus froids, comme en Suede (c) & dans le reste du Nord, on ne peut les élever que dans les maisons, & ils périssent lorsqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment, au contraire, le chaud excessif, car on en trouve dans les contrées méridionales de l'Asie & de l'Afrique, comme au golfe Persique (d), à la baie de Saldana (e), en Libye, au

(a) *Vid. Aristot. Hist. animal. lib. I. cap. I.*

(b) *Vid. Plin. Hist. Natural. lib. VIII.*

(c) *Vid. Linnæi Faun. Suec. pag. 8.*

(d) Voyez l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome II, page 354.

(e) *Idem. Tome I, pag. 449.*

Sénégal, en Guinée (a), & on en trouve aussi dans nos isles de l'Amérique (b), qui y ont été transportés de l'Europe, & qui y ont très-bien réussi.

(a) *Vid. Leon. Afric. de Afric. descript.* Lugd. Bat. 1632. Part. II, pag. 257. Voyez aussi le Voyage de Guill. Bosman. *Utrecht*, 1703, page 252.

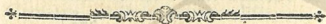
(b) Voyez l'Hist. générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris*, 1667, tome II, page 297.





HISTOIRE

NATURELLE.



Les Animaux Carnassiers.



JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles, les animaux nuisibles sont en bien plus grand nombre; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroisse plus abondant que ce qui sert, cependant tout est bien, parce que dans l'univers physique le mal concourt au bien, & que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire est détruire des êtres animés, l'homme, considéré comme faisant partie du système général de ces êtres, n'est-il pas l'espece la plus nuisible de toutes? Lui seul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux

carnassiers n'en dévorent. Ils ne sont donc nuisibles que parce qu'ils sont rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour subvenir à un besoin de première nécessité, ils lui disputent quelquefois une proie qu'il réservait à ses excès ; car nous sacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos besoins. Destructeurs nés des êtres qui nous sont subordonnés, nous épuiserions la Nature si elle n'étoit inépuisable, si par une fécondité aussi grande que notre déprédation, elle ne savoit se réparer elle-même & se renouveler. Mais il est dans l'ordre que la mort serve à la vie, que la reproduction naisse de la destruction ; quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme & des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée : & s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même-temps des naissances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne sont que la plus petite partie des substances vivantes ; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paroissent être le premier fonds de la Nature ; mais

ce fonds de subsistance , tout abondant , tout inépuisable qu'il est , suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espece. Leur pullulation , toute aussi nombreuse & souvent plus prompte que la reproduction des plantes , indique assez combien ils sont surabondans ; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans , il faut une saison entiere pour en former la graine , au lieu que dans les insectes , & sur-tout dans les plus petites especes , comme celle des pucerons , une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes , s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle , comme les herbes & les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes ; il y en a même quelques especes qui , comme les araignées , dévorent indifféremment les autres especes & la leur : tous servent de pâture aux oiseaux , & les oiseaux domestiques & sauvages nourrissent l'homme , ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la mort violente est un usage presque aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle ; ce sont deux moyens de destruction & de renouvellement , dont l'un

Les Animaux Carnassiers. 259

fert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la Nature, & dont l'autre maintient l'ordre de ses productions, & peut seul limiter le nombre dans les especes. Tous deux font des effets dépendans des causes générales; chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres, c'est qu'il étoit surabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance! que de fleurs moissonnées au printemps! que de races éteintes au moment de leur naissance! que de germes anéantis avant leur développement! L'homme & les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute espece font leur nourriture ordinaire; cela seul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on considere un instant quelque'une de ces especes inférieures qui servent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple; ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, & après avoir nourri tous les monstres des mers du Nord, ils fournissent encore à la subsistance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuse parmi ces animaux! & s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels

seroient les effets de cette immense multiplication ! eux seuls couvriroient la surface entière de la mer ; mais bien-tôt se nuisant par le nombre , ils se corromproient , ils se détruiraient eux-mêmes ; faute de nourriture suffisante , leur fécondité diminueroit ; la contagion & la disette feroient ce que fait la consommation ; le nombre de ces animaux ne seroit guere augmenté , & le nombre de ceux qui s'en nourrissent seroit diminué. Et comme l'on peut dire la même chose de toutes les autres especes , il est donc nécessaire que les unes vivent sur les autres ; & dès-lors la mort violente des animaux est un usage légitime , innocent , puisqu'il est fondé dans la Nature , & qu'ils ne naissent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité : les animaux , du moins ceux qui ont des sens , de la chair & du sang , sont des êtres sensibles , comme nous ils sont capables de plaisir & sujets à la douleur. Il y a donc une espece d'insensibilité cruelle à sacrifier , sans nécessité , ceux sur-tout qui nous approchent , qui vivent avec nous , & dont le sentiment se réfléchit vers nous en se marquant par les signes de la douleur ; car ceux dont la nature est différente de la nôtre , ne peu-

vent guere nous affecter. La pitié naturelle est fondée sur les rapports que nous avons avec l'objet qui souffre ; elle est d'autant plus vive que la ressemblance, la conformité de nature est plus grande ; on souffre en voyant souffrir son semblable. *Compassion* ; ce mot exprime assez que c'est une souffrance, une passion qu'on partage ; cependant c'est moins l'homme qui souffre, que sa propre nature qui patit, qui se révolte machinalement & se met d'elle-même à l'unisson de douleur. L'ame a moins de part que le corps à ce sentiment de pitié naturelle, & les animaux en sont susceptibles comme l'homme ; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour se secourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur espece. Ainsi l'horreur & la pitié sont moins des passions de l'ame que des affections naturelles, qui dépendent de la sensibilité du corps & de la similitude de la conformation ; ce sentiment doit donc diminuer à mesure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié ; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organisation est semblable à la nôtre, n'éprouvent des sensations

semblables ? ils sont sensibles , puisqu'ils ont des sens , & ils le sont d'autant plus que ces sens sont plus actifs & plus parfaits : ceux au contraire dont les sens sont obtus ont-ils un sentiment exquis ? & ceux auxquels il manque quelque organe , quelque sens , ne manquent-ils pas de toutes les sensations qui y sont relatives ? Le mouvement est l'effet nécessaire de l'exercice du sentiment. Nous avons prouvé (a) que de quelque maniere qu'un être fût organisé , s'il a du sentiment , il ne peut manquer de le marquer au-dehors par des mouvemens extérieurs. Ainsi les plantes , quoique bien organisées , sont des êtres insensibles , aussi-bien que les animaux qui , comme elles , n'ont nul mouvement apparent. Ainsi parmi les animaux , ceux qui n'ont , comme la plante appelée *sensitive* , qu'un mouvement sur eux-mêmes , & qui sont privés du mouvement progressif , n'ont encore que très-peu de sentiment ; & enfin ceux même qui ont un mouvement progressif , mais qui , comme des automates , ne font qu'un petit nombre de choses , & les font toujours de la même façon , n'ont qu'une foible portion de sentiment , limitée à un petit nombre

(a) Voyez le Discours sur la nature des Animaux , Vol. VI de cette Histoire naturelle.

d'objets. Dans l'espèce humaine, que d'automates ! combien l'éducation, la communication respective des idées n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du sentiment ! quelle différence à cet égard entre l'homme sauvage & l'homme policé, la payfanne & la femme du monde ! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus sensibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent sauvages n'ont que la sensibilité naturelle, souvent plus sûre mais toujours moindre que l'acquise.

Au reste, en ne considérant le sentiment que comme une faculté naturelle, & même indépendamment de son résultat apparent, c'est-à-dire, des mouvemens qu'il produit nécessairement dans tous les êtres qui en sont doués, on peut encore le juger, l'estimer & en déterminer à peu près les différens degrés par des rapports physiques, auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait assez d'attention. Pour que le sentiment soit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps fasse un tout, lequel soit non-seulement sensible dans toutes ses parties, mais encore composé de manière que toutes ces parties sensibles aient entre elles une correspondance intime, en sorte que l'une ne puisse être ébranlée sans communiquer une partie de

cet ébranlement à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique auquel puissent aboutir ces différens ébranlemens, & sur lequel, comme sur un point d'appui général & commun, se fasse la réaction de tous ces mouvemens. Ainsi l'homme, & les animaux qui par leur organisation ressemblent le plus à l'homme, seront les êtres les plus sensibles, ceux au contraire qui ne font pas un tout aussi complet, ceux dont les parties ont une correspondance moins intime, ceux qui ont plusieurs centres de sentiment, & qui, sous une même enveloppe, semblent moins renfermer un tout unique, un animal parfait, que contenir plusieurs centres d'existence séparés ou différens les uns des autres, seront des êtres beaucoup moins sensibles. Un polype que l'on coupe, & dont les parties divisées vivent séparément; une guêpe dont la tête, quoique séparée du corps, se meut, vit, agit, & même mange comme auparavant; un lézard auquel, en retranchant une partie de son corps, on n'ôte ni le mouvement, ni le sentiment; une écrevisse, dont les membres amputés se renouvellent; une tortue, dont le cœur bas long-temps après avoir été arraché; tous les insectes, dans lesquels les principaux viscères, comme le cœur & les poumons, ne forment pas un tout au centre
de

de l'animal, mais sont divisés en plusieurs parties, s'étendent le long du corps, & sont, pour ainsi dire, une suite de viscères, de cœurs & de trachées; tous les poissons, dont les organes de la circulation & de la respiration n'ont que peu d'action & diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes, & même de ceux des cétacées; enfin tous les animaux dont l'organisation s'éloigne de la nôtre, ont peu de sentiment, & d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme & dans les animaux qui lui ressemblent, le diaphragme paroît être le centre du sentiment; c'est sur cette partie nerveuse que portent les impressions de la douleur & du plaisir; c'est sur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvemens du système sensible. Le diaphragme sépare transversalement le corps entier de l'animal, & le divise assez exactement en deux parties égales, dont la supérieure renferme le cœur & les poumons, & l'inférieure contient l'estomac & les intestins. Cette membrane est douée d'une extrême sensibilité; elle est d'une si grande nécessité pour la propagation & la communication du mouvement & du sentiment, que la plus légère blessure, soit au centre nerveux, soit à la circonférence, ou même aux attaches du diaphragme, est toujours accompagnée de convulsions, &

souvent suivie d'une mort violente. Le cerveau , qu'on a dit être le siege des sensations , n'est donc pas le centre du sentiment , puisqu'on peut au contraire le blesser , l'entamer , sans que la mort suive , & qu'on a l'expérience qu'après avoir enlevé une portion considérable de la cervelle , l'animal n'a pas cessé de vivre , de se mouvoir , & de sentir dans toutes ses parties.

Distinguons donc la sensation du sentiment : la sensation n'est qu'un ébranlement dans le sens , & le sentiment est cette même sensation devenue agréable ou désagréable par la propagation de cet ébranlement dans tout le système sensible : je dis la sensation devenue agréable ou désagréable , car c'est-là ce qui constitue l'essence du sentiment ; son caractère unique est le plaisir ou la douleur , & tous les mouvemens qui ne tiennent ni de l'une ni de l'autre , quoiqu'ils se passent au-dedans de nous-mêmes , nous sont indifférens & ne nous affectent point. C'est du sentiment que dépend tout le mouvement extérieur & l'exercice de toutes les forces de l'animal ; il n'agit qu'autant qu'il est affecté , c'est-à-dire , autant qu'il sent ; & cette même partie , que nous regardons comme le centre du sentiment , sera aussi le centre des forces , ou , si l'on

veut, le point d'appui commun sur lequel elles s'exercent. Le diaphragme est dans l'animal ce que le collet est dans la plante, tous deux les divisent transversalement, tous deux servent de point d'appui aux forces opposées; car les forces qui dans un arbre poussent en haut les parties qui doivent former le tronc & les branches, portent & appuient sur le collet, aussi-bien que les forces opposées qui poussent en bas les parties qui forment les racines.

Pour peu qu'on s'examine, on s'apercevra aisément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouissemens de plaisir, les saisissémens, les douleurs, les nausées, les défaillances, toutes les impressions fortes des sensations devenues agréables ou désagréables, se font sentir au-dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a au contraire nul indice de sentiment dans le cerveau, & l'on n'a dans la tête que les sensations pures, ou plutôt les représentations de ces mêmes sensations simples & dénuées des caractères du sentiment; seulement on se souvient, on se rappelle que telle ou telle sensation nous a été agréable ou désagréable; & si cette opération, qui se fait dans la tête, est suivie d'un sentiment vif & réel, alors on

en sent l'impression au-dedans du corps & toujours à la région du diaphragme. Ainsi dans le fœtus, où cette membrane est sans exercice, le sentiment est nul, ou si foible qu'il ne peut rien produire; aussi les petits mouvemens que le fœtus se donne, sont plutôt machinaux que dépendans des sensations & de la volonté.

Quelle que soit la matiere qui sert de véhicule au sentiment, & qui produit le mouvement musculaire, il est sûr qu'elle se propage par les nerfs, & se communique dans un instant indivisible d'une extrémité à l'autre du système sensible. De quelque maniere que ce mouvement s'opere, que ce soit par des vibrations comme dans des cordes élastiques, que ce soit par un feu subtil, par une matiere semblable à celle de l'électricité, laquelle non-seulement réside dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y est même continuellement régénérée par le mouvement du cœur & des poumons, par le frottement du sang dans les arteres, & aussi par l'action des causes extérieures sur les organes des sens, il est encore sûr que les nerfs & les membranes sont les seules parties sensibles dans le corps animal. Le sang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graisses, les os, les chairs, tous les autres solides,

sont par eux-mêmes insensibles ; la cervelle l'est aussi , c'est une substance molle & sans élasticité , incapable dès-lors de produire , de propager ou de rendre le mouvement , les vibrations ou les ébranlemens du sentiment. Les méninges au contraire sont très-sensibles , ce sont les enveloppes de tous les nerfs ; elles prennent , comme eux , leur origine dans la tête ; elles se divisent comme les branches des nerfs , & s'étendent jusqu'à leurs plus petites ramifications ; ce sont , pour ainsi dire , des nerfs aplatis , elles sont de la même substance , elles ont à peu près le même degré d'élasticité , elles sont partie , & partie nécessaire , du système sensible. Si l'on veut donc que le siège des sensations soit dans la tête , il sera dans les méninges , & non dans la partie médullaire du cerveau , dont la substance est toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion , que le siège de toutes les sensations & le centre de toute sensibilité étoient dans le cerveau , c'est que les nerfs , qui sont les organes du sentiment , aboutissent tous à la cervelle , qu'on a regardée dès-lors comme la seule partie commune qui pût en recevoir tous les ébranlemens , toutes les impressions. Cela seul a suffi pour faire du cerveau le principe du sentiment,

l'organe essentiel des sensations , en un mot le *sensorium* commun. Cette supposition a paru si simple & si naturelle , qu'on n'a fait aucune attention à l'impossibilité physique qu'elle renferme , & qui cependant est assez évidente ; car comment se peut-il qu'une partie insensible , une substance molle & inactive , telle qu'est la cervelle , soit l'organe même du sentiment & du mouvement ? comment se peut-il que cette partie molle & insensible , non-seulement reçoive ces impressions , mais les conserve long-temps & en propage les ébranlemens dans toutes les parties solides & sensibles ? L'on dira peut-être , d'après Descartes , ou d'après M. de la Peyronie , que ce n'est point dans la cervelle , mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux que réside ce principe ; mais il suffit de jeter les yeux sur la conformation du cerveau pour reconnoître que ces parties , la glande pinéale , le corps calleux , dans lesquelles on a voulu mettre le siege des sensations , ne tiennent point aux nerfs , qu'elles sont toutes environnées de la substance insensible de la cervelle , & séparées des nerfs de maniere qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvemens , & dès-lors ces suppositions tombent aussi-bien que la premiere.

Mais quel sera donc l'usage , quelles

feront les fonctions de cette partie si noble , si capitale ? Le cerveau ne se trouve-t-il pas dans tous les animaux ? n'est-il pas , dans l'homme , dans les quadrupèdes , dans les oiseaux , qui tous ont beaucoup de sentiment , plus étendu , plus grand , plus considérable que dans les poissons , les insectes & les autres animaux , qui en ont peu ? Dès qu'il est comprimé , tout mouvement n'est-il pas suspendu ? toute action ne cesse-t-elle pas ? Si cette partie n'est pas le principe du mouvement , pourquoi y est-elle si nécessaire , si essentielle ? pourquoi même est-elle proportionnelle , dans chaque espèce d'animal , à la quantité de sentiment dont il est doué ?

Je crois pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à ces questions , quelque difficiles qu'elles paroissent ; mais pour cela il faut se prêter un instant à ne voir avec moi le cerveau que comme de la cervelle , & n'y rien supposer que ce que l'on peut y appercevoir par une inspection attentive & par un examen réfléchi. La cervelle , aussi-bien que la moëlle allongée & la moëlle épinière , qui n'en font que la prolongation , est une espèce de mucilage à peine organisé ; on y distingue seulement les extrémités des petites artères qui y aboutissent en très-grand nombre , & qui

n'y portent pas du sang, mais une lympe blanche & nourriciere : ces mêmes petites arteres, ou vaisseaux lymphatiques, paroissent dans toute leur longueur en forme de filets très-déliés, lorsqu'on désunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs au contraire ne pénètrent point la substance de la cervelle, ils n'aboutissent qu'à la surface; ils perdent auparavant leur solidité, leur élasticité; & les dernières extrémités des nerfs, c'est-à-dire, les extrémités les plus voisines du cerveau, sont molles & presque mucilagineuses. Par cette exposition, dans laquelle il n'entre rien d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui est nourri par les arteres lymphatiques, fournit à son tour la nourriture aux nerfs, & que l'on doit les considerer comme une espece de végétation qui part du cerveau par troncs & par branches, lesquelles se divisent ensuite en une infinité de rameaux. Le cerveau est aux nerfs ce que la terre est aux plantes, les dernières extrémités des nerfs sont les racines qui, dans tout végétal, sont plus tendres & plus molles que le tronc ou les branches; elles contiennent une matiere ductile, propre à faire croître & à nourrir l'arbre des nerfs; elles tirent cette matiere ductile de la substance même du cerveau, auquel les arteres rap-

portent continuellement la lymphe nécessaire pour y suppléer. Le cerveau, au lieu d'être le siege des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc qu'un organe de sécrétion & de nutrition, mais un organe très-essentiel, sans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe est plus grand dans l'homme, dans les quadrupedes, dans les oiseaux, parce que le nombre ou le volume des nerfs, dans ces animaux, est plus grand que dans les poissons & les insectes, dont le sentiment est foible par cette même raison; ils n'ont qu'un petit cerveau proportionné à la petite quantité de nerfs qu'il nourrit. Et je ne puis me dispenser de remarquer à cette occasion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux; car il y a des especes de singes & de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme; autre fait qui prouve que le cerveau n'est ni le siege des sensations, ni le principe du sentiment, puisqu'alors ces animaux auroient plus de sensations & plus de sentiment que l'homme.

Si l'on considère la maniere dont se fait la nutrition des plantes, on observera qu'elles ne tirent pas les parties grossieres de la terre ou de l'eau; il faut que ces par-

ties soient réduites par la chaleur en vapeurs tenues, pour que les racines puissent les pomper. De même, dans les nerfs, la nutrition ne se fait qu'au moyen des parties les plus subtiles de l'humidité du cerveau, qui sont pompées par les extrémités ou racines des nerfs, & de-là sont portées dans toutes les branches du système sensible : ce système fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion si ferrée, une correspondance si intime qu'on ne peut en blesser une sans ébranler violemment toutes les autres ; la blessure, le simple tiraillement du plus petit nerf, suffit pour causer une vive irritation dans tous les autres, & mettre le corps en convulsion ; & l'on ne peut faire cesser la douleur & les convulsions qu'en coupant ce nerf au-dessus de l'endroit lésé, mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutissoit deviennent à jamais immobiles, insensibles. Le cerveau ne doit pas être considéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du système des nerfs, puisqu'il n'a pas les mêmes propriétés, ni la même substance, n'étant ni solide, ni élastique, ni sensible. J'avoue que lorsqu'on le comprime, on fait cesser l'action du sentiment ; mais cela même prouve que c'est un corps étranger à ce système, qui agissant alors

par son poids sur les extrémités des nerfs, les presse & les engourdit, de la même manière qu'un poids appliqué sur le bras, la jambe, ou sur quelqu'autre partie du corps, en engourdit les nerfs, & en amortit le sentiment. Il est si vrai que cette cessation de sentiment par la compression n'est qu'une suspension, un engourdissement, qu'à l'instant où le cerveau cesse d'être comprimé, le sentiment renaît & le mouvement se rétablit. J'avoue encore qu'en déchirant la substance médullaire, & en blessant le cerveau jusques au corps calleux, la convulsion, la privation de sentiment, & la mort même suit; mais c'est qu'alors les nerfs sont entièrement dérangés, qu'ils sont, pour ainsi dire, déracinés & blessés tous ensemble & dans leur origine.

Je pourrois ajouter à toutes ces raisons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'est ni le centre du sentiment, ni le siège des sensations. On a vu des animaux, & même des enfans, naître sans tête & sans cerveau, qui cependant avoient sentiment, mouvement & vie. Il y a des classes entières d'animaux, comme les insectes & les vers, dans lesquels le cerveau ne fait point une masse distincte ni un volume sensible; ils ont seulement une partie correspondante à la moëlle allongée & à la moëlle épinière. Il y auroit

donc plus de raison de mettre le siege des sensations & du sentiment dans la moëlle épiniere, qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau, qui n'est pas une partie générale & commune à tous les êtres sensibles.

Le plus grand obstacle à l'avancement des connoissances de l'homme est moins dans les choses mêmes, que dans la maniere dont il les considere; quelque compliquée que soit la machine de son corps, elle est encore plus simple que ses idées. Il est moins difficile de voir la Nature telle qu'elle est, que de la reconnoître telle qu'on nous la présente; elle ne porte qu'un voile, nous lui donnons un masque, nous la couvrons de préjugés, nous supposons qu'elle agit, qu'elle opere comme nous agissons & pensons. Cependant ses actes sont évidens, & nos pensées sont obscures; nous portons dans ses ouvrages les abstractions de notre esprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ses fins que par nos vues, & nous mêlons perpétuellement à ses opérations, qui sont constantes, à ses faits, qui sont toujours certains, le produit illusoire & variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces systêmes purement arbitraires, de ces hypotheses frivoles, imaginaires, dans lesquelles on reconnoît à la premiere vue qu'on nous donne

la chimere au lieu de la réalité ; j'entends les méthodes par lesquelles on recherche la Nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs : cette voie , quoique la plus sûre , ne l'est néanmoins qu'autant qu'elle est bien dirigée ; pour peu qu'elle soit oblique , on arrive à des plages stériles , où l'on ne voit obscurément que quelques objets épars ; cependant on s'efforce de les rassembler , en leur supposant des rapports entre eux & des propriétés communes ; & comme l'on passe & repasse avec complaisance sur les pas tortueux qu'on a faits , le chemin paroît frayé , & quoiqu'il n'aboutisse à rien , tout le monde le suit , on adopte la méthode , & l'on en reçoit les conséquences comme principes. Je pourrois en donner la preuve en exposant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les sciences , abstraites ou réelles : dans les premières , la base générale des principes est l'abstraction , c'est-à-dire , une ou plusieurs suppositions (a) , dans les autres , les principes ne sont que les conséquences , bonnes ou mauvaises , des méthodes que l'on a suivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie , le pre-

(a) Voyez les preuves que j'en donne , *Vol. I* de cet Ouvrage , à la fin du premier Discours.

mier qui , surmontant la répugnance naturelle, s'avisa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le disséquant, en le divisant dans toutes ses parties, il en connoîtroit bientôt la structure, le mécanisme & les fonctions ? mais ayant trouvé la chose infiniment plus compliquée qu'on ne pensoit, il fallut bientôt renoncer à ces prétentions, & l'on fut obligé de faire une méthode, non pas pour connoître & juger, mais seulement pour voir, & voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un seul homme, puisqu'il a fallu tous les siècles pour la perfectionner, & qu'encore aujourd'hui elle occupe seule nos plus habiles anatomistes ; cependant cette méthode n'est pas la science, ce n'est que le chemin qui devrait y conduire, & qui peut-être y auroit conduit en effet, si, au lieu de toujours marcher sur la même ligne dans un sentier étroit, on eut étendu la voie & mené de front l'anatomie de l'homme & celle des animaux. Car quelle connoissance réelle peut-on tirer d'un objet isolé ? le fondement de toute science n'est-il pas dans la comparaison que l'esprit humain fait faire des objets semblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives ? L'absolu, s'il existe, n'est pas du ressort

de nos connoissances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont entre elles ; ainsi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du sujet, qu'on le considère seul & indépendamment de ce qui lui ressemble & de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoissance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général ; on ne pourra donner que des noms & faire des descriptions de la chose & de toutes ses parties : aussi, depuis trois mille ans que l'on disseque des cadavres humains, l'anatomie n'est encore qu'une nomenclature, & à peine a-t-on fait quelques pas vers son objet réel, qui est la science de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même, qui cependant devrait être claire & simple, puisqu'elle dépend de l'inspection & n'aboutit qu'à des dénominations ! comme l'on a pris cette connoissance nominale pour la vraie science, on ne s'est occupé qu'à augmenter, à multiplier le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choses ; on s'est appesanti sur les détails, on a voulu trouver des différences où tout étoit semblable ; en créant de nouveaux noms, on a cru donner des choses nouvelles ; on a décrit avec une exactitude minutieuse les plus petites par-

ties , & la description de quelque partie encore plus petite , oubliée ou négligée par les anatomistes précédens , s'est appelée découverte : les dénominations elles-mêmes , ayant souvent été prises d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit désigner , n'ont servi qu'à augmenter la confusion. Ce que l'on appelle *Testes* & *Nates* dans le cerveau , qu'est-ce autre chose , sinon des parties de cervelle semblables au tout , & qui ne méritoient pas un nom ? Ces noms empruntés à l'aventure ou donnés par préjugé , ont ensuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés & des opinions de hazard ; d'autres noms donnés à des parties mal vues , ou qui même n'existoient pas , ont été de nouvelles sources d'erreurs. Que de fonctions & d'usages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale , à l'espace prétendu vuide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau , tandis que l'une n'est qu'une glande , & qu'il est fort douteux que l'autre existe , puisque cet espace vuide n'est peut-être produit que par la main de l'anatomiste & la méthode de dissection (a) !

Ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences n'est donc pas de connoître les choses qui en font l'objet direct , mais

(a) Voyez à ce sujet le Discours de Sténon.

c'est qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fausses couleurs dont on les a masquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en séparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître; il faut tout cela pour retrouver la Nature; mais ensuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très-mystérieuse & très-cachée, non-seulement parce que le sujet en est fort compliqué, & que le corps de l'homme est de toutes ses productions la moins simple, mais surtout parce qu'on ne l'a pas comparée avec elle-même, & qu'ayant négligé ces moyens de comparaison, qui seuls pouvoient nous donner des lumières, on est resté dans l'obscurité du doute, ou dans le vague des hypothèses. Nous avons des milliers de volumes sur la description du corps humain, & à peine a-t-on quelques mémoires commencés sur celle des animaux: dans l'homme on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore si dans les animaux l'on retrouve, non-seulement ces petites parties, mais

même les plus grandes; on attribue certaines fonctions à de certains organes, sans être informé si dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas; en sorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double désavantage d'avoir d'abord attaqué le sujet le plus compliqué, & ensuite d'avoir raisonné sur ce même sujet sans fondement de la relation, & sans le secours de l'analogie.

Nous avons suivi par-tout, dans le cours de cet ouvrage, une méthode très-différente : comparant toujours la Nature avec elle-même, nous l'avons considérée dans ses rapports, dans ses opposés, dans ses extrêmes; & pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occasion de traiter, comme la génération, les sens, le mouvement, le sentiment, la nature des animaux, il sera aisé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours nécessaire, pour écarter les fausses idées, détruire les préjugés, séparer l'arbitraire du réel de la chose, le seul art que nous ayons employé est la comparaison : si nous avons réussi à répandre quelque lumière sur ces sujets, il faut moins l'attribuer au génie, qu'à cette méthode que nous avons suivie constam-

ment, & que nous avons rendue aussi générale, aussi étendue que nos connoissances nous l'ont permis. Et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen & la dissection des parties intérieures des animaux, & que pour bien raisonner sur l'économie animale, il faut avoir vu de cette façon au moins tous les genres d'animaux différens, nous ne nous presserons pas de donner des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, quoique dépendans de la théorie du sentiment & de l'appétit, sur laquelle nous ne voulons pas quant-à-présent, nous étendre davantage, suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme, dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits, & qu'il a dans tous les temps, aussi-bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diete Pythagorique, préconisée par les Philosophes anciens & nouveaux, recommandée même par quelques Médecins, n'a jamais été indiquée par la Nature. Dans le premier âge aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant par-tout sa subsistance, il étoit sans

inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux, mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or & de la paix; la cruauté, le goût de la chair & du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les arts acheverent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société : rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière, ils ont exposé ce tableau, qui ne vaut que par le contraste, & peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé ? n'est-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples ? peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société ? peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fut plus digne que l'homme citoyen civilisé ? Oui, car tous les malheurs vien-

Les Animaux Carnassiers. 285

nent de la société ; & qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature , s'il y avoit du bonheur , si l'homme dans cet état étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est ? la liberté , la santé , la force , ne sont-elles pas préférables à la mollesse , à la sensualité , à la volupté même , accompagnées de l'esclavage ? La privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs ; & pour être heureux , que faut-il , sinon de ne rien désirer ?

Si cela est , disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre , de ne rien appéter que de satisfaire son appétit , de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir & pour sentir ; consentons à laisser notre ame dans l'engourdissement , notre esprit dans les ténèbres , à ne nous jamais servir ni de l'une ni de l'autre , à nous mettre au-dessous des animaux , à n'être enfin que des masses de matiere brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer , discutons ; après avoir dit des raisons , donnons des faits. Nous avons sous les yeux , non l'état idéal , mais l'état réel de nature : le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ? est-il un homme heureux ? Car nous ne supposerons pas avec un Philosophe , l'un des plus fiers censeurs de

notre humanité (a), qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes & les langues, parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits, il faut éloigner les suppositions, & se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la Nature nous offre. Or, nous voyons qu'on descend par degrés assez insensibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des Rois, à des loix; de ces hommes grossiers aux sauvages, qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés, que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendans, ne laissent pas de former des familles & d'être soumis à leurs peres. Un Empire, un Monarque, une famille, un pere,

(a) M. Rousseau.

voilà les deux extrêmes de la société ; ces extrêmes sont aussi les limites de la Nature ; si elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles & les femelles dispersées, les petits abandonnés, &c. ? Je dis même qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & que son accroissement fût bien plus prompt, il n'est pas possible de soutenir que l'homme ait jamais existé sans former des familles, puisque les enfans périroient s'ils n'étoient secourus & soignés pendant plusieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux nés n'ont besoin de leur mere que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espece humaine n'a pu durer & se multiplier qu'à la faveur de la société ; que l'union des peres & meres aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif & durable entre les parens & l'enfant, & cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot à toutes les expressions du sentiment & du besoin ; ce qui

est aussi prouvé par le fait , puisque les sauvages les plus solitaires ont , comme les autres hommes , l'usage des signes & de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert , mais vivant en famille , connoissant ses enfans , connu d'eux , usant de la parole & se faisant entendre. La fille sauvage ramassée dans les bois de Champagne , l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre , ne prouvent pas le contraire ; ils avoient vécu dans une solitude absolue , ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de société , aucun usage des signes ou de la parole ; mais s'ils se fussent seulement rencontrés , la pente de nature les auroit entraînés , le plaisir les auroit réunis ; attachés l'un à l'autre , ils se seroient bientôt entendus , ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux , & ensuite celle de la tendresse entre eux & leurs enfans ; & d'ailleurs ces deux Sauvages étoient issus d'hommes en société & avoient sans doute été abandonnés dans les bois , non pas dans le premier âge , car ils auroient péri , mais à quatre , cinq ou six ans , à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà assez forts de corps pour se procurer leur subsistance , & encore trop foibles de tête pour conserver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons

Les Animaux Carnassiers. 289

Examinons donc cet homme en pure nature , c'est-à-dire , ce Sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospere, il sera bien-tôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manieres, suivront les mêmes usages & parleront la même langue; à la troisieme, ou tout au plus tard à la quatrieme génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages & du langage, formeront une petite nation, laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra sur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés : si sous un climat doux, dans un terrain abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages & deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins; mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils se trouveront gênés entr'eux par le nombre & serrés par l'espace, ils feront des

colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations & sous tous les climats, tend également à la société; c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire, à sa propagation.

Voilà pour la société; elle est, comme l'on voit, fondée sur la Nature. Examinant de même quels sont les appétits, quel est le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines, que tous préfèrent la chair & le poisson aux autres alimens, que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de se procurer d'ailleurs une boisson moins insipide. Les Sauvages du Midi boivent l'eau du palmier; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine; d'autres font des boissons fermentées, & tous en général ont le goût le plus décidé, la passion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur industrie, dictée par les besoins de première nécessité, excitée par leurs appétits naturels, se réduit à faire des instrumens pour la chasse & pour la pêche. Un arc, des fleches, une

massue, des filets, un canot, voilà le sublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de se procurer une subsistance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût, convient à la nature; car, comme nous l'avons déjà dit (a), l'homme ne pourroit pas se nourrir d'herbe seule, il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens plus substantiels; n'ayant qu'un estomac & des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre estomacs & des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture, ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à-peu-près de même des fruits & des graines, elles ne lui suffiroient pas, il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques nécessaire à la nutrition; & quoique le pain soit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le bled, que le bled même & nos autres grains & légumes, ayant été perfectionnés par l'art, soient plus substantiels & plus nourrissans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture, traî-

(a) Voyez le VI. volume de cet ouvrage, article du Bœuf.

neroît à peine une vie foible & languissante.

Voyez ces pieux solitaires qui s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, qui, par de saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la Nature; confinés dans ces asyles, ou plutôt dans ces tombeaux vivans, où l'on ne respire que la mort, le visage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languissans, leur vie semble ne se soutenir que par efforts; ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse: quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps) ils ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainsi l'abstinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire: si l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni subsister, ni se multiplier. Peut-être cette diète seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries;

cependant les Brachmanes font plutôt une secte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guere étendue au-delà de leurs écoles, & jamais au-delà de leur climat.

Cette religion, fondée sur la métaphysique, est un exemple frappant du sort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramassant les débris qui nous restent, que les sciences n'aient été très-anciennement cultivées, & perfectionnées peut-être au delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui. On a su avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indestructibles, toujours vivantes, & qui passaient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les Philosophes, & ensuite par un grand nombre d'hommes, ne conserva sa pureté que pendant les siècles de lumière : une révolution de ténèbres ayant succédé, on ne se souvint des molécules organiques vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit apparemment un tout indestructible qui se séparoit du corps après la mort. On appella ce tout idéal, une ame qu'on regarda bien-tôt comme un être réellement existant dans tous les animaux ; & joignant à cet être fantastique l'idée réelle, mais défigurée, du passage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort

cette ame passoit successivement & perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme; on joignit bien-tôt le moral au métaphysique; on ne douta pas que cet être survivant ne conservât, dans sa transmigration, ses sentimens, ses affections, les desirs : les têtes foibles frémissent ! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorsqu'au sortir d'un domicile agréable, il falloit aller habiter le corps infect d'un animal immonde ? On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit sa superstition) on eut peur, en tuant un animal, d'égorger sa maîtresse ou son pere ; on respecta toutes les bêtes ; on les regarda comme son prochain ; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abstenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine & le progrès de cette religion, la plus ancienne du continent des Indes ; origine qui indique assez que la vérité livrée à la multitude est bien-tôt défigurée ; qu'une opinion philosophique ne devient opinion populaire, qu'après avoir changé de forme ; mais qu'au moyen de cette préparation elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée, que le préjugé sera plus général, & d'autant plus respectée, qu'ayant pour base des vérités mal entendues, elle sera nécessairement environnée d'obscurités, & par conséquent paroîtra

mystérieuse, auguste, incompréhensible; qu'ensuite, la crainte se mêlant au respect, cette religion dégénérera en superstitions, en pratiques ridicules, lesquelles cependant prendront racines, produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement suivis, mais qui s'altérant peu-à-peu, changeront tellement avec le temps, que l'opinion même dont ils ont pris naissance ne se conservera plus que par de fausses traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles & des absurdités; d'où l'on doit conclure que toute religion fondée sur des opinions humaines est fautive & variable, & qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui ne dépendant pas de nos opinions, est inaltérable, constante, & sera toujours la même.

Mais revenons à notre sujet. L'abstinence entière de la chair ne peut qu'affoiblir la Nature. L'homme, pour se bien porter, a non-seulement besoin d'user de cette nourriture solide, mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur complète, il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux; & comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles, il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue, qu'il se permette la variété des mets com-

me celle des autres objets , & qu'il prévienne le dégoût qu'occasionne l'uniformité de nourriture ; mais qu'il évite les excès , qui sont encore plus nuisibles que l'abstinence.

Les animaux qui n'ont qu'un estomac & les intestins courts , sont forcés , comme l'homme , à se nourrir de chair. On s'assurera de ce rapport & de cette vérité en comparant , au moyen des descriptions , le volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes : on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation , & qu'ils prennent une nourriture plus ou moins solide , relativement à la capacité plus ou moins grande du magasin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes soient , par nécessité physique , réduits à cette seule nourriture , comme les animaux carnassiers sont , par cette même nécessité , forcés à se nourrir de chair ; nous disons seulement que ceux qui ont plusieurs estomacs , ou des boyaux très-amplés , peuvent se passer de cet aliment substantiel & nécessaire aux autres ; mais nous ne disons pas qu'ils ne pussent en user , & que si la Nature leur eût don-

né des armes , non-seulement pour se défendre , mais pour attaquer & pour saisir , ils n'en eussent fait usage & ne se fussent bien-tôt accoutumés à la chair & au sang , puisque nous voyons que les moutons , les veaux , les chevres , les chevaux , mangent avidement le lait , les œufs , qui sont des nourritures animales , & que , sans être aidés de l'habitude , ils ne refusent pas la viande hachée & assaisonnée de sel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair & pour les autres nourritures solides est l'appétit général de tous les animaux , qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération , selon la conformation particulière de chaque animal , puisqu'à prendre la Nature entière , ce même appétit se trouve non-seulement dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes , mais aussi dans les oiseaux , dans les poissons , dans les insectes & dans les vers , auxquels en particulier il semble que toute chair ait été ultérieurement destinée.

La nutrition , dans tous les animaux , se fait par les molécules organiques qui séparées du mare de la nourriture au moyen de la digestion , se mêlent avec le sang & s'assimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet , qui paroît être le principal but de la Na-

ture , & qui est proportionnel à la qualité des alimens , ils en produisent un autre qui ne dépend que de leur quantité , c'est-à-dire , de leur masse & de leur volume. L'estomac & les boyaux sont des membranes souples , qui forment au-dedans du corps une capacité très-considérable ; ces membranes , pour se soutenir dans leur état de tension , & pour contrebalancer les forces des autres parties qui les avoisinent , ont besoin d'être toujours remplies en partie : si , faute de prendre de la nourriture , cette grande capacité se trouve entièrement vuide , les membranes n'étant plus soutenues au-dedans , s'affaissent , se rapprochent , se collent l'une contre l'autre , & c'est ce qui produit l'affaissement & la foiblesse , qui sont les premiers symptômes de l'extrême besoin. Les alimens , avant de servir à la nutrition du corps , lui servent donc de lest ; leur présence , leur volume , est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agissent & réagissent toutes les unes contre les autres. Lorsqu'on meurt par la faim , c'est donc moins parce que le corps n'est pas nourri , que parce qu'il n'est plus lesté ; aussi les animaux , surtout les plus gourmands , les plus voraces , lorsqu'ils sont pressés par le besoin , ou seulement avertis par la défaillance qu'oc-

caſſonne le vuide intérieur , ne cherchent qu'à le remplir , & avalent de la terre & des pierres : nous avons trouvé de la glaife dans l'eſtomac d'un loup ; j'ai vu des cochons en manger ; la plupart des oiſeaux avalent des cailloux , &c. Et ce n'eſt point par goût , mais par néceſſité , & parce que le plus preſſant n'eſt pas de rafraîchir le ſang par un chyle nouveau , mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.



LE LOUP*.

LE Loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire , qu'elle lui ait donné des armes , de la ruse , de l'agilité , de la force , tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver , attaquer , vaincre , saisir & dévorer sa proie , cependant il meurt souvent de faim , parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre , l'ayant même pros crit en mettant sa tête à prix , le force à fuir , à demeurer dans les bois , où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course , & qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patien-

* Le Loup en Grec *Λύκος* ; en Latin , *Lupus* ; en Italien , *Lupo* ; en Espagnol , *Lobo* ; en Allemand , *Wolff* ; en Anglois , *Wolf* ; en Suédois , *Ulf* ; en Polonois , *Wilk*.

Lupus, Gesner. *Icon. animal. quadr.* pag. 79.

Lupus, Ray. *Synops. animal. quad.* p. 173.

Canis caudâ rectâ, corpore brevior. Linn. edit. IV.

Canis caudâ incurvâ. edit. VI.

Lupus vulgaris. Klein. *hist. nat. quadr.* pag. 70.

Canis ex griseo flavescens, *Lupus vulgaris*. Brillon. *Reg. anim.* pag. 235.



LE LOUP.

HILBY

ce, en les attendant long-temps, & souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin, & hardi par nécessité; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; & lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé & maltraité par les hommes & les chiens, il se recele pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rode autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir & d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, attaque les femmes & les enfans, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent

ordinairement par la rage & la mort.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, & ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée: si la forme est semblable, ce qui en résulte est bien contraire; le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup, il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui repugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître: un mâtin qui connoît ses forces se hérissé, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, & fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, & combattre à outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie; le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, & ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort sente bon*, il l'abandonne pour servir de pâture aux corbeaux, & même aux autres loups; car ils s'entredévorent, & lorsqu'un loup est

grievement blessé, les autres le suivent au sang & s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même sauvage, n'est pas d'un naturel farouche; il s'apprivoise aisément, s'attache & demeure fidele à son maître. Le loup pris jeune se prive, mais ne s'attache point, la nature est plus forte que l'éducation, il reprend avec l'âge son caractère féroce, & retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage. Les chiens, même les plus grossiers, cherchent la compagnie des autres animaux; ils sont naturellement portés à les suivre, à les accompagner, & c'est par instinct seul & non par éducation qu'ils savent conduire & garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société, il ne fait pas même compagnie à ceux de son espece : lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent & retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle; ils ne se cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de

temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur : plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier ; car ils se la disputent cruellement, ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, & il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entre eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirans, & se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, & commence par les plus vieilles louves, celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps ; ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir ; ils ont des vieilles à la fin de décembre, & finissent par les jeunes au mois de février & au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi (a), & l'on trouve des louveteaux nouveaux nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la

(a) Voyez le nouveau traité de Vénér. *Paris*, 750, pages 77 & 76.



LOUP NOIR.

HILBY

durée de la gestation entre les louves, qui portent plus de cent jours, & les chiennes, qui n'en portent guere plus de soixante, prouve que le loup & le chien, déjà si différens par le naturel, le sont aussi par le tempérament & par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup & le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les nomenclateurs en histoire naturelle, qui ne connoissant la Nature que superficiellement, ne la considerent jamais pour lui donner toute son étendue, mais seulement pour la resserrer & la réduire à leur méthode, toujours fautive, & souvent démentie par les faits. Le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler (a), ni produire ensemble, il n'y a pas de races intermédiaires entre eux; ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament différent; le loup vit plus long-temps que le chien, les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent deux ou trois fois. Ces différences si marquées sont plus que suffisantes pour démontrer que ces animaux sont d'espèces assez éloignées: d'ailleurs, en y regardant de près, on reconnoît aisément que, même à l'extérieur,

(a) Voyez ci-devant les expériences que j'ai faites à ce sujet, à l'article du chien.

le loup differe du chien par des caracteres essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit; il a le hurlement au lieu de l'aboïement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée, le corps beaucoup plus fort & bien moins souple (a), les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un bourlet qui se gonfle & les empêche de se séparer. Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applanissent un espace assez considérable en coupant, en arrachant les épi-

(a) Aristote a dit mal-à-propos que le Loup avoit dans le cou un seul os continu; le loup a, comme le chien & comme les autres animaux quadrupedes, plusieurs vertebres dans le cou, & il peut le fléchir & le plier de la même façon: on trouve seulement quelquefois une des vertebres lombaires adhérente à la vertebre voisine.

nes avec les dents ; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse , & préparent un lit commode pour leurs petits ; elles en font ordinairement cinq ou six , quelquefois sept , huit & même neuf , & jamais moins de trois ; ils naissent les yeux fermés comme les chiens , la mere les allaite pendant quelques semaines & leur apprend bien-tôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots , des levreaux , des perdrix , des volailles vivantes ; les louveteaux commencent par jouer avec elles & finissent par les étrangler : la louve ensuite les dépouille , les écorche , les déchire , & en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance , qu'au bout de six semaines ou deux mois ; ils suivent alors leur mere qui les mene boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine ; elle les ramene au gîte , ou les oblige à se receler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque , elle les défend de toutes ses forces , & même avec fureur ; quoique dans les autres temps elle soit , comme toutes les femelles , plus timide que le mâle ; lorsqu'elle a des petits , elle devient intrépide , semble ne rien craindre pour elle ,

& s'expose à tout pour les sauver : aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite , quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours ; c'est ordinairement à dix mois ou un an , lorsqu'ils ont refait leurs premières dents , qui tombent à six mois (a) , & lorsqu'ils ont acquis de la force , des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles , comme dans presque toutes les autres espèces , sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr , c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plutôt qu'au second hiver de leur vie , ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge , & qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver , c'est-à-dire , à plus de deux ans & demi. Les chasseurs (b) assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles ; cela confirme cette observation qui paroît générale , du moins dans ces climats , que dans toutes les espèces , à commencer par celle de l'homme , la Nature produit

(a) Voyez la Vénérerie de du Fouilloux. *Paris*, 1617, page 100, *ve. fo.*

(b) Voyez le nouveau traité de la Vénérerie, p. 276.

plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle , l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de mettre bas ; qu'alors elle se dérobe , cache soigneusement ses petits , de peur que leur pere ne les devore en naissant ; mais que lorsqu'ils sont nés , il prend de l'affection pour eux , leur apporte à manger , & que si la mere vient à manquer , il la remplace & en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits , qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux , qui sont deux ou trois ans à croître , vivent quinze ou vingt ans ; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres especes , dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septieme partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse , ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués , mais plus le jour que la nuit , & toujours d'un sommeil léger ; ils boivent fréquemment , & dans les temps de sécheresse , lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres , ils viennent plus d'une fois par jour aux mares & aux ruisseaux. Quoique très-voraces , ils supportent aisément la diete ; ils peuvent

passer quatre ou cinq jours sans manger , pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force , sur-tout dans les parties antérieures du corps , dans les muscles du cou & de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton , sans le laisser toucher à terre , & court en même temps plus vite que les bergers , en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher prise. Il mord cruellement , & toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins ; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui & ne se bat que par nécessité , & jamais par un mouvement de courage : lorsqu'on le tire & que la balle lui casse quelque membre , il crie , & cependant lorsqu'on l'acheve à coups de bâtons , il ne se plaint pas comme le chien ; il est plus dur , moins sensible , plus robuste ; il marche , court , rode des jours entiers & des nuits ; il est infatigable , & c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux & courageux ; le loup , quoique féroce , est timide. Lorsqu'il tombe dans un piège , il est si fort & si long-temps épouvanté , qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende , ou le prendre vivant sans

qu'il résiste ; on peut lui mettre un collier , l'enchaîner , le museler , le conduire ensuite par-tout où l'on veut sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le loup a les sens très-bons , l'œil , l'oreille , & sur-tout l'odorat , il sent souvent de plus loin qu'il ne voit ; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il sent aussi de loin les animaux vivans , il les chasse même assez long-temps en les suivant aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois , jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête sur la lisière , évente de tous côtés , & reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte , & cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine , & peut-être , s'il étoit le plus fort , n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées , arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps , les découvrir , les dévorer avec une insatiable avidité ; & ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine , se jeter ensuite sur les hommes , attaquer le berger plutôt que le troupeau , dévorer des femmes , emporter les enfans , &c. L'on a appelé ces mauvais loups , *loups ga-*

roux (a), c'est-à-dire , loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est point désagréable , qui est utile, & même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, & *grands vieux loups* ; ils les connoissent par les *pieds*, c'est-à-dire, par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre : plus le loup est âgé, plus il a le pied gros ; la louve l'a plus long & plus étroit, elle a aussi le talon plus petit & les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie ; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, & se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'une pour le lancer, & on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie ; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin , lorsque le loup

(a) Voyez la chasse du loup de Gaston Phœbus.

loup est prêt à passer, & ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre & à le harceler. Tous ensemble le réduisent bien-tôt aux dernières extrémités, & le veneur l'acheve en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, & répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer & l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi les chasser avec des chiens courans ; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des levriers qui le saisissent, le harcellent, & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins, on tend des pièges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées ; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, sur-tout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur île, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Écosse. Comme il y a peu de bois dans la partie meridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur & le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, & varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France & en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poils plus épais & tirans sur le jaune. Ces loups, plus sauvages & moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, & ne vivent que de chasse & non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces derniers sont plus grands & plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue, on l'a trouvée en Asie (*a*), en Afrique (*b*) & en Amérique (*c*) comme en Europe. Les loups du Sénégal (*d*) ressemblent à ceux de France, cependant ils sont un peu plus gros, & beaucoup plus cruels; ceux d'Égypte sont (*e*) plus petits que ceux de Grece. En Orient, &

(*a*) Voyez le voyage de Pietro della Valle. Rouen, 1745, Vol. IV, pages 4 & 5.

(*b*) Voyez l'Histoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt. Tome V, page 85.

(*c*) Voyez le voyage du P. Leclercq. Paris, 1691, pages 488 & 489.

(*d*) Voyez l'Histoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt, Tome III, page 285. Voyez aussi le voyage du sieur le Maire aux îles Canaries, Cap verd, Sénégal, &c. Paris, 1695, page 100.

(*e*) Vide Aristote. Hist. animal. lib. VIII, c. 28.

sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles (a) pour le peuple; on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achette jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. J'en ai fait élever & nourrir quelques-uns chez moi : tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans la première & la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans, & s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. J'en ai eu un qui, ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées; mais, pour son coup d'essai, il les tua toutes en une nuit sans en manger aucune; un autre qui, ayant rompu sa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit fa-

(a) Voyez le voyage de Chardin. *Londres, 1686, page 291.* Voyez aussi le voyage de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, Vol. IV, page 4.*

milier ; une louve que j'ai gardée trois ans, & qui quoiqu'enfermée toute jeune & seule avec un mâtin de même âge dans une cour assez spacieuse, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante, elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau ; on en fait des fourrures grossières, qui sont chaudes & durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, & il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour assouvir sa faim il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées & encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & se vuide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

DU LOUP NOIR.

Nous ne donnons la description de cet animal que comme un supplément à celle du Loup, car nous les croyons tous deux de la même espece. Nous avons dit, dans l'histoire du loup (a), qu'il s'en trouve de tout blancs & de tout noirs dans le nord de l'Europe, & que ces loups noirs sont plus grands que les autres : celui-ci est venu du Canada; il étoit noir sur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites & plus éloignées l'une de l'autre; les yeux un peu plus petits, & qui paroissent aussi un peu plus éloignés que dans le loup commun. Ces différences ne sont, à notre avis, que des variétés trop peu considérables pour séparer cet animal de l'espece du loup; la différence la plus sensible est celle de la grandeur; mais, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, les animaux qui sont communs aux deux continens, c'est-à-dire, ceux du nord de l'Europe & ceux de l'Amérique septentrionale, different tous par

(a) Voyez ci-devant l'article du Loup, page 300.

la grandeur, & ce loup noir de Canada, plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît seulement confirmer ce fait général ; d'ailleurs comme il avoit été pris tout petit, & ensuite élevé à la chaîne, la contrainte seule a peut-être suffi pour l'empêcher de prendre tout son accroissement : nos loups ordinaires sont aussi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en estiment fort la peau (a) : les loups noirs, les loups-cerviers, les renards y sont en plus grand nombre. Cependant le renard noir y est aussi fort rare ; il a le poil infiniment plus beau que le loup noir, dont la peau ne peut faire qu'une fourrure assez grossière.

Nous n'ajouterons rien de plus à la description que M. Daubenton a faite de cet animal que nous avons vu vivant, & qui nous a paru ressembler au loup, non-seulement par la figure, mais par le naturel, n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge (b), & n'ayant, comme le loup, qu'une férocité sans courage qui le rendoit lâche au combat quoiqu'il y fût exercé.

(a) Voyage de Sagard Théodat. *Paris*, 1632, page 307.

(b) Voyez ci-devant l'article du Loup, page 300.



LE BLAIREAU.

HILLY

LE RENARD*.

LE Renard est fameux par ses ruses , & mérite en partie sa réputation ; ce que le Loup ne fait que par la force , il le fait par adresse , & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers , sans attaquer les troupeaux , sans traîner les cadavres , il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement , ses ressources semblent être en lui-même : ce sont , comme l'on fait , celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect , ingénieux & prudent , même jusqu'à la patience , il varie sa conduite , il a des moyens de réserve qu'il fait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation ; quoiqu'auSSI infatigable , &

* Le Renard ; en Grec , *Αλώπηξ* ; en Latin , *Vulpes* ; en Italien , *Volpe* ; en Espagnol , *Raposa* ; en Allemand , *Fuchss* ; en Anglois , *Fox* ; en Suédois , *Ræf* ; en Polonois , *Liszka*.

Vulpes. Gesner. *Icon. anim. quadrup. pag. 88.*

Vulpes. Ray. *Synops. animal. quadrup. pag. 177.*

Canis caudâ rectâ. Linnæus.

Vulpes vulgaris. Klein. *Hist. nat. quadr. pag. 71.*

Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis. Brisson.
Regn. animal. pag. 239.

même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course, il fait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, & suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même ; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, & tourne tout à son profit ; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles ; il les favoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte &

cache de même , mais dans un autre endroit , ensuite une troisième , une quatrième , &c. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet ; il devance le pipeur , va de très-grand matin , & souvent plus d'une fois par jour , visiter les lacets , les gluaux , emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés , les dépose tous en différens endroits , sur-tout au bord des chemins , dans les ornières , sous de la mousse , sous un genievre , les y laisse quelquefois deux ou trois jours , & fait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levreaux en plaine , fait quelquefois les lievres au gîte , ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés , déterre les lapereaux dans les garennes , découvre les nids de perdrix , de cailles , prend la mere sur les œufs , & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan , le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup ; elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup , tous les chiens au contraire chassent le renard.

volontiers , & même avec plaisir : car quoiqu'il ait l'odeur très-forte , ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil & au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans , des briquets : dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torfes sont ceux qui s'y glissent le plus aisément : cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, & on la tue ou on la faist vivante avec des pincés. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, & quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets : dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une premiere décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour, & revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors

qu'on se sert des chiens courans , lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup , parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés , où les chiens ont grand peine à le suivre , & que quand il prend la plaine il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards , il est encore plus commode de tendre des pièges , où l'on met de la chair pour appât , un pigeon , une volaille vivante , &c. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre les débris d'une halte de chasse , de la viande , du pain , des os ; dès la première nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter , que le terrain autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier ; il mange de tout avec une égale avidité , des œufs , du lait , du fromage , des fruits , & sur-tout des raisins : lorsque les levrauts & les perdrix lui manquent , il se rabat sur les rats , les mulots , les serpens , les lézards , les crapauds , &c. il en détruit un grand nombre ; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel : il attaque les abeilles sauvages , les guêpes , les frelons , qui d'abord tâchent de le mettre en fuite , en le perçant de mille coups d'aiguillon ; il se retire en effet , mais c'est en se roulant

pour les écraser , & il revient si souvent à la charge , qu'il les oblige à abandonner le guêpier ; alors il le déterre & en mange & le miel & la cire. Il prend aussi les bériffons , les roule avec ses pieds , & les force à s'étendre. Enfin il mange du poisson , des écrevisses , des hannetons , des sauterelles , &c.

Cet animal ressemble beaucoup au chien , sur-tout par les parties intérieures ; cependant il en diffère par la tête , qu'il a plus grosse à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes , la queue beaucoup plus grande , le poil plus long & plus touffu , les yeux plus inclinés ; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière , & enfin par le caractère le plus essentiel , par le naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément , & jamais tout-à-fait ; il languit lorsqu'il n'a pas la liberté , & meurt d'ennui quand on veut le garder trop longtemps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne (a) ; s'ils ne sont pas antipathiques , ils sont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre , & une seule fois par an ; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq , rare-

(a) Voyez ci-devant les expériences que j'ai faites à ce sujet , à l'article du chien.

ment de fix , & jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine , elle se recèle , fort rarement de son terrier , dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver , & l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril : lorsqu'elle s'apperçoit que sa retraite est découverte , & qu'en son absence ses petits ont été inquiétés , elle les transporte tous les uns après les autres , & va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés , ils sont , comme les chiens , dix-huit mois ou deux ans à croître , & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les sens aussi bons que le loup , le sentiment plus fin , & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux , le renard glapit , aboie , & pousse un son triste , semblable au cri du paon ; il a des tons différens selon les sentimens différens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse , l'accent du desir , le son du murmure , le ton plaintif de la tristesse , le cri de la douleur , qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie point pour toute autre blessure , & il se laisse tuer à coup de bâton , comme le loup , sans se plaindre , mais toujours en se défendant

avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrement, & l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espece d'aboïement qui se fait par des sons semblables & très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, & semblable au cri du paon. En hiver, sur-tout pendant la neige & la gelée, il ne cesse de donner de la voix, & il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe & se renouvelle; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri & engraisé de raisins, & sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller: lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derriere & demeure étendu sur le ventre: c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'apperçoivent ils font un petit cri d'avertissement: les geais, les merles

sur-tout le conduisent du haut des arbres , répètent souvent le petit cri d'avis , & le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très-forte , on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés , dans des écuries , des étables , où l'on n'est pas à portée de les voir souvent ; & c'est peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le loup , qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes renards couroient après les canards & les poules , & il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans , une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'eussent jamais vu des femelles de leur espece , & qu'ils parussent pressés du besoin de jouir , ils ne purent s'y déterminer , ils refuserent constamment toutes les chiennes ; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime , ils la couvrirent quoiqu'enchaînés , & elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jettoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté , n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante , on les laissoit passer la nuit ensem-

ble , on les faisoit même jeûner auparavant ; malgré le besoin & la commodité , ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés , & ne touchoient point à la poule.

Cette espece est une des plus sujettes aux influences du climat , & l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux , mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté ; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne renards *charbonniers* , parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court , parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres , & qui sont d'un gris-fale , à-peu-près de la couleur des vieux loups ; mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété , ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal , qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs , des noirs , des bleus , des gris , des gris-de-fer , des gris argentés , des blancs , des blancs à pieds fauves , des blancs à tête noire , des blancs avec le bout de la queue noir , des roux avec la gorge & le ventre entièrement blancs , sans aucun mélange de noir , & enfin des croisés qui

ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres, & ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe (a), dans l'Asie (b) septentrionale & tempérée; on la retrouve de même en Amérique (c), mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'Équateur. Les Voyageurs qui disent en avoir vu à Calecut (d) & dans les autres provinces méridionales des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a dit (e) que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce, ces petits renards d'Égypte sont des putois (f), dont l'odeur est insupporta-

(a) Voyez les Œuvres de Renard. Paris, 1742, tome I, page 175.

(b) Voyez la relation du voyage d'Adam Oléarius. Paris, 1656, tome I, page 368.

(c) Voyez le voyage de la Hontan. tome II, page 42.

(d) Voyez les voyages de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 427.

(e) Aristote. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. XVIII.

(f) Aldrovande *Quadrup. hist.* pag. 197.

ble. Nos renards, originaires des climats froids, sont devenus naturels aux pays tempérés, & ne se sont pas étendus vers le midi au-delà de l'Espagne & du Japon (*a*). Ils sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là : d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême ; il y en a du côté du pôle antarctique (*b*) comme vers le pôle arctique (*c*). La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément, les gris argentés sont meilleurs, les bleus & les croisés sont recherchés à cause de leur rareté, mais les noirs sont les plus précieux de tous, c'est après la zibeline la fourrure la plus belle & la plus chère. On en trouve au Spitzberg (*d*), en Groenland (*e*), en Lapponie, en Ca-

(*a*) Voyez l'Histoire du Japon, par Kœmpfer. *La Haye*, 1719, tome I, page 110.

(*b*) Voyez le voyage de Narborough, à la mer du Sud. *Second Volume des voyages de Coréal. Paris*, 1722, tome II, page 184.

(*c*) Voyez le recueil des voyages du Nord. *Rouen*, 1716, tome II, pages 113 & 114. Voyez aussi le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales. *Amsterdam*, 1702, tome I, pages 39 & 40.

(*d*) Voyez le recueil des voyages du Nord, &c.

(*e*) Les renards abondent dans toute la Lapponie. Ils sont presque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs sont les moins

nada (a), où il y en a aussi de croisés, & où l'espece commune est moins rousse qu'en France, & a le poil plus long & plus fourni.

estimés ; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là sont les plus rares & les plus chers ; leurs peaux sont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en sorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, &c.
Ouyres de Renard, tome I, page 175.

(a) Voyez le voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris, 1632, pages 304 & 305..



LE BLAIREAU*.

LE Blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, & s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière, & passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, sur-tout ceux des pieds de devant, très-longs & très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, & jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique,

* Le Blaireau ou Taïsson; en Latin, *Meles, Taxus*; en Italien, *Tasso*; en Espagnol, *Tafugo, Texon*; en Allemand, *Tachs, Dachs, Dar*; en Anglois, *Badger, Brock, Grai, Bauffon pate*; en Suédois, *Grafswin*; en Polonois, *Jazwicc, Borsue, Kol-dziki, Zbik*.

Meles. Gesner. *Icon. animal. quadr. pag. 86*.

Taxus sive Meles. Ray, *Synops. animal. quadrup. page. 185*.

Meles unguibus anticis longissimis. *Taxus*, Linnæus.

Coati caudâ brevi. *Taxus, Meles. Coati griseus*.

Klein, de *quadrup. pag. 73*.

Meles pilis ex sordide albo & nigro variegatis vestita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato. *Meles*, Brisson, *Regn. anim. pag. 253*.



LE BLAIREAU VU EN DESSOUS.

HILBY

& qu'il pousse quelquefois fort loin. Le Renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infestant même de ses ordures ; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, & en fait son terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays ; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guere, & où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou : cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait & qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire & les dents très-fortes, aussi-bien que les ongles ; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance & de toutes ses armes en se couchant sur le dos, & il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure ; il combat long-temps, se défend coura-

geusement, & jusqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressoit des bassets pour les chasser & les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guere que les bassets à jambes torses qui puissent y entrer aisément ; le blaireau se défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faisant ouvrir le terrier par-dessus, lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond : on le serre avec des tenailles, & ensuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté plusieurs qui avoient été pris de cette façon, & nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les jeunes s'appriivoient aisément, jouent avec les petits chiens, & suivent comme eux la personne qu'ils connoissent & qui leur donne à manger ; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages ; ils ne sont ni mal faisans, ni gourmands, comme le renard & le loup, & cependant ils sont animaux carnassiers ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. & ils préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment la

nuît entière & les trois quarts du jour, fans cependant être fujets à l'engourdissement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce sommeil fréquent fait qu'ils font toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; & c'est par la même raison qu'ils supportent aisément la diete, & qu'ils restent souvent dans leur terrier trois ou quatre jours fans en sortir, sur-tout dans les temps de neige.

Il tiennent leur domicile propre, ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espece de fagot, qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & ses petits. C'est en été qu'elle met bas, & la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillieres des lapins, prend les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpens, les fauterelles, les œufs des oiseaux, & porte tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à manger.

Ces animaux sont naturellement frileux ; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, & souvent s'en approchent de si près, qu'ils se brûlent les pieds, & ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la galle ; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand soin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras & mal propre ; il a entre l'anüs & la queue une ouverture assez large, mais qui ne communique point à l'intérieur & ne pénètre guere qu'à un pouce de profondeur ; il en suinte continuellement une liqueur onctueuse, d'assez mauvaise odeur, qu'il se plaît à sucir. Sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger, & l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, &c.

Nous ne connoissons point de variétés dans cette espèce, & nous avons fait chercher par-tout le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs, sans pouvoir le trouver. Dufouilloux (a) dit qu'il y a deux espèces de *teffons* ou *bléreaux*, les *porchins* & les *chenins* ; que les porchins sont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu

(a) Voyez la Vénérerie de Dufouilloux, Paris 1613, page 72 verso, & 73 recto.

peu plus gros de corps & de tête, que les chenins. Ces différences sont, comme l'on voit, assez légères; & il avoue lui-même qu'elles sont peu apparentes, à moins (a) qu'on n'y regarde de bien près. Je crois donc que cette distinction du blaireau, en *blaireau-chien* & *blaireau-cochon*, n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus*, en françois *blaireau* & *taïsson*, &c. & que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature, dont nous avons parlé dans le discours qui est à la tête de ce volume. D'ailleurs, les especes qui ont des variétés, sont ordinairement très-abondantes & très-généralement répandues; celle du blaireau est au contraire une des moins nombreuses & des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'espece, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Briffon (b)

(a) Voyez la Vénérerie de Dufouilloux, Paris; 1613, page 72 verso, & 73 recto.

(b) *Meles supra alba, infra ex albo flavicans.... Meles alba*. Il a, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long, sa queue est longue de neuf pouces. Ses yeux sont petits à proportion de la grandeur de son corps, ses oreilles courtes; ses jambes très-courtes, ses ongles blancs. Tout son corps est couvert de poils très-épais, blancs dans toute la partie supérieure du corps, & d'un blanc jaunâtre dans la partie inférieure.

a donné une courte description, sous le nom de *blaireau blanc*. Elle n'est point en Afrique ; car l'animal du cap de Bonne-espérance décrit (a) par Kolbe sous le nom de *blaireau puant*, est un animal différent ; & nous doutons que le *fossa* de Madagascar, dont parle Flaccourt dans sa relation, *page* 152, & qu'il dit ressembler au blaireau de France, soit en effet un blaireau. Les autres Voyageurs n'en parlent pas : le Docteur Shaw dit (b) même qu'il est entièrement inconnu en Barbarie. Il paroît aussi qu'il ne se trouve point en Asie ; il n'étoit pas connu des Grecs, puisqu'Aristote n'en fait aucune mention, & que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue Grecque. Ainsi cette espece, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est guere répandue au-delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suede, & elle est par-tout assez

ieuse. On le trouve dans la *Nouvelle-Forck* d'où il a été apporté à M. de Reaumur, Brisson, *Regn. anim. Pag.* 255. On doit ajouter à cette description, qu'il est en tout plus petit, & qu'il a le nez plus court que notre blaireau ; & d'ailleurs on ne voit pas sur la peau, qui est empaillée, s'il y a une bourse sous la queue.

(a) Voyez la description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, *Amsterdam*, 1741, *tome* III, *page* 64.

(b) Voyez les voyages de M. Shaw. *La Haye*, 1743, *tome* I, *page* 320.

rare. Et non-seulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espece, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caracteres tranchés, & fort singuliers : les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espece de poche qu'il a sous la queue, n'appartiennent qu'à lui ; & il a le corps presque blanc par-dessus, & presque noir par-dessous, ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours d'une couleur moins foncée que le dos.



LA LOUTRE*.

LA Loutre est un animal vorace , plus avide de poisson que de chair , qui ne quitte guere le bord des rivieres ou des lacs , & qui dépeuple quelquefois les étangs ; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager , plus même que le Castor , car il n'a des membranes qu'aux pieds de derriere , & il a les doigts séparés dans les pieds de devant , tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds , elle nage presque aussi vite qu'elle marche ; elle ne va point à la mer , comme le castor , mais elle parcourt les eaux douces , & remonte ou descend les rivieres à des distances considérables : souvent elle nage entre deux

* La Loutre ; en Grec , *Εὐδρίς* , en Latin *Lutra* , vel *Lytra* , vel etiam *Lutris* , *Lutrix* ; en Italien , *Lodra* , *Lodria* , *Loutra* ; en Espagnol , *Nutria* ; en Allemand , *Fischotter* ; en Anglois , *Otter* ; en Suedois , *Witer* ; en Polonois , *Wydra* ; en Savoie , *Leure* .

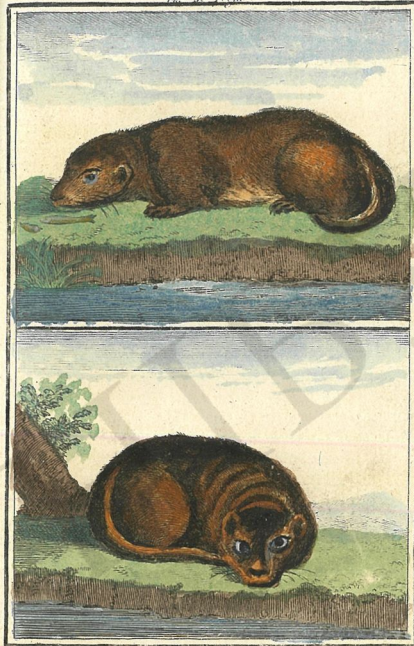
Lutra. Gesner. *hist. quadrup.* pag. 684. *Icon. animal. quadrup.* pag. 85.

Lutra. Ray. *Synops. animal. quadrup.* pag. 187.

Lutra digitis æqualibus. Linnæus.

Lutra. Klein. *de quadr.* page 91.

Lutra castanei coloris.... *Lutra*. Brisson. *Regn. animal.* pag. 277.



LA LOUTRE. *vue de face.*

HILBY

eaux , & y demeure assez long-temps ; elle vient ensuite à la surface , afin de respirer. A parler exactement , elle n'est point animal amphibie , c'est-à-dire , animal qui peut vivre également & dans l'air & dans l'eau ; elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément , & elle a besoin de respirer , à peu près comme tous les autres animaux terrestres : si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson , on la trouve noyée , & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme la fouine , mais plus grosses & plus fortes relativement au volume de son corps. Faute de poisson , d'écrevisses , de grenouilles , de rats d'eau , ou d'autre nourriture , elle coupe les jeunes rameaux , & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps ; elle ne craint pas plus le froid que l'humidité ; elle devient en chaleur en hiver , & met bas au mois de mars : on m'a souvent apporté des petits au commencement d'avril ; les portées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis : les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite , les oreilles placées bas , des yeux trop petits & couverts , l'air obscur , les

mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elles répètent à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide; cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui pour l'instinct & le sentiment sont très-inférieurs aux autres animaux; mais j'ai grand peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aisément & de n'avoir plus (a) qu'à se laisser entraîner au fil de l'eau lorsqu'elle s'est rassasiée ou chargée de proie; celle d'approprier son domicile & d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité; celle d'y faire une ample provision de poisson, afin de n'en pas manquer; & enfin la docilité & la facilité de s'appriivoiser au point de pêcher pour son maître, & d'apporter le poisson jusque dans la cuisine. Tout ce que je fais, c'est que les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles se gâtent dans le premier trou qui se présente, sous

(a) *Vid. Gesner. hist. quad. pag. 685, ex Alberto, Bellonio, Scaligero, Olao magno, &c.*

les racines des peupliers, des faules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter; qu'elles y font aussi leurs petits sur un lit fait de bûchettes & d'herbes; que l'on trouve dans leur gîte des têtes & des arêtes de poisson; qu'elles changent souvent de lieu; qu'elles emmenent ou dispersent leurs petits au bout de six semaines, ou de deux mois; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être assez forts pour mâcher du poisson; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades & foibles; que loin de s'accoutumer aisément à la vie domestique, tous ceux que j'ai essayé de faire élever sont morts dans le premier âge; qu'enfin la loutre est, de son naturel, sauvage & cruelle; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler; qu'elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, & qu'ensuite elle en emporte un dans sa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guere, sa peau d'hiver est cependant plus brune & se vend plus cher que celle d'été; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair se mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais.

Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir ; elle sent elle-même assez mauvais : les chiens la chassent volontiers & l'atteignent aisément , lorsqu'elle est éloignée de son gîte & de l'eau ; mais quand ils la saisissent , elle se défend , les mord cruellement , & quelquefois avec tant de force & d'acharnement , qu'elle leur brise les os des jambes , & qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le castor cependant , qui n'est pas un animal bien fort , chasse la loutre , & ne lui permet pas d'habiter sur les bords qu'il fréquente.

Cette espèce , sans être en très-grand nombre , est généralement répandue en Europe , depuis la Suede jusqu'à Naples , & se retrouve dans l'Amérique septentrionale (a) ; elle étoit bien connue des Grecs (b) , & se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés , surtout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau ; car la loutre ne peut habiter ni les sables brûlans , ni les déserts arides ; elle fuit également les rivières stériles & les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très-

(a) Voyez le voyage de la Hontan, *Tome II*, page 38.

(b) *Vide Aristotelem , hist. anim. lib. VIII, cap. 5.*

chauds ; car le Jiya ou Carigueibeju (a), qu'on a appelé *Loutre de Bresil*, & qui se trouve aussi à Cayenne (b), paroît être d'une espece voisine, mais différente ; au lieu que la loutre de l'Amérique septentrionale ressemble en tout à celle d'Europe, si ce n'est que la fourrure est encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suede ou de Moscovie (c).

(a) *Jiya quæ & Carigueibeju appellatur à Brasiliensibus.* Marcg. *hist. Brasil.* pag. 234. *Lutra Brasiliensis.* Ray. *Synops. animal. quadrup.* pag. 189. *Lutra pollice digitis brevior.* Linnæus. *Lutra atricoloris, maculâ sub gutture flavâ.* Brisson. *Regn. animal.* pag. 278.

(b) *Lutra nigricans, caudâ depressâ & glabrâ.* Barrere. *Hist. de la France équinoxiale*, page 155.

(c) Voyez le voyage de la Hontan, tome 1, p. 84.





LA FOUINE*

LA plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine & la Marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner ** & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux; & nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, sont deux espèces distinctes & séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte

* La Fouine; en Latin, *Martes domestica*, *Foyna*, *Gainus*, *Schismus*; en Italien, *Foina*, *Fouina*; en Allemand, *Huhf marder*.

Martes domestica, Gesner, *Icon. animal. quadrup.* pag. 97 & 98.

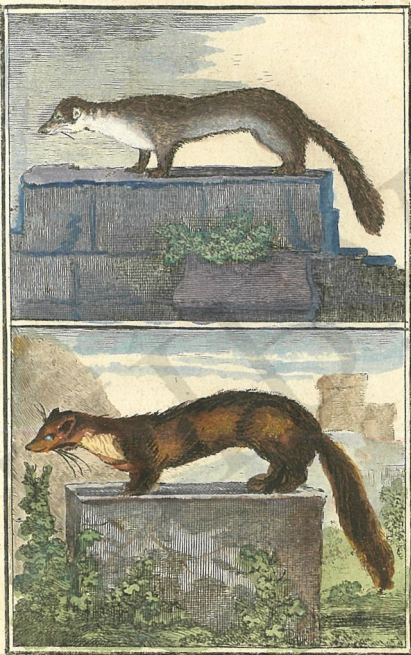
Martes, aliis *Foyna*. Ray, *Synops. animal. quadrup.* pag. 200.

Mustela fulvo nigricans, *gula pallida*. *Martes*, Linnæus.

Martes Saxorum non fagorum, seu *domesticus*. Klein, de *quadrup.* pag. 64.

Mustela pilis in exortu albidis, *castaneo colore terminatis*, *vestita*, *guttore albo*. *Foyna*, Brisson, *Regn. animal.* pag. 246.

** Gesner, *hist. animal. quadrup.* pag. 76, Ray, *Synops. animal. quadrup.* pag. 200.



LA MARTE.

HIBLY

domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, & le second variroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, & dans le chat domestique, qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut, la marte domestique, ne varie point; elle a ses caractères propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité: d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appellons sauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la Fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les

vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagascar (*a*), aux Maldives (*b*), & qu'elle ne se trouve pas dans les pays du nord.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens très-prestes; elle saute & bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulailers, &c. mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre & les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps: elle s'appriivoise à un certain point; mais elle ne s'attache pas, & demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée; elle faisoit la guerre aux chats; elle se jettoit aussi sur les poules dès qu'elle

(*a*) Voyez les voyages de Jean Struys, *Rouen*, 1719, tome I, page 30.

(*b*) Voyez le voyage de François Pyrard. *Paris*, 1619, tome I, page 132.

se trouvoit à portée ; elle s'échappoit souvent , quoiqu'attachée par le milieu du corps ; les premières fois elle ne s'éloignoit guere & revenoit au bout de quelques heures , mais sans marquer de la joie , sans attachement pour personne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien ; peu après elle fit des absences plus longues , & enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an & demi , l'âge apparemment auquel la nature avoit pris le dessus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit , à l'exception de la salade & des herbes ; elle aimoit beaucoup le miel , & préféroit le chenevis à toutes les autres graines : on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment , qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite , & qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir ; qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond , cachoit sa tête & l'enveloppoit de sa queue ; que tant qu'elle ne dormoit pas elle étoit dans un mouvement continuel si violent & si incommode , que quand même elle ne se feroit pas jettée sur les volailles , on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées , que l'on avoit prises dans des pièges , mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages ; elles mordoient ceux qui

vouloient les toucher, & ne vouloient manger que la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de murailles, où elles poussent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse; & lorsqu'on les inquiette, elles démenagent & transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vite; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an presque atteint sa grandeur naturelle, & de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable; les martes & les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matiere odorante, semblable à celle que fournit la civette: leur chair a un peu de cette odeur, cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable, & sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

LA MARTE*.

LA Marte, originaire du Nord, est naturelle à ce climat, & s'y trouve en si grand nombre, qu'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espece qu'on y consomme & qu'on en tire. Elle est au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds **: nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau ; mais en général elles sont aussi

* La Marte ; en Latin, *Martes, Marta, Marterus*. en Italien, *Marta, Matura, Martaro, Martorello, Martire* ; en Espagnol, *Marta* ; en Allemand, *Feld-marder, Wild-marder* ; en Anglois, *Martin, Martlet* ; en Suédois, *Mard* ; en Polonois, *Kuna*.

Martes silvestris. Martis altera species nobilior. Gesner. *Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Martes. Ray. *Synops. anim. quadrup. pag. 200.*

Mustela fulvo nigricans, gulâ pallida. Martes. Linnæus.

Mustela, Martes. Klein, *de quadr. pag. 64.*

Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, castaneo colore terminalis vestita, gutture flavo. Martes. Brisson. *Regn. animal. pag. 247.*

** Il y a toute apparence que les Martes du pays des Anzicos (voisin du royaume de Congo) dont il est fait mention dans l'Histoire générale des voyages, tome V, page 87, sont des Fouines, & non pas des Martes.

rare en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités & les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois & grimpe au-dessus des arbres; elle vit de chasse, & détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en fuser les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, les lerots, &c. elle mange aussi du miel comme la fouine & le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, & elle differe encore de la fouine par la maniere dont elle se fait chasser; dès que la fouine se sent poursuivre par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou : la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre; elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, & delà les regarde passer; la trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois; elle est un peu plus grosse que la fouine, & ce-

pendant elle a la tête plus courte ; elle a les jambes plus longues , & court par conséquent plus aisément ; elle a la gorge jaune , au lieu que la fouine l'a blanche ; son poil est aussi bien plus fin , bien plus fourni & moins sujet à tomber ; elle ne prépare pas , comme la fouine , un lit à ses petits ; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font , comme l'on fait , des nids au-dessus des arbres , avec autant d'art que les oiseaux ; lorsque la marte est prête à mettre bas , elle grimpe au nid de l'écureuil , l'en chasse , en élargit l'ouverture , s'en empare & y fait ses petits ; elle se sert aussi des anciens nids de ducs & de busques , & des trous des vieux arbres , dont elle déniche les pics-de-bois & les autres oiseaux ; elle met bas au printemps , la portée n'est que de deux ou trois ; les petits naissent les yeux fermés , & cependant grandissent en peu de temps ; elle leur apporte bientôt des oiseaux , des œufs , & les mène ensuite à la chasse avec elle : les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis , qu'ils font pour la marte comme pour le renard , le même petit cri d'avertissement ; & une preuve que c'est la haine qui les anime , plutôt encore que la crainte , c'est qu'ils les suivent assez loin , & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers , tels

que le loup, le renard, la marte, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil, le lievre, &c.

Les martes sont aussi communes dans le nord de l'Amérique, que dans le nord de l'Europe & de l'Asie, on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à la baye de Hudson (a), & en Asie, jusqu'au nord du royaume de Tunquin (b) & de l'empire de la Chine (c). Il ne faut pas la confondre avec la marte zibelline, qui est un autre animal dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibelline est noire, la marte n'est que brune & jaune; la partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

(a) Voyez le voyage du Capitaine Robert Lade, traduit par M. l'abbé Prévôt. *Paris, 1744. tome II, page 227.*

(b) Voyez les voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome IV, page 182.* Voyez aussi l'histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prévôt, *tome VII, p. 117.*

(c) Voyez l'histoire générale des voyages, *tome VI, page 362.*

Fin du septieme Volume.

HILBY

HIBLY

HILBY

HILBY

LIBRARY

HILBY

HILBY

HILBY

